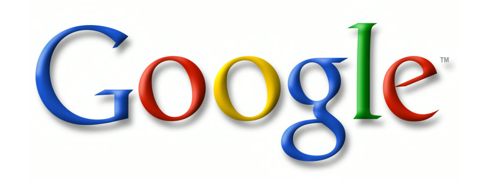
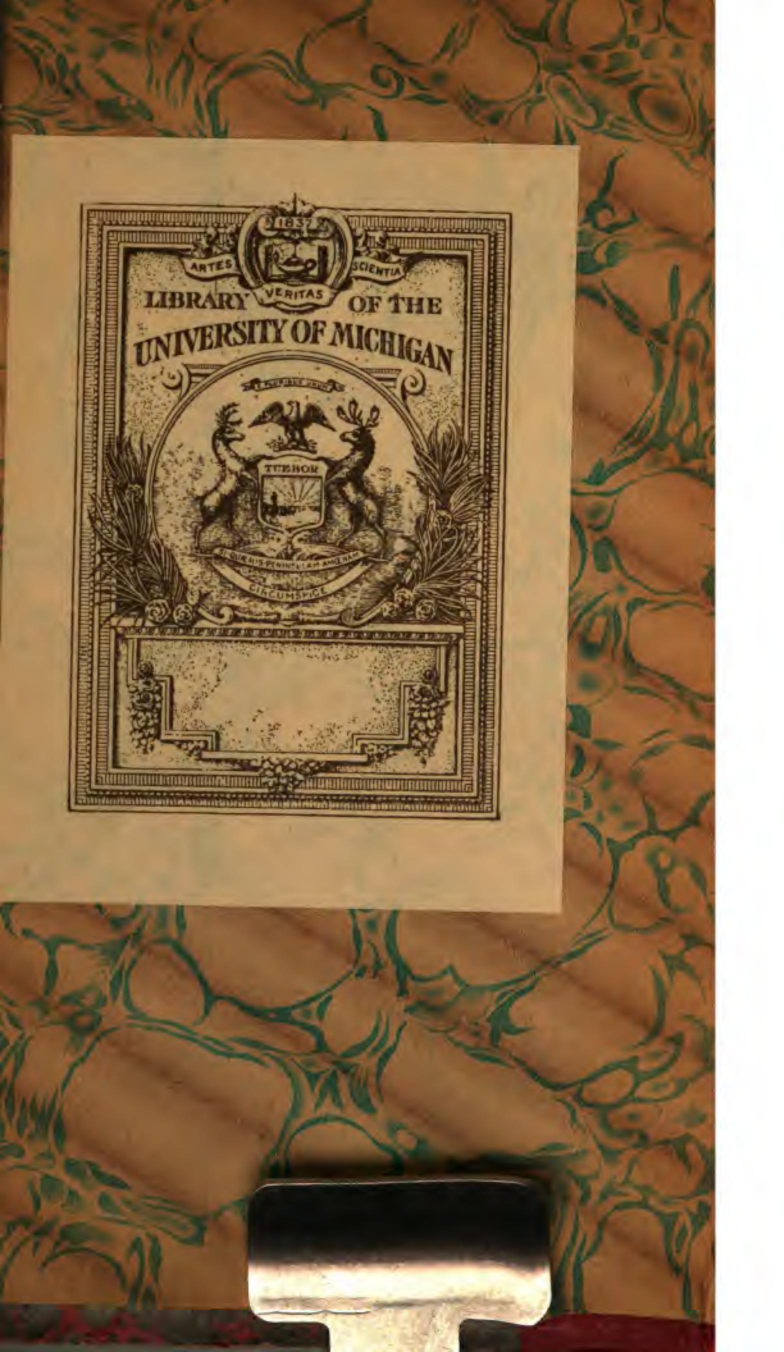



A 1,005,970


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



Charlotte Brontë et ses Sœurs



AU POÈTE AUGUSTE ANGELLIER

MON MAITRE ET MON AMI



Portrait de RICHARDSON, aujourd'hui à la National Portrait Gallery.

CHARLOTTE BRONTË

1817-1855

LES GRANDS ÉCRIVAINS ÉTRANGERS

ERNEST DIMNET

Les Sœurs Brontë

PARIS
BLOUD & Cie, ÉDITEURS
7, PLACE St-SULPICE; 3, RUE FÉROU; 6, RUE DU CANIVET
—
1910

DU MÊME AUTEUR

La Pensée catholique dans l'Angleterre contemporaine, Paris, Lecoffre. *(Épuisé.)*

Figures de Moines, Paris, Perrin. *(Ouvrage couronné par l'Académie Française.)*

INTRODUCTION

Les sœurs Brontë sont parmi les écrivains anglais les plus célèbres. Entre 1847 et 1860, l'aînée, Charlotte, jouit d'une popularité extraordinaire. Depuis vingt-cinq ou trente ans, grâces, en partie, à quelques pages décisives de Swinburne, elle et sa sœur Emily, et avec elles leur cadette, Anne, sont entrées dans l'immortalité. Peut-être leurs noms seront-ils répétés avec moins d'enthousiasme dans une ou deux générations, ils vivront sûrement dans la mémoire non seulement des Anglais, mais des lettrés de tous les pays.

Ces deux moments de la gloire des sœurs Brontë ont été marqués en France : le premier par des traductions de leurs œuvres suivant de près l'apparition des originaux et par des articles de critiques comme Eugène Forcade et Emile Montégut ; le second par un retour d'attention et par

des témoignages d'un accent tout nouveau. Il faut citer les articles de Mme Darmesteter (1) dans la *Revue de Paris* (décembre 1899 et janvier 1900); l'introduction de M. de Wizewa à une traduction de *Wuthering Heights* (réimprimée sous le titre de *L'Amant*); et enfin, à cause de la popularité de l'auteur, quelques pages harmonieuses et inexactes mais qui voulaient être sympathiques, de M. Maeterlinck (2).

Il est surprenant que le volume que nous offrons au public soit le premier qui paraisse en France sur ces femmes remarquables. La littérature anglaise est étudiée chez nous, depuis vingt ans, par un nombre assez considérable de jeunes écrivains, quelques-uns excellents, et la masse des travaux anglais sur le sujet autant que l'intérêt puissant, disons mieux, la sympathie profondément humaine qu'il excite, aurait dû tenter un esprit plus curieux de littérature que d'érudition.

Je me risquerai à dire avec simplicité que ce travail n'était pas difficile. Les sœurs Brontë sont mortes jeunes et ont peu écrit; en revanche, et bien que leurs vies présentassent peu de problèmes, on a écrit sur elles à l'infini, et une chance

(1) Elle avait déjà écrit une monographie d'Emily Brontë. *Eminent Women Series*, Londres 1883.

(2) *La Sagesse et la Destinée*, pag. 264-282.

singulière a voulu que ces innombrables études de détail, pour la plupart contributions biographiques utiles, trouvassent un cadre excellent dans un livre déjà ancien, et qu'elles fussent classées et résumées dans un autre livre, — celui-là tout récent, — qu'on peut regarder comme un répertoire définitif.

En 1857, deux ans après la mort de Charlotte Brontë, parut sa *Vie* par son amie Mrs Gaskell. C'est un des cinq ou six livres dont on dit qu'ils sont le chef-d'œuvre de la biographie anglaise (1). Les anglais sont mauvais biographes : à la fois sincères et timides, arrangeurs confus et craignant de rien laisser perdre, excellents psychologues, moralistes justes et cependant malhabiles à assembler les traits qui finissent par achever une figure.

Mrs Gaskell était une romancière d'un talent délicat avec qui Charlotte Brontë avait été en relations fréquentes pendant ses trois ou quatre dernières années. Il était naturel qu'on lui proposât d'écrire la vie de son amie. Elle s'acquitta de cette mission avec moins d'habileté qu'il n'y en a dans ses romans, mais avec une simplicité, une sincè-

(1) Les autres sont le *Nelson* de Southey, le *Walter Scott* de Lockhart, le *Byron* de Moore, le *Thomas Arnold* de Stanley et, pour beaucoup de lecteurs, le *Johnson* de l'honnête Boswell, bien que ce ne soit pas, à proprement parler, une biographie.

rité et, en quelques endroits, un courage admirables. On ne peut écrire sur Charlotte Brontë sans avoir ce livre constamment ouvert sur sa table. Il n'est cependant pas parfait.

Ecrit deux ans à peine après la mort de Miss Brontë, il ne pouvait qu'être assez incomplet. Mrs Gaskell le composa surtout à l'aide d'une volumineuse correspondance de Charlotte avec son amie Ellen Nussey : elle ne connut aucun des nombreux documents publiés par la suite, quelques-uns — comme les lettres de Branwell Brontë à l'ingénieur Grundy, — d'un intérêt considérable ; elle ne sut rien des on-dit colportés sur le séjour de Charlotte à Bruxelles. D'autre part, la masse énorme des cinq cents lettres qu'elle avait sous les yeux lui en a imposé plus d'une fois ; elle s'y embrouille, hésite à en rien sacrifier et parfois allonge inutilement son récit. Le père de Charlotte Brontë dut la redresser sur plus d'un point, où elle avait préféré à son témoignage celui de bonnes femmes du pays. Elle a une tendance à noircir son tableau et à voir la Charlotte qu'elle a connue dans la jeune fille qu'il lui faut faire revivre. Même quand elle parle d'expérience, il faut quelquefois lui analyser son impression. Tel qu'il est, son livre a une valeur propre qu'on ne peut nier et il ne fallait que le compléter ou le discuter.

C'est ce qu'a fait M. Clement Shorter dans son ouvrage *Charlotte Brontë and her sisters*. M. Clement Shorter a consacré les loisirs d'une existence active à rassembler et ordonner tout ce qu'un demi siècle de recherches passionnées ou curieuses a dispersé, en cent endroits, de renseignements nouveaux sur les Brontë. Ses deux énormes volumes d'une érudition vaste et paisible sont une véritable bibliothèque. Le reproche qu'il faut faire à M. Shorter est que, avec un savoir exact et étendu, il est moins un critique qu'un collectionneur. La relation des œuvres des Brontë avec leur vie intime ne l'intéresse pas, et, même des détails d'une importance considérable dans leur existence le laissent indifférent, s'ils ne sont pas immédiatement tangibles. Il passe, par exemple, sans essayer d'en rien tirer, sur un témoignage d'une amie de Charlotte d'où il pourrait ressortir que celle-ci eut un sentiment vif pour son professeur de Bruxelles. Si la vie des sœurs Brontë eût présenté beaucoup de ces points délicats, M. Shorter aurait certainement été impropre à l'écrire. Comme il n'y fallait que de la diligence et du soin *Charlotte Brontë and her sisters* reste un livre de tout premier ordre.

A côté de ces deux ouvrages, il y avait place pour des interprétations psychologiques et litté-

raires. Dans ses introductions aux six premiers volumes de la *Haworth édition* (1), Mrs Humphry Ward juge sa devancière en critique et en romancière, mais presque partout en femme qui met la vie au dessus du métier. Il est infiniment regrettable qu'elle n'ait guère pu songer à refaire le travail de Mrs Gaskell en y ajoutant ses impressions d'excellente liseuse.

Le seul essai de biographie littéraire de Charlotte Brontë et ses sœurs qui existe jusqu'ici, est un petit livre de M. Augustine Birrell, — le critique et homme politique bien connu, — dans la série des *Great Writers*. M. Birrell est un écrivain charmant, d'une gaieté, d'une spontanéité, d'un naturel délicieux. Il est seulement un peu trop spirituel et sa gaieté tourne vite à la gaminerie. Il adore la littérature, la poésie, toutes les belles choses, mais il a l'idée très arrêtée que tout cela est fort bien à sa place qu'il faut se garder de faire trop grande, et, même quand il a la plus vive admiration pour les œuvres, il est porté à parler de l'écrivain sans respect. Ce demi sourire n'est pas toujours de saison. M. Birrell a fini par faire une biographie amusante, et je ne crois pas que ce fût là ce que la vérité, ni même le lecteur demandaient.

(1) Le septième est présenté par M. Shorter.

On verra sans peine ce que j'ai essayé de faire moi-même. Dans une biographie comme celle-ci où tout est à la fois simple et compliqué, — simple si l'on n'est pas curieux de subtilités psychologiques, compliqué et même insoluble, si l'on veut aller plus loin que les documents, — je crois l'art plus capable d'approcher de la vérité que les discussions. Je crains que quiconque fera entrer (sauf un ou deux points comme la question Héger) l'appareil de l'instruction judiciaire dans la vie de Charlotte Brontë, ne réussisse qu'à la rendre irréelle sans convaincre le lecteur. Ce qu'on appelle la vérité historique est une limite et rien de plus. Que les documents soient nombreux ou rares, la difficulté reste la même, on ne reconstruit pas une vie humaine. Ceux qui en douteraient n'ont qu'à essayer de refaire leur propre histoire à un moment de crise un peu lointaine. Charlotte et ses sœurs étaient des natures simples, dit-on. Erreur. Elles ont eu des vies simples, peu accidentées, uniformément troublées, mais leurs natures n'étaient pas simples. J'ai donc pris le parti d'influencer le lecteur comme il le serait par les documents et, autant que possible, par les apparences, au lieu de me faire un schéma plus profond et d'y plier les renseignements utilisables. C'est faire d'avance le sacrifice d'avoir l'air profond, mais ce

sacrifice n'en est pas un, et c'est, presque à coup sur, garantir au lecteur qu'il verra plus loin avec ses yeux qu'avec les verres grossissants de la critique.

On me permettra d'ajouter que j'ai écrit ce livre avec un plaisir constant. Les sœurs Brontë me sont des connaissances déjà anciennes et même, malgré leurs défauts, des amies : je n'ai point parlé d'elles en indifférent. Peut-être ne seront-elles pas seules à m'en savoir un peu de gré.

Paris, 4 juin 1910.

CHAPITRE PREMIER

Le Nord de l'Angleterre est, pour la plupart des Français, une région grouillante et triste où des villes aux noms prosaïques se serrent confusément. Liverpool, Manchester, Leeds, Bradford, Blackburn, Preston, nous représentent en général beaucoup de bruit, beaucoup de fumée, de l'argent, de la misère, de la laideur, et c'est à peu près tout. Prononcez devant un anglais cette simple syllabe : *the North*, aussitôt son imagination lui montrera non des villes, mais une contrée montagneuse, des *moors*, des lacs, une grande solitude et un grand silence, de larges horizons où le vent se joue à l'aise ; il croira respirer un air rude et sain ; il entendra un parler à consonnances doriennes ; une race fruste, franche, indépendante, dure et lourde comme les pierres du sol mais judicieuse et même intelligente lui apparaîtra ; il aura l'impression d'une atmosphère politique et religieuse chargée de radica-

lisme ; il sourira de traditions très provinciales mais honnêtes et cordiales, jalousement conservées. Même déraciné et naturalisé londonien, ou somnolent dans l'existence facile du sud, il sent toujours que la vraie souche de sa race est restée dans le froid vivifiant du Nord.

La partie occidentale du Yorkshire porte toujours le nom saxon de West Riding (tiers occidental). A dix ou douze milles de Bradford et presque à la limite du Lancastre se trouve Keighley, centre manufacturier assez considérable. C'est une ville hideuse toute en brique jaune ou en pierre gris de fer très abondante dans le pays. Keighley, au contraire de presque toutes les villes du Nord que l'on peut oublier sitôt qu'on les dépasse, envahit la campagne. L'étroite vallée au fond de laquelle le petit chemin de fer de Haworth suit, comme il peut, une rivière souffreteuse est, à chaque instant, bloquée par une usine et striée de rues perpendiculaires qui font des arêtes jaunes ou gris de fer. En approchant de Haworth on voit quelques prairies en pente raide entourées de murs crénelés, mais au sortir de la petite gare on retrouve un spectacle morne et dont rien, dans l'absence absolue d'horizon, ne peut distraire les yeux. Un sentier de scories grimpe à travers un terrain vague jusqu'à une rue étroite et rude pavée de larges dalles et

bordée de maisons en pierre qui n'ont jamais souri. On se guinde entre ces murailles inhospitalières jusqu'à une auberge, le *Black Bull*, vis-à-vis de laquelle est une église et, à l'extrémité d'un cimetière positivement gorgé de tombes, une maison de cure avec un jardinet.

Là ont vécu Charlotte, Emily et Anne Brontë, pauvres filles célèbres par leurs rêves qu'elles avaient pris soin d'écrire, pauvres âmes froissées et repliées sur elles-mêmes pendant leurs courtes vies. La cure, l'auberge, la rue hostile ont l'air neuf et sans souvenirs. Cependant elles sont exactement ce qu'elles étaient il y a quatre vingt ans. Leur pierre de fer ne change pas, elle ne donne rien et n'accueille rien. Nulle part au monde on ne trouve souvenirs aussi lugubrement emprisonnés. Heureusement la cure est la dernière maison du village. Passons un tourniquet de fer, traversons deux ou trois prés secs et sans arbres montant vers des carrières. A un dernier tourniquet nous nous trouverons dans les *moors*. Le village a disparu et on n'en voit plus que la flèche de l'église émergeant des arbres du cimetière ; la vallée par laquelle nous sommes venus est invisible aussi ; où qu'on se tourne on n'aperçoit que les lignes de crête des hautes collines chevauchant sous le ciel clair ; des villages apparaissent de ci de là, lointains et inac-

cessibles sur les pentes abruptes ; une brise fraîche chante à nos oreilles ; des creux ensoleillés sont fleuris de thym et de bruyère parmi les fines fougères ; une grande paix règne sur tout ; le regard erre librement sous la vaste étendue de ciel ; les horizons sont simples et intelligibles et cependant pleins de pensées ; on sent une force, une indépendance et une grande clarté d'esprit. Sans nul doute la patrie des sœurs Brontë a été leurs *moors* et non pas le triste Haworth.

CHAPITRE II

Le Révérend M. Patrick Brontë était irlandais, du comté de Down. Il s'appelait dans son pays Prunty ou O'Prunty et n'avait déguisé son nom, comme plus d'un de ses compatriotes, qu'en venant s'établir en Angleterre. Fils de petites gens chargés de famille il avait travaillé obstinément, obscurément et, peut-être avec une antipathie et une rancune croissantes contre la pauvre Erin qu'il devait regarder comme une marâtre. D'abord tisserand, puis maître d'école, puis précepteur des enfants d'un ministre, il avait fini par mettre entre lui et ses vingt-cinq premières années non seulement la mer, mais une séparation sans recours (1). Il était entré au collège de Saint-Jean, à Cambridge, y avait passé quatre ans et enfin était parvenu tardivement au port de l'ordination anglicane et d'un

(1) Il ne faudrait pas lui attribuer un manque de cœur. Il envoya toute sa vie de l'argent à sa famille.

médiocre bénéfice. On l'avait nommé vicaire de Wethersfield en Essex. Après un cruel petit roman d'amour que je voudrais avoir le temps de raconter, il avait émigré vers le nord, allant de Wellington à Dewsbury et de là à Hartshead où il s'était marié. Il avait trente-cinq ans. Sa femme qui en avait vingt-neuf se nommait Maria Branwell. Elle était de Cornouailles, douce et aimante, et de chétive santé. Ils eurent six enfants en huit ans. Les deux aînées, Maria et Elizabeth naquirent à Hartshead; les quatre autres, Charlotte (1816), Patrick-Branwell (1817), Emily (1818) et Anne (1820), à Thornton, près de Bradford, où leur père avait été transféré en 1816.

M. Brontë n'avait rien de l'autodidacte parvenu et satisfait. En dépit de son protestantisme, c'était un vrai Celte ardent quoique concentré dont l'énergie accumulée se dépensait en littérature. Il écrivait des poèmes descriptifs et religieux qu'il faisait imprimer à ses frais mais qui se lisent facilement et tiennent un rang honorable dans la vaste production des clergymen campagnards. On l'a dit violent. Il aurait eu des colères qui faisaient trembler. Daprès une vieille femme que Mrs. Gaskell a interrogée, il mettait les meubles en pièces, les brûlait ou tirait vingt coups de pistolet dans son jardin sur des adversaires invisibles. Histoires de

vieille femme ! c'était un hypocondriaque silencieux et rêveur, d'un égoïsme paisible, sortant peu et usant sa vie dans son cabinet de travail.

En 1820 il fut nommé titulaire de Haworth, petit village encombré de Baptistes et de Méthodistes mais qui rapportait cependant environ cent soixante-dix livres (un peu plus de quatre mille francs). Le rude climat du district ne convenait pas à Mrs Brontë, élevée dans l'humidité douce du sud-ouest. Elle s'enferma à la cure et ne tarda pas à s'aliter. Elle languit un peu plus d'un an sans se plaindre. Elle se faisait soulever dans son lit quand la femme qui la soignait nettoyait le foyer, « parce qu'elle s'y prenait comme les gens de Cornouailles. » Elle mourut à l'automne de 1821. L'aînée de ses petites filles avait huit ans et la petite Anne marchait à peine.

Le témoignage unanime des quelques personnes qui fréquentèrent la maison de M. Brontë à cette époque est que ces petits enfants n'avaient rien de leur âge. Leur mère ne quittait pas son lit et on les laissait rarement entrer dans sa chambre. M. Brontë avait déjà pris l'habitude de manger seul, à ses heures, la plupart du temps, et se tenait constamment dans son cabinet de travail : les enfants étaient presque toujours entre eux dans une petite pièce qu'on appelait leur « bureau » et où,

de fait, sitôt qu'ils savaient leurs lettres, ils restaient à lire des journées entières. De temps en temps ils partaient tous les six, se tenant par la main, dans les landes. Sauf les brèves périodes pendant lesquelles ils furent en pension ils n'eurent jamais ni amis ni compagnons. On ne venait guère à la cure et, en dehors de son ministère qu'il remplissait très exactement, voyant ses paroissiens le plus possible, M. Brontë n'avait de relations qu'avec ses confrères.

M. Brontë n'était ni dur ni même sévère avec ses enfants; il leur faisait réciter leurs leçons lui-même et dut être, de bonne heure, fier de leur intelligence. Mrs. Gaskell a raconté qu'il élevait avec une rigueur spartiate de petits êtres à qui leur mère avait transmis sa complexion frêle. Il les aurait nourris de légumes et exposés à tous les temps sans souci des conséquences. Plusieurs lettres récemment publiées (1) prouvent que Mrs. Gaskell a romancé le caractère de M. Brontë et que celui-ci se rendait trop bien compte qu'il avait à faire à des enfants délicats. Après un an de veuvage il écrivit à la personne qu'il avait aimée à Wethersfield et qu'une perfidie cruelle de ses parents l'avait seule empêché d'épouser, et il lui proposa

(1) *Cf. Manchester Guardian*, 2 Feb. 1910.

de venir servir de mère à ses six orphelins. Elle ne vint pas. Il écrivit alors à une de ses belles-sœurs de Penzance, Miss Elizabeth Branwell, plus âgée que sa femme, qui accepta. C'était une petite vieille fille à robe de soie, grand bonnet à ruches et tabatière d'or. Elle était plus près de cinquante ans que de quarante et sa sévérité provinciale lui permettait d'accepter, sans inconvénient d'aucune sorte, la mission de dévouement qu'on lui proposait. Elle conçut de prime abord une antipathie déclarée pour le Yorkshire et tout ce qui était septentrional : climat, choses et gens. Le contraste entre sa jolie petite ville sociable et décente et le rude village où elle arrivait, était trop évident et elle passa sa vie à le faire remarquer. Son influence sur les enfants fut peu considérable. Elle aussi tint à prendre ses repas dans sa chambre et veilla seulement à ce que les petites filles apprissent à se servir de leurs doigts. Elles furent toutes d'excellentes brodeuses.

Il n'y aurait pas eu grand' chaleur de cœur dans la maison de pierre de M. Brontë sans la présence de Tabitha, brave servante du pays, que l'on appelait d'un nom de chat, Tabby, et qui mit dans l'enfance des petites Brontë un rayon d'affection rude et fidèle. C'est dans sa cuisine qu'elles connurent le plaisir d'être gâtées et grondées, gourmandées et

obéies. Son nom, sa silhouette de vieille montagnarde et son patois en *a* reviennent dans tout ce que Charlotte écrit.

En 1823, l'année même de l'arrivée de Miss Branwell à Haworth, un ministre du voisinage, le Rev. Carus Wilson, avait fondé à Cowan Bridge un pensionnat pour les filles de *clergymen* pauvres. C'était une école des plus modestes où les élèves étaient non seulement logées, nourries et instruites, mais même habillées, pour trois cent cinquante francs par an. Le bon marché, la proximité, peut-être aussi certaines idées du fondateur, homme rigide à tendances égalitaires, décidèrent M. Brontë à se séparer de ses deux aînées. Maria et Elizabeth furent donc inscrites à Cowan Bridge en juillet 1824, et l'expérience ayant paru heureuse, Charlotte et Emily rejoignirent leurs sœurs dès le commencement de septembre. Cowan Bridge est l'école longuement décrite sous le nom de Lowood dans le premier roman de Charlotte, *Jane Eyre*. Il n'y a pas à se demander l'impression qu'elle en avait gardée. Ce n'est pas Dotheboys Hall que la description de Lowood évoque. Le réalisme de Charlotte Brontë, quand il est sombre, ne s'éclaire jamais de la gaieté nerveuse de Dickens; c'est aux *Souvenirs de la Maison des Morts* que ces terribles chapitres de *Jane Eyre* font penser et ils n'ont rien de la

soumission pitoyable, du courage résigné, de la profonde tendresse chrétienne qui mettent une douceur autour du bagne de Dostoïewsky. Le charme de la petite martyre Helen Burns et la noblesse de Miss Temple ne sont pas là pour adoucir mais pour faire contraste (1).

Au printemps de 1825 une épidémie de ce que l'ancienne médecine appelait expressivement une fièvre lente se déclara dans l'école. Aucune des petites Brontë ne fut atteinte, mais la délicatesse de Maria se changea brusquement en phtisie rapide. On avertit M. Brontë qui accourut et emmena sa fille par la diligence. Il était trop tard. Quelques jours après, l'enfant mourut. Elle était à peine enterrée qu'on remarqua les mêmes symptômes chez Élizabeth. Elle fut aussitôt renvoyée à Haworth, mais ces chétives enfants n'avaient aucune force de résis-

(1) On a cherché à savoir si Cowan Bridge était vraiment la serre froide malsaine livrée à une furie et gouvernée par un Tartufe que l'on voit dans *Jane Eyre*. Il est probable que non. Les romans de Charlotte vont facilement au noir et son imagination travaille sur les données réelles sans aucun souci du qu'en dira-t-on. C'est un des manques de délicatesse qu'on peut lui reprocher, mais il faut ajouter que ce reproche l'aurait extrêmement étonnée. Elle qui était si éloignée de l'art pour l'art, qui croyait consulter sa conscience chaque fois qu'elle écrivait un mot, et qui, pour comble, met si souvent et sans nul artifice sa mémoire dans ses romans, n'avait aucun scrupule à changer ou déformer des figures et des évènements réels.

tance et, en moins d'un mois, la fillette rejoignit sa mère et sa sœur sous les dalles de l'église. Charlotte et Émily ne retournèrent à Cowan Bridge que pour quelques semaines. Leur père les fit revenir avant Noël et le presbytère reprit sa physionomie accoutumée.

CHAPITRE III

Les quatre années qui suivirent furent paisibles. Les enfants se portèrent bien et commencèrent à vivre leur vie solitaire avec l'intensité qui en fut toujours la marque. Anne n'avait encore que cinq ans et ne comptait pas beaucoup, mais Emily avait neuf ans, Patrick dix et Charlotte onze et c'étaient des enfants d'une intelligence prodigieuse. Ce n'est nullement un paradoxe de dire qu'une foule d'hommes atteignent la perfection intellectuelle et morale dont ils sont capables vers leur dixième année et se dégradent rapidement ensuite. La force avec laquelle le monde des civilisés s'empare à ce moment des facultés des enfants conspire, avec un fatal instinct d'imitation qui n'est jamais plus impérieux qu'à cet âge, pour leur imposer des manières artificielles de voir et de sentir auxquelles seuls quelques robustes résistent. Le reste s'oublie soi-même en peu de temps et ne garde que le souvenir confus, et souvent

altéré par des formules, d'une spontanéité délicieuse où l'âme échappait à tout ce qui est opprimant pour s'abandonner à mille sensations ravissantes. C'est au fond de ce souvenir que l'analyse de l'homme mur s'efforce tristement de retrouver le secret du bonheur perdu. Son travail aboutit parfois à recréer un peu de vérité ou de beauté; quant au bonheur, c'est un mirage, et ceux-là seuls le trouvent à qui vient la révélation divine de lui tourner le dos au lieu de se consumer à sa recherche.

Les enfants sont de merveilleux artistes, psychologues et même philosophes.

Si l'on réfléchit à ce qu'un livre comme le *Wuthering Heights* d'Émily Brontë révèle de puissance intuitive chez celle qui l'écrivit à vingt quatre ans on peut se faire une idée de ce qu'était son cerveau dans sa richesse native. Qu'on lise aussi ce que les biographes de Charlotte disent de son extraordinaire regard lorsqu'elle avait trente ans, de ces yeux de couleur indéfinissable, grands et paisibles, derrière lesquels il semblait qu'une lampe fût allumée, et qu'on se demande ce que devaient être les yeux de la fillette.

Les enfants du poète Brontë eurent une chance singulière. De vivre côte à côte avec un homme qui avait publié des ouvrages et qui écrivait journellement des poèmes leur donna une familiarité

instinctive avec le livre au lieu de l'étonnement un peu craintif devant la chose imprimée qui est presque toujours la règle à cet âge. Patrick Branwell, comme ses sœurs, lisait incessamment et toute la communauté non seulement se persuadait qu'elle ferait un jour son entrée dans la littérature, mais s'y préparait par toutes sortes d'essais. Soit principe, soit sévère économie, M. Brontë ne laissait pas entrer dans sa maison ce qu'on appelle la littérature enfantine. Les livres à images et les historiettes de *nursery,* si supérieurs qu'ils soient en Angleterre, ne vinrent jamais ôter aux petites Brontë l'appétit robuste et sain qu'elles avaient pour leurs classiques. Elles lisaient la Bible, le *Voyage du Pèlerin*, Addison, les poètes du XVIIIe siècle, Walter Scott, des parties de Shakespeare, l'histoire ancienne et l'histoire contemporaine, avec la passion qu'on y porte aussi longtemps qu'on n'a pas touché aux fadeurs qui sont les bonbons coloriés de l'esprit. A la réserve de quelques sermonnaires il est probable qu'elles lisaient les mêmes choses que leur père. Une note écrite par Charlotte deux ans après son retour de Cowan Bridge, nous renseigne sur les périodiques qui entraient à la cure. C'étaient deux ou trois de ces solides journaux de province anglais et le *Blackwood's Magazine,* excellente revue que M. Brontë était trop pauvre pour acheter, mais

qu'un médecin du voisinage lui prêtait. Non seulement Charlotte écrit tout naturellement « *nous* recevons le *Leeds Intelligencer, nous* lisons le *Blackwood,* etc. » ; elle caractérise au passage toutes ces publications qui se trouvent par bonheur être aussi bien Whig que Tory. M. Brontë raconte qu'il parlait politique avec Maria, l'aînée de ses filles, lorsqu'elle avait dix ans, comme avec un homme fait. Un fragment de Charlotte que je vais traduire montrera au lecteur, comment celle-ci pensait et écrivait en 1829. Elle s'excuse à elle-même d'avoir interrompu un ouvrage de fiction qu'elle avait commencé, parce que la politique est devenue par trop intéressante :

« Le Parlement s'ouvrit et la grande question de l'émancipation des Catholiques fut mise à l'ordre du jour et les mesures que voulait prendre le Duc furent rendues publiques et tout fut libelle, violence, esprit de parti et confusion. Oh ! ces six mois, depuis le discours du Roi jusqu'à la fin ! on ne pouvait plus écrire ni parler, ni penser à rien d'autre qu'à la question catholique, au Duc de Wellington et à M. Peel. Je me rappelle le jour où l'*Intelligence Extraordinary* arriva avec le discours de M. Peel et les termes auxquels les Catholiques devaient être admis. Avec quelle impatience papa arracha la bande, et comme nous nous groupâmes

autour de lui, et comme nous ne respirions plus pour l'écouter, tandis que les conditions étaient l'une après l'autre énumérées, expliquées et discutées, si fortement, si bien ! Quand papa eut fini, tante dit que tout cela était parfait et qu'il était impossible que les Catholiques fussent dangereux avec de telles sécurités. Je me rappelle aussi l'incertitude de savoir si le Bill passerait à la Chambre des Lords et les prédictions qu'il ne passerait pas ; et, quand le journal arriva, l'anxiété avec laquelle nous écoutâmes tout le récit : l'ouverture des portes ; le grand silence ; les ducs royaux en robe ; le « grand » Duc en ceinture et gilet verts ; toutes les pairesses debout lorsqu'il se leva ; lui, lisant son discours (papa dit que chaque parole était d'or précieux) ; et enfin la majorité d'un contre quatre (*sic*) en faveur du Bill. Mais ceci est une digression, etc. etc. » Extraordinaire enfant ! elle avait treize ans et quelques mois et sa « digression », toute mélangée qu'elle est de ce que dirent tante et papa, ne fait penser à rien moins qu'à l'admirable description par Macaulay de l'ouverture du procès Hastings. Sa langue est déjà faite : c'est le mélange de fermeté, d'aisance et d'éclat qui caractérise tout ce qu'elle écrira.

Rien dans l'énorme masse de manuscrits accumulée par elle vers cette époque ne fait penser à

la petite pédante que l'on serait tenté d'imaginer. A côté d'un passage plein d'éclat on trouve des enfantillages qui nous paraissent détonner, mais auxquels, heureusement, elle attachait de l'importance et qu'elle note sans se préoccuper du contraste. Souvent aussi des détails domestiques, des scènes d'intérieur introduisent un tableau brillant. On entend Emily brosser le tapis du salon ou l'on voit Branwell accoudé dans la cuisine devant des galettes fraîchement défournées. Enfin, on observe partout — et ce détail est marqué très expressément — que la littérature écrite n'est qu'un reflet de jeux si passionnants qu'on n'a pu se résoudre à en laisser perdre le souvenir. Quand les plumes grinçaient longtemps dans le « bureau des enfants » c'est qu'on s'était beaucoup amusé.

Voici l'introduction d'une manière de drame intitulé : *les Insulaires*.

« Le drame des *Insulaires* fut formé en décembre 1827 de la manière suivante : Un soir, environ le temps où le grésil, les bourrasques et les brouillards de novembre sont remplacés par les tempêtes de neige et la grande bise coupante de l'hiver déclaré, nous étions tous assis autour de la chaude flambée de la cuisine. Nous venions de finir une dispute avec Tabby sur l'à-propos d'avoir une chandelle et Tabby l'avait emporté et les chandelles étaient res-

tées dans le tiroir. Suivit une longue pause enfin interrompue par Branwell disant : « Je ne sais que faire », phrase aussitôt répétée par Emily et Anne.

Tabby (en patois) : Allez vous coucher.

Branwell : Tout ce qu'on voudra mais pas ça.

Charlotte : Pourquoi êtes vous si méchante aujourd'hui, Tabby ? Jouons à avoir chacun une île.

Branwell : L'île de Man.

Charlotte : L'île de Wight.

Emily : L'île d'Arran.

Anne : Guernesey.

Nous choisîmes alors les principaux habitants de nos îles. Branwell prit John Bull, Astley Cooper et Leigh Hunt; Emily, Walter Scott et M. Lockhart; Anne, Michel Sadler, Lord Bentink, Sir Henry Halford; moi, le duc de Wellington et ses fils, Christopher North et ses collaborateurs (du *Blackwood's Magazine*), enfin M. Abernethey. »

Le choix de Branwell donne le ton. Le petit homme passionné de lecture met dans son île Leigh Hunt, brillant écrivain du jour, mais il lui faut aussi John Bull. Ces petits génies ne sont pas de petits prodiges et ce n'est pas leur faute si l'atmosphère de leur maison est un peu livresque.

La part de Charlotte dans la véritable bibliothèque que les petits Brontë produisirent à cette époque, se compose de vingt-trois cahiers de soixante à cent

pages couverts d'une écriture si microscopique que deux cents lignes en tiendraient à l'aise dans une seule page de ce livre. Elle devait griffonner toute la journée. Les cahiers d'Emily et d'Anne ont été détruits, mais il en reste plusieurs de Branwell qui était aussi admirablement doué que ses sœurs.

Le catalogue de Charlotte, contient cinq ou six romans, la série des *Insulaires*, une foule d'histoires où son dieu Wellington, le « grand » duc, tient le principal rôle, des portraits contemporains, des numéros de revues littéraires, un drame satirique intitulé *Le Poètereau* ; enfin de nombreuses poésies parmi lesquelles *une chose en quatorze vers* qui fait penser aux ronds et aux barres du jeune Blaise Pascal. Tout cela écrit en quinze mois.

Il ne paraît pas que M. Brontë eût la confidence de ce qui se faisait dans l'étroite chambrette du premier étage de sa maison. Charlotte écrit quelque part que les « comédies secrètes » sont les plus amusantes, et les enfants sentent à merveille qu'ils sont les seuls à bien voir la sagesse de leurs folies. Jamais ils ne sont plus eux-mêmes que lorsqu'on les voit chuchoter à la nuit tombante.

CHAPITRE IV

Au commencement de l'année 1831, Charlotte fut remise en pension. Elle avait quinze ans; son père voyait approcher le moment où elle aurait à gagner sa vie : il fallait lui en donner les moyens. Il choisit cette fois une de ces petites écoles si nombreuses en Angleterre, qu'une ou deux vieilles filles, moitié goût moitié nécessité, ouvrent dans leur maison paternelle et où l'on voit rarement plus d'une dizaine d'élèves. Roe Head était une belle vieille demeure située à quelque distance de la route de Leeds à Huddersfield, dans un pays de pâturages et de parcs seigneuriaux sur lesquels les usines étendaient peu à peu leur lèpre. Miss Wooler avait quarante ans : c'était une petite femme ronde et accorte, de façons gracieuses, parlant bien et douée d'une voix charmante. Elle n'avait que sept élèves et le règlement de la maison était entièrement familial. Il n'y avait pas

d'heure pour les leçons : quand on les savait, on allait les réciter à la maîtresse.

L'arrivée de Charlotte fut un événement. On vit descendre de la carriole une étrange petite créature, si délicate qu'on ne lui aurait donné que dix ans, myope, effrayée et habillée à l'antique de robes comme on en faisait quinze ans auparavant, pour les dames de Penzance. Miss Wooler l'interrogea : elle ne savait pas un mot de grammaire et très mal la géographie. Son ignorance et sa taille allaient la faire mettre dans la division des petites, mais une crise de larmes qu'elle eut à cette nouvelle décida Miss Wooler à la laisser parmi les grandes où elle se fit aussitôt une amie, Ellen Nussey, à qui nous devons tous ces détails.

Après avoir amusé, elle ne tarda guère à étonner. On s'aperçut que cette ignorante était un puits de savoir. Non seulement toutes les poésies classiques qu'on étudiait en classe lui étaient connues, mais elle savait d'où elles étaient tirées et parlait familièrement des auteurs. Elle était chez elle en tout ce qui était littérature. Une parole juste et profonde sur Johnson, citée par son amie, montre que son érudition n'était que l'aliment d'un esprit réfléchi : elle voyait déjà les hommes à travers les livres.

Elle dessinait avec une rapidité et une sûreté que

ses compagnes n'avaient jamais vues chez aucune autre. Le dessin était une de ses passions. Elle était trop myope pour se mêler aux jeux des autres pendant les récréations et passait des heures le nez sur une gravure qu'elle étudiait trait par trait, y découvrant mille choses qu'elle expliquait fort bien. Une note d'elle montre aussi qu'elle se serait intéressée à l'histoire de l'art et qu'il lui tardait de voir des œuvres de véritables maîtres.

Elle fut évidemment populaire à Roe Head. A défaut d'aptitudes sportives, elle avait un autre moyen de succès très prisé dans les écoles anglaises : elle savait raconter une histoire et tenait ses compagnes de chambre éveillées dans leur lit aussi longtemps qu'elle le voulait. Il y a apparence qu'elle aimait déjà les histoires terrifiantes : un beau soir, elle en conta une tellement noire qu'une petite fille jeta des cris qui firent accourir la maîtresse.

Deux élèves de Roe Head, Ellen Nussey que j'ai nommée plus haut et Mary Taylor, demeurèrent ses amies aussi longtemps qu'elle vécut. A en juger par leurs lettres — la seconde écrivit même des livres —, c'étaient des femmes assez remarquables et à même d'apprécier leur compagne. Mary Taylor dit qu'elle garda toute sa vie l'habitude que l'on prend toujours au contact d'un esprit supérieur,

de se référer mentalement au jugement de Charlotte chaque fois qu'elle était arrêtée ou intéressée par quelque objet.

Charlotte avait conservé une sorte de culte admiratif pour ses petites sœurs mortes et parlait souvent d'elles à ses amies. C'était vraisemblablement tout ce qu'elle leur disait de vraiment intime. Les lettres qu'elle leur écrit sont affectueuses, mais une nuance de réserve n'en disparaît que très lentement, non plus que le rien de cérémonie qui est un provincialisme aujourd'hui, mais qui fut longtemps le signe naturel du respect de soi-même. A cette époque, quand Charlotte parle à Ellen Nussey de son autre amie et de sa sœur, elle les appelle les Misses Taylor. La flamme qui circule dans ses romans couvait profondément dans son âme, cachée sous une triple armure de convention. Elle eut toujours l'air d'une petite puritaine, vraie fille de ministre d'un village du Nord.

Les environs de Roe Head apprirent beaucoup de choses à la future créatrice de *Shirley*. Ce verdoyant district avait une histoire qui pouvait se lire à chaque pas. On y voyait des châteaux négligés dans des parcs devenus peu à peu sauvages; on y rencontrait des filatures et des tissages de laine sur toutes les rivières : les élèves de Miss Wooler ne sortaient jamais sans croiser des bandes

d'ouvriers hardis qui les toisaient et les interpellaient d'un « eh ! la belle » plus que familier.

Charlotte n'avait jamais vu de château ; il n'y en a pas dans les *moors*. Si sa destinée l'avait fait naître dans un comté du Sud elle aurait grandi à l'ombre de ce qu'on appelle toujours la « Grande Maison », le logis héréditaire du patron du bénéfice. Avec une légère nuance de protection qui l'aurait enveloppée comme l'air même qu'elle eût respiré, elle aurait eu les filles du *squire* pour amies. Elle aurait vu le luxe sans en jouir ; elle ne l'aurait pas jalousé parce que ce milieu est assez sain pour ne pas faire germer l'envie, mais elle y eût pensé, elle aurait eu sur Londres, sur la cour, sur les levers et les présentations, de petites idées bourgeoises. Des préjugés, des mots de convention lui seraient devenus naturels; au lieu d'exécrer Jane Austen elle l'aurait infailliblement imitée. Elle n'aurait peut-être pas écrit, et, en tous cas ses romans n'auraient pas eu la sève âcre qui est un de leurs charmes.

Les châteaux dont Miss Wooler faisait l'histoire à ses élèves quand le hasard de longues promenades les amenait devant leur façade blanche à colonnes classiques étaient presque tous déserts. Leurs propriétaires devenus trop pauvres pour les entretenir n'y faisaient que des séjours furtifs. Charlotte eut

donc la chance d'imaginer l'aristocratie plutôt que de la voir.

Sa nature sincère mais romanesque avait besoin de rêve, et peut-être que la force même de son réalisme l'eût détournée d'écrire, si toutes ses créations lui avaient d'abord apparu dans la vie.

Tout le cadre industriel de *Shirley* est fait aussi de souvenirs de Roe Head. Les tisseurs bien vêtus et bien nourris dont on voyait partout les maisonnettes commodes entre un gros tas de charbon et un tonneau à brasser étaient les fils des émeutiers de 1812. Miss Wooler se rappelait avoir entendu, nuit après nuit, quand l'ouvrage manquait et que chaque jour une invention mécanique nouvelle diminuait les chances des ouvriers, les défilés terrifiants de milliers de volontaires apprenant le métier de soldat avant de marcher sur Londres et d'arracher au Parlement les réformes que la pitié seule ne lui faisait pas faire. Elle avait vu l'attaque de la manufacture de Cartwright, — le même dont Charlotte devait faire Robert Moore —; elle connaissait le pasteur Roberson, l'un des héros de cette guerre sociale, naguère voisin de M. Brontë; elle l'avait vu à cheval et armé, courant le pays et maintenant l'ordre, bien plus en bourgeois résolu qu'en ministre de paix; les affaires de Heckmondwike, l'insurrection en pleine église des indépendants contre

leur ministre, s'étaient passées à moins d'une heure de chez elle.

Tous ces récits, ce spectacle d'un pays plein de contrastes, tombaient dans une imagination vierge et puissante, incapable de déformer la vérité, mais merveilleusement habile à la reconstituer dans ses détails. Quand Charlotte sortit de Roe Head en 1832, elle n'aurait plus écrit les *Insulaires* ni les histoires de génies malfaisants auxquelles elle s'était tant complu; la politique même qui, à Haworth, ne servait qu'à ses enthousiasmes de jeune adoratrice de héros, lui apparaissait sous son envers de réalités sociales, de passions, d'intérêts et de souffrances tangibles. Elle passait rapidement à la maturité, commençant à préférer Ellen Nussey au duc de de Wellington, voyant que ses rêves étaient des rêves et découvrant la vie.

Quant aux connaissances positives qu'elle emportait de Roe Head, c'étaient à peu près les mêmes qu'Amelia Sedley avait reçues de Miss Pinkerton: la grammaire, l'orthographe, un peu d'arithmétique, un peu de français, le maintien, la couture et la broderie, et ce que les programmes de ce temps appelaient pompeusement la géographie et l'usage des globes. En fait de littérature, Miss Wooler faisait lire à ses élèves les leçons de Blair sur les Belles Lettres, qui sont du Rollin un peu plus

brillant et ne pouvaient nuire à un esprit dont le défaut était une richesse excessive.

Il reste quelques lettres écrites de Roe Head par Charlotte. Elles sont brèves et du style sévère dont elle ne se départait pas quand il s'agissait d'elle. Un jour le petit Branwell s'en vint à pied voir sa sœur et repartit aussitôt faisant les quarante milles dans sa journée. Ces Brontë s'aimaient sans beaucoup se le dire.

CHAPITRE V

Charlotte à son retour à Haworth déchargea Miss Branwell du souci de ses sœurs et ne lui laissa que la direction de la maison. Le portrait de Richardson que l'on voit aujourd'hui à la National Gallery et les souvenirs de plusieurs contemporains peuvent nous aider à nous la figurer. Elle était petite et menue, diminutive même, en toute sa personne, mais bien proportionnée, avec des mains et des pieds mignons, très bien faits, dont elle était fière, de beaux cheveux châtains épais et soyeux et des yeux saisissants dont tout le monde était frappé. Les gens incapables d'apprécier l'expression la trouvaient laide et, de fait, tous ses traits étaient irréguliers. Le portrait de Richardson montre un front admirable sous les bandeaux foncés et un regard parlant, mais le nez trop effilé, la bouche grande, le menton pointu, les pommettes accusées

et les épaules tombantes disent avec une clarté cruelle la malheureuse marquée pour la phtisie. Elle parlait sans beaucoup d'animation, avec une singulière netteté quand elle se portait bien, difficilement les jours où elle souffrait et alors il lui fallait faire effort pour prononcer une parole. Ses livres et quelques passages de sa correspondance feraient croire qu'il y avait en elle un fond de gaieté et même de satire qui se serait traduit volontiers par la raillerie. Il ne paraît pas qu'elle s'y soit beaucoup abandonnée. Petite fille, elle fut imaginative et ardente, femme, elle devint de bonne heure concentrée et sa gaieté, comme la tristesse de bien des poètes, ne s'exprima qu'en littérature. En tous cas, après sa sortie de Roe Head, on ne la voit plus que grave et, à intervalles, cette gravité s'assombrit jusqu'à une mélancolie proche du désespoir. Vingt autres se fussent accommodées sans peine de la part que la vie lui faisait. Il ne manque pas de filles de seize ans, orphelines de mère et ayant leurs sœurs à leur charge, qui se sont trouvées dans des circonstances plus difficiles, sans, pour cela, s'abandonner à la tristesse. Mais celles-là vraisemblablement ne traînent pas la chaîne que les romantiques appelaient le poids du génie, c'est-à-direl a conscience de facultés exceptionnelles entravées au lieu d'être aidées. Il semble bien aussi que la mort foudroyante de Maria

et d'Elisabeth avait laissé dans l'âme de leur cadette une ombre que rien ne dissipa jamais. Enfin, elle avait la mélancolie dans son système nerveux. Charlotte devint donc institutrice au logis en attendant le jour redouté où il lui faudrait l'être chez les étrangers.

Les commencements de cette vie nouvelle lui furent agréables et la note triste n'apparaît qu'à intervalles. « Si je vous raconte une de mes journées », écrit-elle, « je vous les aurai racontées toutes. De neuf heures à midi et demi, je fais la classe à mes sœurs et je dessine ; alors nous nous promenons jusqu'au dîner. Après dîner je couds jusqu'au thé. Après le thé j'écris, je lis, je dessine ou je fais des ouvrages de fantaisie, comme l'envie m'en prend. Mon existence s'écoule avec un peu de monotonie, mais délicieusement. Je n'ai pris le thé dehors que deux fois depuis mon retour de Roe Head. Cependant nous attendons du monde dans l'après-midi et mardi prochain nous aurons au thé toutes les catéchistes du dimanche. »

La maison où les Brontë prenaient le thé, était celle d'un manufacturier du « fond » — comme on appelait la vallée. — Un drame de famille qui fit scandale dans le pays interrompit ces relations assez agréables. Elles n'avaient d'ailleurs jamais

été qu'une rare diversion et la cure se suffisait à elle-même, tout comme dix ans auparavant.

Emily et Anne avaient grandi et Branwell était presque un jeune homme.

Anne avait douze ans. C'était une fillette silencieuse, douce et affectueuse. Dans une autre famille elle aurait passé pour un génie, car elle aussi était tournée toute entière vers l'idéal artistique : auprès de ses sœurs elle a l'air un peu effacé. Elle avait l'âme mystique et écrivait des poésies — quelques-unes admirables — d'un profond sentiment religieux.

Emily, de deux ans plus âgée, l'adorait. On voudrait avoir plus de détails qu'on n'en possède sur les années d'apprentissage de celle-ci. Ses lettres sont rares, ses papiers ont été brûlés, probablement sur son ordre et les quelques étrangers qui l'ont approchée n'ont guère noté que sa puissance de silence. C'était une vraie fille du Yorkshire, un pur produit des *moors*, nullement timide comme Anne ou craintive comme Charlotte, mais froide, réservée et d'une indépendance que toute son attitude révélait. Elle n'avait rien de rustique dans l'air ni les manières ; au contraire, il y avait en elle une distinction native dont Charlotte s'est inspirée le jour où elle voulut créer un type de véritable aristocrate ; cependant, malgré le raffinement inné qui perçait à travers son enve-

loppe glacée, elle avait le tempérament du Nord, avec son aversion pour les étrangers, son attachement passionné au lieu natal, son impuissance à vivre hors de ses habitudes et surtout sa sincérité native poussée quand il le fallait, jusqu'au cynisme et à la brutalité. Charlotte avait la même horreur de parler pour ne rien dire, de dépasser sa pensée dans son expression et de paraître faire étalage de ses sentiments. Elle s'excuse un jour à une amie de l'avoir appelée « chérie ». C'est bien un repentir de Yorkshirienne. Emily n'avait jamais à s'excuser de pareils oublis. Son affection pour les siens, son courage indomptable et son génie se traduisaient en actes, jamais en paroles. Elle aimait les animaux, amis fidèles et muets. Elle en avait de toutes sortes : chiens, chats, perroquets, oies sauvages et même faucon. Elle avait un chien d'un caractère féroce qu'elle avait dompté et qui l'adorait. C'est elle qui s'impose au souvenir dans les sentiers des *moors*. On la voit grande, maigre et pâle, devançant un peu les autres de son pas allongé. Tout lui parle dans ce vaste, haut et profond pays, mais elle se tait et, grâces à Dieu, ses sœurs sont aussi silencieuses. Le ciel et la terre leur sont familiers depuis leur petite enfance et le génie de ces lieux sauvages ne demande ni phrases, ni mots. Charlotte et Anne regardaient leur sœur avec une sorte de res-

pect craintif quand elle communiait ainsi avec la nature. « Ma sœur Emily aimait les *moors* », écrit Charlotte. « Des fleurs plus éclatantes que la rose s'épanouissaient pour elle au plus noir de la lande ; d'un creux morne sur le versant livide d'une colline son esprit savait faire un Eden. Elle trouvait dans la solitude toutes sortes de délices dont la plus chère était sa liberté. La liberté était pour Emily l'air même qu'elle respirait. »

L'auteur de ce livre s'est rappelé le « creux morne sur la colline livide » en voyant deux petites filles assises rêveuses dans les herbes sèches d'une carrière abandonnée, au bord de laquelle les Brontë ont dû s'arrêter souvent.

La grande distraction de Charlotte à cette époque était le dessin. Son frère et ses sœurs dessinaient aussi, — Branwell très remarquablement — et il y a apparence que toute la maisonnée hésita quelque temps entre l'art et la littérature. On se rappelle que Charlotte étonnait ses compagnes de Roe Head par la patience extraordinaire avec laquelle elle étudiait les gravures qui l'intéressaient. Elle avait toujours travaillé sans maître et elle en était réduite à arracher ainsi au papier les secrets de la technique. Quand elle croyait avoir tout vu et tout compris, elle se mettait avec la même persévérance à tout reproduire à la plume ou au crayon. Elle fut six

mois, au témoignage de son frère, sur une de ces copies, non sans dommage pour ses pauvres yeux. Il reste à Haworth plusieurs de ces dessins. Ils ne frappent que par la minutie du détail : l'ensemble est invariablement froid et sans relief. En revanche, une étude d'Emily d'après son chien, Keeper, est énergique et vivante et d'une liberté de main qui contraste avec l'application de la sœur aînée. Pendant quelque temps, M. Brontë fit donner à ses enfants des leçons d'un peintre de Leeds, William Robinson, qui avait étudié à Londres, dans l'atelier de Lawrence, mais cet enseignement régulier fut bientôt suspendu, sous prétexte, dit Mrs Gaskell, que ce Robinson était un homme sans principes. Peut-être aussi se décida-t-on, vers cette époque à faire entrer Branwell à l'Académie royale et parut-il superflu de faire donner aux filles des leçons particulières coûteuses, puisque le fils était assuré, à bref délai, d'en recevoir des meilleurs maîtres.

Charlotte entretenait une active correspondance avec ses amies Mary Taylor et Ellen Nussey ; celle-ci ne reçut pas moins de cinq cents lettres d'elle. Beaucoup sont plus vives et confiantes que celles qu'elle écrivait de Roe Head à son père et à ses sœurs. Evidemment, l'austère expression d'Emily faisait la loi à Haworth et en général dans les rela-

tions familiales des Brontë, mais Charlotte ne répugnait pas naturellement à des façons plus douces.

Sa gravité s'égaie parfois et il y a une tendresse latente dans tout ce qu'elle écrit : elle s'intéresse à ce qui se passe aux Rydings, elle questionne et veut des nouvelles. Lorsqu'il s'agit de son propre cercle elle change de ton : on ne parle pas de soi, même à ses amis. Quelques-unes des lettres à Ellen Nussey montrent Charlotte sous son jour de provinciale sévère à la fois et imaginative. Les Nussey étaient d'assez gros propriétaires et deux ans après qu'Ellen fut sortie de pension on lui fit faire un voyage à Londres. Aussitôt Charlotte s'agite. Londres était le lieu de toutes ses aspirations littéraires et le théâtre de la politique qui l'occupait depuis ses premières années, mais les tableaux gazés des moralistes élégants du *Rambler* et du *Mirror*, tout comme les malédictions des Puritains sur Babylone, lui montraient une ville séductrice et perverse et elle s'alarmait pour son amie. Enfin une lettre arrive. Elle n'a été ni éblouie, ni oublieuse. Aussitôt Charlotte répond : c'est vraisemblablement la première fois qu'elle écrit Londres sur une enveloppe de lettre.

« Votre lettre m'a fait un vrai et profond plaisir. Mary m'avait avertie de votre départ pour Londres

et je n'avais pas osé espérer un mot de vous tant que vous seriez parmi les splendeurs et les nouveautés de la capitale commerciale de l'Europe. Me basant sur ce que je sais de la nature humaine, je croyais qu'une petite provinciale, pour la première fois dans une situation si bien faite pour éveiller la curiosité et attacher l'attention, perdrait, au moins pour un temps, tout souvenir d'objets éloignés et familiers et s'abandonnerait à la fascination de ceux qui s'offrent à sa vue. Votre bonne, intéressante et chère missive m'a fait voir que mes suppositions peu charitables étaient fausses. Je me suis bien amusée de la façon nonchalante dont vous parlez de Londres et de ses merveilles. Ne vous êtes-vous pas sentie bien petite devant Saint Paul et l'Abbaye de Westminster ? N'avez-vous pas éprouvé un intérêt intense et ardent en visitant dans Saint James, le palais où tant de rois d'Angleterre ont tenu leur cour ? en voyant leurs portraits sur les murs ? Il ne faudrait pas avoir peur d'avoir l'air provinciale : la magnificence de Londres a arraché des cris d'étonnement à des voyageurs qui connaissaient le monde, ses merveilles et ses beautés.

N'avez-vous encore aperçu aucun des grands personnages que la session du Parlement retient en ce moment à Londres ? le duc de Wellington, Sir Robert Peel, Lord Grey, M. Stanley, M. O' Con-

nell? A votre place, je ne passerais pas trop de temps à lire dans la capitale. Servez-vous de vos yeux pour voir maintenant, et mettez de côté les lunettes que les auteurs voudraient vous faire prendre. »

Il y a de tout dans cette lettre : l'emphase d'un style à la Johnson, des mots de petite jeune fille, un peu de jalousie peut-être, un arrière-fond d'imagination sublime, le vieux goût pour la politique, de la curiosité, et, tout à coup, le vrai ton Brontë d'observation directe et pénétrante. Toute sa vie, Charlotte fut ainsi puissante et bouillonnante dans le fonds caché où sa personnalité réelle travaillait, provinciale, froide et conventionnelle dans l'extérieur de petite bourgeoise protestante qui est ce que la plupart de ses contemporains aperçurent d'elle. Il y a dans toute sa vie un dualisme éternel : la raide enveloppe que l'éducation et le milieu lui avaient imposée dès l'enfance, déguise l'artiste libre et fougueuse qu'elle devenait quand son génie, ou pour mieux dire, son démon la dominait.

Quelques mois plus tard, Ellen revient dans le Yorkshire, et sa correspondante laisse éclater un transport de joie et de tendresse qui ne lui est guère familier :

« Mon Ellen chérie, je puis vraiment vous appeler ainsi maintenant. Vous êtes de retour, ou du

moins vous revenez de Londres, de la grande cité pour moi aussi imaginaire que Babylone, ou Ninive, ou la Rome antique. Vous vous retirez de ce que l'on appelle le monde et vous rapportez le même cœur simple, naturel et fidèle avec lequel vous étiez partie. Il me faut longtemps, très longtemps, pour croire les protestations d'une autre; je connais mes sentiments, je sais lire dans mon âme, mais l'âme des autres m'est un livre scellé, un rouleau d'hiéroglyphes que je ne puis déchiffrer. Cependant, le temps, l'étude, une longue familiarité vainquent presque toutes les difficultés, et, pour ce qui vous concerne, il me semble que je suis parvenue à entendre le langage mystérieux dont les détours, les contradictions et les obscurités déroutent si souvent la recherche. Je vous sais vraiment gré de votre attention envers une personne aussi obscure que je le suis, et j'espère que ce n'est pas égoïsme; il me semble que ma joie est faite en partie du sentiment que le caractère de mon amie est encore plus noble et plus ferme que je ne le supposais. Peu de jeunes filles auraient vu le brillant, l'éclat et la parade éblouissante de Londres d'un cœur si peu changé et si entièrement pur. Je ne vois dans vos lettres ni affectation, ni badinage, ni mépris pour l'admiration naïve que des esprits simples peuvent avoir des choses et des gens en vue. »

N'y a-t-il pas quelque chose de vraiment touchant dans cette humilité de la femme supérieure devant son amie, parce que celle-ci a vu ce qu'au fond elle souhaite passionnément de voir à son tour et n'a pris aucune assurance déplaisante au spectacle de ces grandeurs ? Il faut avouer cependant qu'Ellen était plus souvent disciple attentive qu'héroïne admirée. Voici une lettre de conseils qui ouvre un jour instructif autant sur la trempe morale de Charlotte que sur le dévoloppement de son esprit.

« Vous m'avez demandé des titres de livres. Voici en quelques mots. Si vous aimez la poésie, qu'elle soit de premier ordre : Milton, Shakespeare, Thomson, Goldsmith, Pope (bien que je ne l'admire pas), Scott, Byron, Campbell, Wordsworth et Southey. Ne sursautez pas aux noms de Shakespeare et de Byron. Ce sont tous deux de grands hommes et leurs ouvrages leur ressemblent. Vous saurez choisir le bon et éviter le mauvais ; les plus beaux passages sont invariablement les plus purs et les mauvais sont révoltants : vous n'aurez jamais envie de les relire. Laissez les comédies de Shakespeare et le *Don Juan* de Byron, peut-être aussi son *Caïn*, bien que ce soit un poème magnifique, et lisez le reste sans peur. Il faut un esprit bien dépravé pour trouver du mal dans *Henri VIII, Richard III, Macbeth, Hamlet* et *Jules César*. La ravissante poésie,

étrange et romanesque de Scott ne peut pas vous faire de mal; celle de Wordsworth non plus, ni celle de Campbell, ni celle de Southey, à part quelques pièces. En histoire, lisez Hume, Rollin et l'*Histoire Universelle* si vous pouvez; je n'ai jamais pu. Pour ce qui est des fictions, ne lisez que W. Scott; tout roman après les siens, paraît sans valeur. En biographie, lisez les *Vies des Poètes,* la *Vie de Johnson,* celle de Nelson, celles de Burns, de Sheridan et de Byron, et les *Mélanges* de Wolfe. En histoire naturelle, lisez Berwick et Audubon, Goldsmith et White. En théologie, votre frère vous conseillera. Tout ce que je puis vous dire c'est qu'il faut se tenir aux classiques et éviter les nouveautés. »

Elle avait dix-huit ans. On voit qu'elle se croyait assez forte et se sentait assez pure pour lire tout ce qui en valait la peine, sauf à le juger ensuite et à interdire à des natures plus fragiles ce qui leur serait nuisible. Son accent ici, n'est plus du tout celui d'une jeune fille.

Comme plus tard dans ses romans elle avait conscience d'une supériorité assez grande sur la vie pour pouvoir la regarder en face. On lui fit plus d'une fois la mortelle injure de laisser entendre qu'elle y avait perdu. L'indignation avec laquelle elle repoussait cet outrage montre que c'était en effet une calomnie. Jamais les considérations artis-

tiques n'entrèrent en balance dans son esprit avec le souci d'une moralité haute et sévère, et son réalisme ne choqua jamais que des sots, des hypocrites ou des vieilles filles ridicules.

CHAPITRE VI

Cette vie de devoirs faciles et réguliers dura trois ans. Dans l'été de 1835 il devint urgent de faire commencer à Branwell ses études professionnelles. Emily avait dix-sept ans, Anne quinze et on ne pouvait remettre davantage le complément d'éducation auquel elles avaient droit. Le petit budget de M. Brontë ne pouvait supporter cette triple charge et Charlotte se décida à se placer.

Branwell et son avenir étaient la plus grande et presque l'unique préoccupation de la famille. De tout temps il avait été le dieu non seulement de ses sœurs, mais de son père et même de la froide Miss Branwell, et il était entendu dans le pays qu'il serait un grand homme. M. Brontë racontait de lui des traits de précocité extraordinaire : il était à peine habillé en garçon que son père lui avait demandé s'il y a une différence entre l'intelligence de l'homme et celle de la femme.

« La même qu'entre leurs corps », avait-il répondu.

Branwell n'alla jamais au collège. Son père lui consacrait tout son temps. Mais autant les filles de M. Brontë étaient casanières et retirées, autant Branwell était répandu. Il aimait la compagnie des garçons du village, parlait à tout le monde et, de bonne heure, son intelligence, sa figure mâle et une galanterie naturelle de manières lui firent prendre un air d'homme. Il aurait été très beau sans ses cheveux qui allaient au rouge et criaient son origine celtique. Il avait le front massif et puissant, le nez droit, l'œil ouvert et expressif, la bouche bien faite quoique faible. Son caractère droit et généreux contribuait autant que sa figure à le rendre populaire. C'était un garçon de village, mais comme Burns dut l'être avant lui : le génie chez un adolescent ressemble toujours à l'héroïsme. A dix-sept ans on pouvait commencer à voir poindre ses défauts : la légèreté, la faiblesse, l'amour du plaisir, mais il n'y avait en lui ni vice ni bassesse. Son père est responsable pour une bonne part du déplorable échec de sa vie.

Le *Black Bull* est à cinquante pas de la cure, grosse auberge carrée, confortable et propre. La pratique des *arvills* ou repas d'enterrement s'était conservée à Haworth : en sortant du cimetière les gens du deuil entraient au *Black Bull* tout proche,

et s'y consolaient bruyamment. Comment le fils du recteur devint l'habitué et peu à peu le centre de ces ripailles scandaleuses il est difficile de le dire.

L'ordonnateur en était généralement le *sexton* ou sacristain-fossoyeur, voisin de la cure et chez qui Branwell entrait comme chez lui. Il est probable que ce creuseur de tombes organisateur de banquets sentit que la présence d'un garçon savant et qu'on pouvait écouter parler des heures entières relèverait la beuverie, et M. Brontë craignit de mécontenter sa population, très jalouse des *arvills* qu'elle savait désagréables au clergé. Ainsi, peu à peu, Branwell devint à Haworth ce qu'est l'improvisateur dans un village italien. Quand des étrangers, placeurs de laines ou commis-voyageurs, s'arrêtaient au *Black Bull*, l'hôte leur disait quel après-midi agréable ils pourraient passer si le fils du recteur venait à entrer. Quelquefois en effet Branwell survenait par hasard. Bientôt on prit l'habitude de l'aller chercher. Il arrivait de bonne humeur, sans pose ni forfanterie, mais, à chaque expérience, il se sentait supérieur à ces beaux messieurs de la ville et se confirmait dans son rôle dangereux de jeune coq de village. Il était plein d'ambition naturellement et son imagination irlandaise lui peignait son avenir sous les couleurs les plus brillantes. Un jour il étonna un commis-voyageur par sa connais-

sance minutieuse des rues de Londres où il n'avait jamais mis le pied. Le pauvre garçon pensait à Londres comme à l'aboutissement naturel de ce qu'il faisait à Haworth ; il s'y voyait peintre célèbre ou auteur adulé ; il croyait répéter dans la salle du *Black Bull* le rôle de Johnson ou de Sheridan qu'il ne pouvait guère tarder à jouer.

Il prenait des habitudes, mais il ne les sentait pas. Sitôt rentré dans l'austère maison où ses sœurs travaillaient sans bruit, lui aussi reprenait la plume ou le fusain et redevenait lui-même. Il écrivait beaucoup de vers, presque toujours d'inspiration religieuse. Sa prose était attique et gracieuse : il imitait Addison et les essayistes. Il fut le premier à se voir imprimé : un jounal de Leeds, le *Mercury*, accepta une de ses poésies et, par la suite, en publia beaucoup. Son talent de dessinateur était sans nul doute remarquable : ses portraits de ses sœurs, quoique mal peints, sont non seulement ressemblants mais vivants. Tout ce qu'il faisait augmentait les espérances et la fierté du petit cercle qui ne vivait que pour lui, mais préparait aussi à ces âmes ardentes l'amertume des déceptions prochaines.

En juillet 1835, Branwell fit une demande officielle d'admission à l'Académie Royale et Charlotte après des pourparlers avec deux familles du voisi-

nage en quête d'une institutrice, accepta une place de sous-maîtresse que Miss Wooler lui offrait à Roe Head. Elle la garda trois ans.

C'était une singulière bonne fortune pour Charlotte que de retourner à Roe Head. Miss Wooler était entièrement sympathique à son ancienne élève, Roe Head n'était qu'à une heure de marche de Birstall et Gomersall où habitaient Ellen Nussey et Mary Taylor, et Charlotte emmenait Emily. Son premier sentiment fut une joie profonde d'échapper encore une fois à la servitude d'une vie d'institutrice particulière, et elle écrivit à Ellen une lettre presque enthousiaste.

Elle refit son entrée à Roe Head le 29 juillet, trois ans après son départ. Nous n'avons aucun renseignement sur l'impression que dut produire Emily sur ses jeunes compagnes. Toute autre assurément que celle qu'avait laissée l'arrivée de Charlotte cinq ans auparavant. Cette grande fille silencieuse ne pouvait exciter la curiosité sympathique dont son aînée avait été d'abord entourée. Chaque tour de roue qui l'éloignait de Haworth avait augmenté une mélancolie taciturne qui s'était emparée d'elle au départ, et Roe Head ne lui apparaissait que comme un morne exil. La routine familiale de la pension la blessait comme une discipline, l'enseignement régulier ne l'intéressait pas, elle se

sentait prisonnière. En peu de temps elle déclina. « Chaque matin », écrit Charlotte, « au réveil, la vision de son Haworth et des *moors* revenait sur elle comme un torrent d'amertume et attristait la journée avant qu'elle ne fût commencée. Personne ne savait ce dont elle souffrait, mais moi je ne le savais que trop. Cette lutte intérieure brisa promptement ses ressorts ; la pâleur de sa figure, son corps amaigri, ses forces diminuées annonçaient la consomption. Je sentis qu'elle mourrait si elle restait plus longtemps et j'obtins son rappel. Elle n'avait été que trois mois à Roe Head. »

Emily écrivit beaucoup de vers pendant ces trois mois d'exil. Elle les composait le soir dans la salle d'étude tandis que les autres jouaient. Haworth et les souvenirs de Haworth en sont le thème presque unique. L'inspiration en est sombre, mais courageuse, et, assez souvent, la tristesse s'y relève d'un rayon d'espoir ; à intervalles, l'accent stoïque qui était la nature même d'Emily, et partout la pensée de la mort : ces filles avaient grandi trop près d'un cimetière et la poésie de la tombe, la froide tombe, — non le tertre fleuri de Gray, — leur parle comme à Shakespeare.

Quelle que soit l'idée, l'expression a invariablement la maîtrise qui distingue ce que cette fille

extraordinaire écrivait. On peut penser ce qu'on voudra du caractère d'Emily : la trouver bizarre et difficile à vivre, quand on lit ces vers pleins et parfaits et qu'on se rappelle qu'ils sont l'effusion de l'heure de loisir d'une enfant, on sent la présence du génie et l'on s'incline. Voici un fragment de pièce.

Les *moors* ! les *moors*, où l'herbe courte
Comme du velours devrait s'étendre sous nos pas ;
Les *moors*, oh ! les *moors* ! où la haute passe
Se dressait sous le soleil sur le ciel clair ;

Les *moors* où le tarin trillait
Sa chanson sur le vieux granit ;
Où l'alouette, la folle alouette emplissait
Les cœurs de son délire.

Quelle langue dira l'émotion
Qui naquit, lorsque au loin exilée,
A genoux sur le front d'une colline déserte,
Je vis de la bruyère brunie ?

Elle était rare et maigre et disait
Que ce peu d'elle serait bientôt fini :
Elle disait tout bas « Les murs maussades m'enserrent,
J'ai fleuri mon dernier été. »

Mais la musique aimée dont l'éveil soudain
Fait mourir l'âme du montagnard suisse
N'a pas un charme plus adoré et dévorant
Que pour moi cette bruyère flétrie.

L'esprit ployant sous sa puissance
Comme il brûlait, comme il mourait d'être libre !
Si j'avais pu pleurer alors,
Ces larmes m'eussent été un paradis.

Mais c'est bien : les tristes minutes avancent,
En dépit de leur charge de douleur ;
Un temps viendra où les aimés et ceux qui les aimen
Se retrouveront sur les montagnes.

D'avoir vu sa sœur chérie se flétrir en aussi peu de temps laissa un nuage sur l'âme de Charlotte, et, bien que la petite Anne eût remplacé Emily, cette mélancolie alla croissant. Miss Wooler aurait voulu qu'elle allât le plus souvent possible passer le dimanche à Birstall ou à Gomersall : ce repos lui semblait un abandon de son devoir et elle ne sortait pas de la pension vide. Les livres qui l'avaient charmée la dégoûtaient ; elles restait des heures entières le soir à penser, s'abandonnant à la mélancolie qui l'envahissait. Elle voyait des choses étranges dans l'obscurité. Un soir elle entendit une voix intérieure distincte répéter des vers mystérieux qu'un verset d'Isaïe avait pu inspirer, mais qu'elle n'avait jamais lus. Quelque chose en elle s'était désorganisé et, comme le pauvre Silvio Pellico, dans les premiers mois de sa prison, elle se sentait le jouet d'une puissance méchante. La mélancolie religieuse ne tarda guère à s'ajouter à ce cauchemar : une torture qui devait durer deux ans commença.

On verra par la suite que les Brontë, du moins Charlotte et avant elle Emily, parvinrent à une sin-

gulière indépendance religieuse. Emily s'établit de bonne heure dans un théisme farouche dont elle ne parlait à personne, mais qui apparaît vivant et puissant dans la dernière pièce de vers qu'elle écrivit. On ne l'entendit jamais qu'une fois exprimer une opinion qui eût quelque rapport avec la religion. Mary Taylor racontait un jour à Haworth qu'on avait voulu lui faire dire sa nuance théologique et qu'elle avait répondu que c'était affaire entre elle et Dieu. « Bien dit ! » s'écria Emily, qui était étendue devant le feu, sur le tapis. Même la timide Anne qui fut toujours à la merci d'imaginations calvinistes et ne dut qu'à une Providence miséricordieuse de mourir avec un admirable cantique d'abandon sur les lèvres, ne craint pas d'exprimer des états dont une catholique ne parlerait jamais. Elle a mis en vers suppliants et douloureux la terrible prière de Blanco White : « ô Dieu ! — s'il y a un Dieu — sauve mon âme ! — si j'ai une âme. » Quant à Charlotte ses livres la montrent attachée à l'église d'Angleterre, mais résolument anti-cléricale, très libre d'ailleurs de pensée, posant des questions inquiétantes sur l'au-delà, et, dans un endroit où son imagination se donne carrière, se jouant tout près du panthéisme.

A l'époque de son retour à Roe Head, elle n'en était pas là : le calvinisme triste qui faisait le fond

du protestantisme de son temps, la terreur de la prédestination, la hantise du péché non pardonné, l'idée d'un Dieu à la fois souffrant et vengeur, la dominaient, et elle descendit sans défense dans la nuit obscure de l'âme. Elle commence par un aveu de détresse à son amie Ellen : « Je connais les trésors de la Bible, je les aime et les adore. Je vois la source de vie dans sa pureté et son éclat, mais, quand je me baisse pour boire, les eaux, comme à Tantale, s'enfuient de mes lèvres. » Quelques mois plus tard elle est au fort de sa crise. « Je ne me refuserai pas davantage à répondre à vos questions. Oui je voudrais être meilleure que je ne le suis. Je prie avec ferveur, parfois, afin de le devenir... Ne vous méprenez pas ; ne croyez pas que je vaille quoi que ce soit : je ne fais que désirer. Je déteste mon ancienne légèreté et présomption. Oh non, je ne suis pas meilleure. Je suis dans ces horribles ténèbres d'incertitude où, s'il ne fallait qu'être vieille et blanche, avoir passé mon jeune temps de bonheur et me trouver au bord du tombeau, je l'accepterais pour être sûre de ma réconciliation avec Dieu et de ma rédemption par les mérites de son Fils. Je n'ai jamais été indifférente à ces pensées, mais elles me sont toujours venues dans un nuage et maintenant le nuage s'est encore, s'il est possible, épaissi et un découragement plus accablant m'opprime. »

Ses forces s'usèrent rapidement à cet obscur combat. Elle avait beaucoup aimé l'intérieur de Mary Taylor (les Yorke de *Shirley*). Le père de son amie était un homme de goût et de savoir, qui avait voyagé, savait le français, mais s'amusait à soutenir dans le plus rude patois yorkshirien, les opinions politiques et religieuses les plus osées. Charlotte avait beaucoup aimé ces discussions. Quand on l'y provoquait maintenant elle se dérobait tristement, sentant bien que les paroles lui manqueraient. Elle s'inquiétait de l'avenir. Branwell n'était pas entré à l'Académie comme on l'avait espéré ; il continuait de végéter à la maison. Miss Wooler était bonne, mais elle n'était pas riche. Ce qu'elle pouvait donner à Charlotte suffisait à peine à l'entretenir et à habiller Anne. Il avait fallu qu'Emily se décidât à un nouvel effort pour tâcher de gagner sa vie au dehors. Elle était sous-maîtresse à Halifax dans un gros pensionnat où elle travaillait de sept heures du matin à onze heures du soir. Tout semblait tourner contre les pauvres filles. Miss Wooler fut obligée de quitter Roe Head et de transporter son établissement à Dewsbury Moor, dans un endroit bas et assez malsain. Anne y contracta un point de côté et des rougeurs vives qui affolèrent son aînée. Miss Wooler ne voulait voir dans ces symptômes qu'un rhume sans danger tandis que Charlotte y lisait des

présages de mort. Les deux amies faillirent se quitter. Enfin la nervosité de Charlotte devint telle qu'un médecin consulté la renvoya chez son père. C'était en mai 1838. Emily était revenue au nid commun plusieurs mois auparavant. Le bonheur de la retrouver et de se retrouver elle-même, au commencement de la belle saison, dans des lieux qu'elle aimait si exclusivement, fut son dictame. « Un esprit calme et uni comme le vôtre », écrit-elle à Ellen, « ne peut concevoir les sentiments de la ruine que je suis quand, après des semaines de souffrance physique et morale indescriptible, une lueur d'accalmie commença à poindre ». Ses amies furent parfaites. Elles vinrent la voir tour à tour et se disputèrent le privilège de la soigner. Pendant plusieurs mois elle s'abandonna à ces soins. Peu à peu elle se releva.

La fin de sa convalescence coïncida avec un évènement très inattendu. Le frère de son amie Ellen, le Rev. Henry Nussey, alors vicaire dans le Sussex, la demanda en mariage. Elle vit dans un éclair le paisible presbytère d'un joli village du sud et la joie d'y recevoir souvent la visite de son amie. Mais la pauvre Charlotte, toute battue que, déjà à vingt-trois ans, elle fût de la vie, ne gardait pas pour ses romans les idées qui y règnent sur l'amour et le mariage. Elle ne mit jamais de petitesse dans

es grandes choses. Elle refusa M. Nussey qu'on retrouvera dans *Jane Eyre* sous les traits de Saint-John, le clergyman de marbre. « J'avais une sympathie pour lui, parce qu'il est aimable et bon. Mais je n'avais pas, je ne pouvais avoir l'attachement intense qui me ferait mourir pour lui, et si jamais je me marie, ce sera dans cette lumière d'adoration que je regarderai mon mari. Il y a dix à parier contre un que je perds la seule occasion que j'aurai, mais qu'importe. D'ailleurs il ne me connaissait pas. Il serait bien surpris de me voir dans mon vrai caractère ; il me prendrait pour une romanesque et une extravagante. Je ne pourrais rester toute la journée à faire la sérieuse devant mon mari. Il faudrait que je rie et que je me moque, et que je dise ce qui me passerait par la tête. Et si c'était un homme intelligent et qu'il m'aimât, le monde entier mis en balance avec son plus petit désir, ne pèserait pas une once. »

CHAPITRE VII

Aux vacances de Noël de 1837, Charlotte et Anne étaient revenues de Dewsbury Moor et Emily de Halifax et, ensemble, elles avaient examiné leur situation. Elles avaient depuis longtemps l'habitude, le soir, quand leur père, leur tante et Tabby s'étaient retirés, de rester des heures à se promener de long en large dans la salle à manger, à la lueur du feu.

Aucune n'avait de goût pour l'enseignement et Emily l'avait en horreur. L'insuccès de Branwell ne pouvait que décourager leur espoir de faire leur chemin comme artistes. Restait la littérature qui avait toujours été, au fond, leur passion la plus forte. Branwell se tournait aussi de ce côté, et à cette époque son inclination faisait loi. Ses sœurs négligeaient un peu, sans les abandonner entièrement, les romans interminables qui avaient occupé leur enfance, mais la religion, la nature, la souf-

france de l'exil et des séparations et de vagues rêves d'amour avaient nourri leur inspiration poétique et elles se rendaient compte que sur ces quelques cordes monotones elles avaient trouvé des accents. Leurs manuscrits étaient là, dans des tiroirs : pourquoi ne pas essayer de les publier ? Elles conçurent une de ces idées simples comme il n'en vient qu'aux très inexpérimentés.

Charlotte écrirait à Southey, poète-lauréat depuis vingt-cinq ans et une de leurs grandes admirations, elle lui enverrait ses vers et lui demanderait son avis. Ainsi fut fait. Trois semaines plus tard, Branwell écrivit à Wordsworth une lettre que celui-ci trouva assez remarquable pour ne pas vouloir la détruire, et dont le ton dira mieux que toute analyse ce qu'était, à cette époque, ce génie villageois.

« Monsieur, je vous prie très instamment de vou-
« loir bien lire et juger ce que je vous envoie, parce
« que depuis le jour de ma naissance jusqu'à cette
« année, dix-neuvième de ma vie, j'ai toujours habité
« des montagnes écartées, où je ne puis savoir ni
« ce que je suis ni ce que je pourrais faire. J'ai lu,
« comme j'ai mangé et bu, parce que c'était un be-
« soin naturel. J'ai écrit, comme je parlais, suivant
« l'impulsion et l'émotion de mon âme ; ce qui me
« vient jaillit et voilà. Ma vanité d'auteur n'a guère
« pu recevoir d'aliment car, à l'heure qu'il est, il

« n'y a pas six personnes au monde à savoir ce que « j'écris.

« Mais les choses ont changé aujourd'hui, Mon« sieur; je suis arrivé à un âge où il faut que je « travaille et que je m'entretienne; mes facultés ne « doivent plus s'exercer sans but, et comme je ne « sais pas moi-même ce qu'elles valent, il faut que « je le demande à un autre. Il n'y a personne ici « qui puisse me le dire et il importe que, si ce de« vait être peine perdue, je ne leur consacre pas « un temps désormais précieux.

« Excusez-moi, je vous en prie, Monsieur, de « m'être risqué à paraître devant l'homme dont les « ouvrages sont ceux que j'aime le plus dans notre « littérature, et qui est pour moi un dieu de l'esprit. « Il faut que je m'en rapporte à quelqu'un dont la « sentence soit sans appel, et je n'en vois pas d'au« tre que celui qui a exposé la théorie de la poésie « autant que sa pratique et dont on se souviendra « dans mille ans.

« Mon but, Monsieur, est de me pousser hardi« ment dans le monde et pour cela je ne compte pas « uniquement sur la poésie. Des travaux en prose « étudiée et sensée, des efforts vigoureux dans ma « carrière me donneraient d'autres titres à l'atten« tion du public, et alors la poésie reviendrait cou« ronner mon nom de gloire. Il ne me faut que

« commencer. Il est impossible que dans un temps « où il n'y a pas à écrire un poète qui vaille dix « sous, le champ ne s'ouvre pas devant un homme « mieux doué et qui se lancerait.

« Ce que je vous envoie est la scène d'ouverture « d'un sujet beaucoup plus long, où j'ai tâché de « mettre des passions fortes et des principes fai- « bles aux prises avec une imagination et des senti- « ments vifs, jusqu'à ce que, la jeunesse passant, « les brefs plaisirs et les actions coupables finissent « par la ruine totale de l'âme et du corps. Vous « soumettre le tout serait se moquer de votre pa- « tience ; ce que vous verrez ne prétend qu'à être « le portrait d'un enfant imaginatif. Mais lisez le, « Monsieur ; et au nom de votre bonté de cœur, com- « me vous tendriez la lumière à un malheureux dans « la nuit noire, *répondez-moi*, ne fût-ce qu'un mot, « et dites-moi s'il faut que je continue ou que je « renonce à écrire. Pardonnez-moi une chaleur ex- « cessive ; mes sentiments, sur ce point, ne peu- « vent être froids. Et croyez-moi, Monsieur, avec « un profond respect, votre très humble serviteur ».

P. B. BRONTE.

Pauvre Branwell ! si simple, si naïf dans son apparente présomption, si brave et si faible. Il ne savait pas que la phrase où il décrivait le sujet de

sa pièce était, à la lettre, le résumé prophétique de son existence.

La réponse de Wordsworth s'est perdue, mais nous avons celle que Southey fit à Charlotte. Il reconnaissait à sa correspondante la « faculté du vers » à un degré élevé. Il y a cinquante ans, disait-il, ce don eût suffi à la célébrité d'un auteur, mais aujourd'hui il est devenu si commun qu'on y fait à peine attention. Southey apercevait chez Charlotte une « habitude de rêver éveillée, qui ne peut-être salutaire pour l'esprit » ; il la mettait en garde contre un goût de nature à la détourner de ses devoirs, et terminait en lui recommandant, non pas de renoncer à la poésie, mais d'en faire la joie secrète et apaisante de ses meilleures heures.

C'était la lettre classique et d'ailleurs parfaitement sage de l'homme célèbre, souvent étonné de sa propre fortune et rendu craintif par le succès, au débutant qu'il voit exposé à la perversion de la manie littéraire. Le premier mouvement de Charlotte fut d'en juger autrement. Elle resta toute sa vie d'une impressionabilité, d'une susceptibilité, si l'on veut, extraordinaire, et qu'on a dû prendre plus d'une fois pour de l'orgueil.

« A la première lecture de votre lettre », répondit-elle, « je n'eus que honte et regret de vous avoir fatigué de ma rapsodie ; je sentis une rougeur dou-

loureuse me monter au front en pensant aux rames de papier que j'ai couvertes de ce qui naguère, me donnait tant de plaisir. » Elle voyait Southey se figurant sa correspondante inconnue comme une oisive trompant le vide de son existence par des rêves proches du ridicule, tandis qu'elle se voyait elle-même dans sa vraie situation de fille pauvre voulant tirer parti de ses talents. Il n'y avait rien en elle des habiletés et des réticences calculées du monde. Jamais elle ne craignit le mauvais sourire que fait naître parfois l'expression de sentiments naïfs. Poète lauréat qu'il fût, Southey s'était mépris et il y a de l'ironie et de l'indignation dans la suite de ce qu'elle lui écrit :

« Vous ne me défendez pas d'écrire ; vous ne dites pas que ce que j'écris est dépourvu de tout mérite ; vous m'avertissez seulement du danger de négliger des devoirs quotidiens pour des plaisirs en l'air ; vous avez la bonté de me permettre de faire des vers, pour le pur amour de la poésie, à condition de ne rien sacrifier à cette jouissance tyrannique. J'ai dû vous paraître bien sotte, monsieur. Je sais que ma lettre était balivernes d'un bout à l'autre, mais je ne suis pourtant pas le songe-creux que vous avez supposé. Mon père est un clergyman de revenus tout juste suffisants et je suis l'aînée de ses enfants. Il a dépensé pour mon édu-

cation largement autant qu'il le pouvait sans faire tort à mes frère et sœurs, j'ai donc cru de mon devoir de me faire institutrice. » Et elle continuait par un tableau de sa vie de sous-maîtresse, de nature à convaincre Southey qu'il ne s'y agissait guère de rêves. Vers la fin, son ton changeait. Elle avait l'âme trop noble pour tenir rigueur à la personne de ce qui n'était qu'une idée ; elle se confondait en remerciements simples et généreux de la bonté qu'avait eue un grand homme de lui parler avec franchise et sympathie.

Southey fut touché. Il répondit à cette seconde lettre par une invitation à venir le voir à Keswick, si jamais Charlotte visitait le pays des lacs. Elle y alla en effet, mais ce fut treize ans plus tard et Southey était mort depuis longtemps.

Pour le moment elle retourna à Dewsbury Moor et retomba dans le piteux état où nous l'avons vue dans le dernier chapitre. Il est probable que l'idée de conquérir son indépendance par sa plume redevint ce qu'elle avait toujours été : un de ces rêves qui finissent par orienter la vie. Provisoirement il fallait travailler, et pendant plusieurs années, elle, Anne et Branwell, avec des interruptions fréquentes et un dégoût croissant, essayèrent de gagner leur pain dans l'enseignement privé, expression blanche et qui traduit mal la désagréable réalité. Emily res-

tait au logis, s'occupant du ménage, pensant toujours et menant une existence de somnambule. Nombreux sont ceux qui l'ont vue à cette époque faire le pain dans la cuisine, avec un livre allemand ouvert devant elle, sur le bord du pétrin. Ce pain était très bon et la maison très bien tenue : les Brontë furent toujours d'excellentes ménagères.

Anne fut la première à prendre le collier d'institutrice dans une famille de Mirfield, et ce fut elle qui le garda le plus longtemps et le plus constamment. Ses débuts furent pénibles, comme le furent aussi, un peu plus tard, ceux de Charlotte, et ses premières impressions ne durent pas peu contribuer à exagérer, dans la vive imagination de son aînée, les difficultés de leur position. Toute la production littéraire des sœurs Brontë — sauf Emily, c'est-à-dire sauf un volume, — est pleine d'institutrices malheureuses, et il faut un peu d'effort pour distinguer ce que fut en réalité la vie des auteurs de ce que leur talent y a ajouté.

Si l'on songe que Charlotte était une femme de génie et qu'il ne peut être agréable à une femme de génie de mener une existence de femme de chambre ; si l'on se rappelle, qu'eût-elle été d'intelligence moins rare, elle avait une passion pour sa liberté, pour la paisible existence de Haworth, et que sa sensibilité lui exagérait facilement ses en-

nuis, on comprendra qu'elle ait souffert de ce qui en aurait laissé beaucoup d'autres indifférentes et que ses romans soient remplis de ce qui n'a tenu que quelques mois de son existence. Quelques mois, ou même quelques semaines d'angoisse douloureuse dans la vie d'un poète, c'en est assez pour que sa poésie se mouille de larmes et pour que l'on voie un martyre dans ce qui est souvent le lot commun. Charlotte s'est crue si sincèrement plus malheureuse qu'elle ne le fut que nous la plaignons comme si elle n'eût pas exagéré.

Elle fut trois mois, — de mai à juillet 1839 — chez un certain M. Sidgwick. Ses élèves n'étaient pas capables des atrocités dont Anne fait l'intrépide récit dans *Agnes Grey*, mais c'étaient des enfants assez mal élevés et M. A. C. Benson qui défend la famille contre la biographe de Charlotte avoue que l'un d'eux jeta une Bible à la tête de son institutrice. Cette histoire en rend croyable une autre racontée par Charlotte elle-même. Un de ces marmots la blessa un jour à la tempe d'un coup de pierre. Le lendemain Mrs. Sidgwick remarquant la trace du coup lui demanda ce qu'elle avait eu. « Un simple accident, Madame » répondit Charlotte. Cette discrétion l'avait fait estimer de ses élèves et, à quelque temps de là, le plus jeune lui saisit affectueusement la main en présence de sa mère et s'écria : « Je

vous aime bien, Miss Brontë », sur quoi Mrs Sidgwick : « Aimer l'*institutrice*, mon chéri ! !... »

Charlotte se plaint dans une lettre que non seulement on lui impose tout le soin des enfants, mais qu'on l'accable de travaux de couture et de lingerie et que Mrs. Sidgwick lui parle durement quand elle se permet d'avoir l'air fatigué et triste. La future romancière apparait dans une autre lettre où le plaisir d'observer a fait oublier l'ennui d'être traitée en domestique. « La seule après-midi agréable que j'ai eue a été un jour où M. Sidgwick est sorti avec les enfants en me disant de marcher un peu derrière eux. Il avait bien l'air — allant nonchalamment par ses prés, avec un grand terre-neuve à son côté — de ce qu'un franc et riche conservateur doit être. »

Mrs. Gaskell raconte que, plus tard, quand Charlotte vint pour la première fois passer quelques jours chez elle à Manchester, elle ne se lassait pas d'étudier les enfants de son hôtesse. Elle n'en avait jamais vu qui lui parussent attrayants, et ce lui était un ravissement de trouver de la politesse et des prévenances jointes au charme de cet âge. Elle y revient dans toutes ses lettres, comme longtemps après avoir quitté les Sidgwick, elle revient sur le soulagement inexprimable d'avoir échappé à ses petits bourreaux. On dirait d'un refrain.

5

A son retour à Haworth, Charlotte se soigna pendant quelque temps, puis se mit en devoir de chercher une nouvelle place. Malgré toutes sortes de démarches et de lettres et d'annonces, il lui fallût attendre le printemps de 1841 avant d'en trouver une qui ne lui inspirât point d'avance une terreur insurmontable. Elle reprit en attendant le petit train de vie que son rapide passage dans la famille Sidgwick avait si inutilement interrompu.

Comme toujours, ses amies s'ingénièrent à lui faire oublier ses ennuis. Elle se plaisait chez elle et l'on verra par la suite qu'elle ne s'enferma jamais davantage à Haworth que lorsqu'il lui fut devenu plus facile d'en sortir, mais à vingt-trois ans, imaginative comme elle l'était, ayant lu toute sa vie des poètes, des historiens et des voyageurs, elle était comme une alouette dans sa cage : un seul essor avant de retomber au nid natal lui aurait suffi, et tout conspirait à l'enchaîner. « Les lettres de Mary », écrit-elle vers cette époque, « parlent de tableaux et de cathédrales : tableaux ravissants, cathédrales vénérables. Je ne sais ce qui me monta à la gorge en lisant ces mots ; une impatience terrible de la contrainte et de la tâche quotidienne inexorable, un désir d'avoir des ailes, les ailes que donne la richesse ; une soif de voir, de savoir, d'apprendre : pendant une minute, il me sembla que ces aspirations intérieures

devenaient physiques et tangibles. C'était le supplice de Tantale. Puis tout retomba et je me retrouvai avec le désespoir. »

Depuis sa plus lointaine enfance, elle avait souhaité voir la mer dont tous les poètes anglais lui parlaient, la grise mer du Nord, l'océan Germanique, comme on disait alors. Ellen Nussey avait un oncle établi gros fermier à Easton, près Burlington, à une petite distance de la côte. Vers la fin d'août elle y conduisit son amie. On leur fit fête. Le premier accueil fut si chaud et cordial que pendant deux jours, les jeunes filles ne purent s'échapper pour courir jusqu'à la plage la plus proche. Le soir Charlotte prêtait l'oreille. On entendait distinctement la profonde haleine de la mer. Enfin le matin du troisième jour, elles partirent de bonne heure et dévorèrent les deux ou trois milles qui les séparaient de la côte. Lorsqu'elles furent tout près et que les crêtes blanches des vagues apparurent, Ellen qui marchait en avant se retourna vers son amie. Charlotte s'était arrêtée pleurant à chaudes larmes et faisant signe qu'on la laissât.

Ce petit voyage fut l'évènement de son année. Quelques semaines plus tard elle écrit à Miss Nussey avec une simplicité où il y a de l'émotion : « Avez-vous oublié la mer, Ellen ? » Vers le même temps Anne note aussi sur un papier où elle inscrit les

choses mémorables de son obscure existence : « J'ai vu la mer et la Cathédrale d'York. »

Peu de temps avant son départ, pour Easton, Charlotte avait été demandée en mariage pour la seconde fois, mais placé comme il l'était entre une période aussi pénible que son séjour chez les Sidgwick et une jouissance aussi vive que la révélation de l'océan, cet incident lui parut banal et même un peu comique. Un ancien vicaire de son père devenu recteur d'une paroisse de Colne était venu voir M. Brontë avec un jeune clergyman nommé Bryce, frais émoulu de l'Université de Dublin. Le jeune homme avait de l'esprit, de la gaieté et la fougue irlandaise. Son humour amusa ; Charlotte, qui n'était timide qu'en dehors de chez elle, lui donna la réplique ; vers la fin de la soirée, l'Hibernien, comme elle l'appelle, devint à la fois bouffon et complimenteur. Ceci ne plut pas. La petite puritaine rétablit les distances et, ses visiteurs partis, oublia leur visite.

Mais quelques jours plus tard arrivait une lettre d'une écriture inconnue. C'était une déclaration et une demande en mariage. Charlotte qui ne manque pas d'un petit fonds de cruauté en matière sentimentale — on l'aperçoit sans beaucoup de peine dans tous ses romans — fit des gorges chaudes de l'aventure avec ses amies.

On peut noter chez elle, comme chez beaucoup de femmes difficiles à plaire mais capables de sympathie, une curiosité amusée à l'égard des hommes qui leur produisent l'effet d'animaux brusques quoiqu'intéressants et dont il ne faut pas trop approcher. Presque toutes les lettres écrites pendant les dix-huit mois qui séparent la sortie de Charlotte de chez les Sidgwick et son entrée chez les White, période d'anxiétés de toutes sortes, contiennent des allusions malicieuses à un nouveau vicaire de Haworth nommé Weightman qu'Ellen Nussey avait rencontré chez les Brontë et qui probablement lui avait fait la coür, attendu qu'il la faisait à tout le monde. On a de ces surprises en lisant la correspondance de Charlotte. Le nouveau venu porte à la cure le sobriquet de Miss Celia Amelia, sans doute à cause de son sentimentalisme, mais c'est un gaillard plein de feu et de vie et même de talent. Il incline au newmanisme qui devient déja à la mode dans les universités et sitôt arrivé, fait une guerre à mort aux Dissidents du village. Ceux-ci, apprenant que l'église paroissiale retentit de violences à leur endroit, punissent M. Brontë responsable, suivant une méthode qui leur est chère, en refusant de payer les taxes ecclésiastiques. Grand émoi. Le Recteur les convoque et les calme. On finit par les décider à fermer leurs chapelles tout un dimanche et à venir entendre des

explications spéciales à l'église. Un jeune camarade de M. Weightman les écrase d'un sermon terrible à l'office du matin. L'après-midi, M. Weightman lui-même abjurant toute miséricorde pour les pauvres gens sans défense, achève leur déroute par un discours d'une érudition, d'une violence et d'une éloquence telles que Charlotte, très hostile aux idées puseyistes, en demeure dans l'admiration.

Voilà M. Weightman sous son aspect ecclésiastique. Le plus souvent il fait un tout autre personnage, sans souci de sa cravate blanche. Il est le cavalier servant de toutes les demoiselles du canton et Charlotte enregistre ses rapides sautes de cœur. Il commence par elle. Une veille de Saint Valentin, il fait vingt milles dans des chemins de montagne, pour que Miss Brontë reçoive d'un bureau de poste mystérieux, la traditionnelle déclaration en vers. Charlotte devine, envoie la pièce à Ellen Nussey et quelque temps après lui demande de ce ton un peu garçonnier qui est un des défauts de sa correspondance intime, si elle a allumé sa pipe avec. Quand Anne revient en vacances, il a constamment les yeux fixés sur elle à l'église, par dessus son livre de prières, et fait de grands soupirs pour attirer son attention. Il va à Ripon ponr passer l'examen. On ne le voit pas revenir, mais il écrit à Branwell qu'il a été deux fois éperdument amoureux, il envoie

force gibier à Charlotte, et quand enfin il se décide, après six semaines, à regagner Haworth il rapporte une miniature d'une Miss Walton à laquelle son cœur volage reste relativement fidèle, car Charlotte a le temps de peindre un portrait d'après la miniature sans que sa passion se soit refroidie. Il paraît clair que Miss Brontë le trouve intéressant et même charmant pourvu qu'il ne tourne pas ses attentions de son côté.

Les loisirs forcés que le manque d'une occupation rémunérée lui faisait, furent employés à la composition d'un roman, son premier, dirait-on, si elle n'en avait pas écrit vingt autres avant son engagement chez Miss Wooler. Elle l'envoya à Wordsworth. C'était une imitation de Richardson qui aurait pu s'étendre, comme les modèles, à travers dix volumes et qu'elle même ne devait pas trouver trop bonne. Elle ne sépare pas cet ouvrage, dans une de ses préfaces, de ceux qui la guérirent de l'ornement et de la redondance. Son remerciement à Wordsworth est d'un ton badin et détaché. Rien de la susceptibilité ombrageuse de la lettre qu'elle écrivait naguère à Southey; rien non plus de la dignité, de la conviction profonde qu'elle a donné de son meilleur, qui marqueront plus tard ses défenses de ses romans.

Vers le même temps, ses sœurs s'amusent aussi à

prolonger des histoires infinies, auxquelles elles n'attachent pas plus d'importance. Elles écrivent pour écrire, bien plus, semble-t-il alors, pour maintenir un droit que pour atteindre un but. Elles ne veulent pas se laisser absorber par leurs ennuis d'argent, leurs travaux de ménage et leur école du dimanche.

Branwell lui aussi s'efforce de sortir de l'ornière de Haworth, malheureusement, il n'a pas l'énergie indomptable de ses sœurs et sa lumière intérieure est constamment obscurcie. Chaque insuccès le laisse plus irritable et plus faible. On lui a loué un atelier à Bradford et il y peint quelques portraits, mais son loisir est immense et dangereux; il est plus souvent à l'hôtel du *George* que chez lui et il se familiarise avec le whisky, le démon whisky, comme il l'appelle dans une lettre à faire pleurer.

Quand il revient à Haworth, l'hôte du *Black Bull* couvre la porte de sa caisse d'horloge des marques à la craie représentant son compte. Il continue à présenter nerveusement ses vers et sa prose aux écrivains en renom et aux directeurs de revue. Comment un garçon de village saurait-il que cette façon de s'agiter n'est pas la bonne? Il se croit aussi pratique que poète et ses échecs répétés lui paraissent incompréhensibles. Il supplie le directeur du

Blackwoood's de lui indiquer un sujet d'article. Aucune réponse ne vient jamais et il y a quelque chose de poignant dans l'adjuration de sa quatrième ou cinquième lettre : « *Sir, read now at last*..... Lisez enfin, Monsieur, etc. » Il rencontre le fils du grand Coleridge, Hartley; ils deviennent presque amis; Hartley lui fait traduire en vers deux livres des *Odes* d'Horace, mais il ne paraît pas que ce travail soit un appeau très efficace : les gens de Londres restent sourds. Enfin, Branwell se décide à faire comme ses sœurs : il se place comme précepteur, à Broughton, chez un certain M. Postlethwaite. Il n'y reste que cinq mois, de janvier à juin 1840. En octobre, rien de mieux ne s'offrant, il entre au chemin de fer de Leeds à Manchester : c'est lui qui donne les billets au guichet de la petite gare neuve de Sowesby Bridge, puis de Luddenden Foot. Sa nature faible et mobile se débat entre l'humiliation de ses espérances froissées et la volonté fébrile de sauver ce qu'il sent de noblesse en lui; entre l'oubli dans la débauche, hélas, et le salut par le courage. Il se lie avec un jeune ingénieur d'esprit ouvert et de caractère élevé : leurs relations sont nobles et leurs lettres font honneur au langage humain; mais le milieu où il vit est trop fort pour sa résistance. Après six mois, pendant lesquels il n'a pas bu une goutte de whisky, il retombe

plus bas qu'il n'a jamais fait : il y a un terrible mélange de honte et de cynisme dans une lettre que je n'ai pas la force de traduire, brutal tableau d'orgie qu'il dédie à son « vieux valet d'atout », le secrétaire de la loge maçonnique de Haworth. Après des années, il reviendra en tremblant, dans un moment lucide, sur « l'enfer de froide débauche » où il a vécu à Luddenden Foot.

Ses sœurs devinaient une partie de la vérité ; il y a toujours de la tendresse, mais il commence à paraître un sourire un peu triste, dans les lettres où Charlotte parle de lui. Ses malheurs servent de leçon à ses sœurs. De plus en plus, on les voit se détourner, non sans peine ni regret, de l'idéal artistique qu'elles avaient espéré devoir remplir leur vie comme leur âme, et elles se préoccupent d'assurer leur lendemain. Le grand projet à cette époque est d'ouvrir une école. Miss Branwell consent à leur prêter l'argent nécessaire à la construction d'une aile de bâtiment : elles se voient vivant toutes ensemble auprès de leur père dans la maison où elles ont grandi ; elles ont appris chez Miss Wooler le peu de pratique indispensable, elles comptent sur une indépendance certaine et sur un peu de loisir. Vacances après vacances, quand elles se trouvent réunies, elles pèsent le pour et le contre et se persuadent que leur idée est heureuse.

Au mois de mars 1841, Charlotte trouve enfin des gens de bien à la recherche de la « denrée institutrice. » Les White de Rawdon, ont des enfants turbulents, mais parents et enfants ont le cœur chaud et peu à peu Miss Brontë se risque timidement à être heureuse et confiante. Elle parle de ses projets : on l'encourage, on s'offre à l'aider. Les White connaissent mieux le monde que leur institutrice. Ils lui disent que parmi les innombrables petites pensions qui pullulent en Angleterre, la leur devra se distinguer. Que Charlotte et ses sœurs aillent donc passer quelques mois sur le continent. Quand elles sauront parfaitement le français, elles auront une supériorité qui ne peut manquer de leur assurer la vogue. C'est aussi l'idée de Miss Wooler qui serait heureuse de remettre son école à ses anciennes élèves. Justement les Misses Taylor, les grandes amies de Charlotte, songent elles aussi à aller sur le continent. L'année précédente elles ont envoyé à Haworth plus de quarante romans français où elles apprennent la langue courante et Charlotte semble les avoir dévorés. Tout se précise. Anne a été assez longtemps chez les étrangers. Elle reviendra à Haworth. Charlotte et Emily iront à Bruxelles, — elles songent d'abord à Lille — où elles espèrent pouvoir apprendre non seulement le français, mais l'allemand, et où les Misses Taylor vont aussi

aller. Sitôt qu'elles sauront le français, elles reviendront à Haworth et l'on bâtira. C'est sur ces espérances modestes mais raisonnables que se lève l'année 1842.

CHAPITRE VIII

Vers la mi-février, Charlotte et Emily partirent pour Bruxelles sous la conduite de leur père. Mary Taylor et son frère, voyageur expérimenté, les rejoignirent en chemin. Toute la caravane s'arrêta deux jours à Londres, au café du Chapitre, vieux petit hôtel de Paternoster Row, où M. Brontë était quelquefois descendu étant garçon (1). Mary servit de cicerone à ses deux compagnes.

Leur première visite fut pour la cathédrale de Saint Paul située tout près et dont les grosses cloches ébranlaient les vitres de leur chambre. Elles montèrent au dôme, en bonnes provinciales, et les yeux de Charlotte cherchèrent aussitôt l'Abbaye de

(1) La rue n'était pas plus large qu'elle ne l'est aujourd'hui et les éventaires des bouquinistes envahissaient le trottoir. Quant à l'hôtel, c'était une des maisons les plus anciennes du quartier, avec un passage voûté, jeté d'un côté de la rue à l'autre : le café était très fréquenté par les libraires du quartier.

Westminster et le Parlement. Elles virent surtout des galeries de tableaux. Il y avait treize ans que Charlotte avait fait une liste des peintres dont elle souhaitait connaître des ouvrages. Elle avait vingt-six ans et n'avait probablement pas vu trois tableaux passables dans sa vie entière. Mary Taylor dit qu'elle savait toutes sortes de détails sur les peintures et les peintres. Emily aussi, mais avec une opinion à part sur tous les points. Charlotte ne sortit pas, à ce premier voyage, des limites de la Cité; plus tard elle eut l'occasion de parcourir les quartiers élégants : elle ne les aima pas; elle leur préféra toujours les vieilles rues passantes et marchandes avec ce qu'elle appelait leur air de prendre les choses au sérieux.

En 1842, on allait directement de Londres à Ostende en dix-sept ou dix-huit heures. Nous avons dans *Villette* le récit minutieusement autobiographique, et touchant par sa fidélité même, de la traversée de Charlotte. Il y avait une solennité dans ce voyage. C'était la première fois que Miss Brontë sortait de son comté d'origine et elle allait se trouver, non plus seulement au milieu d'étrangers, mais parmi des gens d'une autre race et d'une autre religion. Depuis la Révolution française ses compatriotes avaient renoncé peu à peu à chercher dans les villes de la Loire, comme ils l'avaient

fait pendant cent ans, ce qu'ils croyaient être le français le plus pur. Ils allaient à Bruxelles qui est joli, bon marché et à leur porte, ou bien sur les bords du lac de Genève où ils retrouvaient le protestantisme et se sentaient moins dépaysés. Charlotte que nous allons voir plus que jamais puritaine, étroite et insulaire, aurait problablement mieux aimé Paris que la petite capitale belge. Elle avait des idées vagues sur la géographie : elle croyait caractériser la France en l'appelant un pays vignoble et elle prenait Marseille pour une ville de délices. Sûrement, elle croyait la Belgique plus française qu'elle n'était. Cependant elle avait des doutes et, quand ces doutes se furent changés en certitudes, elle ne voulut jamais se l'avouer à elle-même. Elle a beau (dans *Villette*), appeler Ostende Boue-Marine et la Belgique Labassecour, et donner des noms grotesques aux gens les plus huppés de la société bruxelloise, elle dit souvent « français » où il faudrait dire « belge » et fait honneur au petit pays de ce qui est la gloire incommunicable du grand, par exemple l'habileté des couturières. Mais elle ne parvenait pas à se donner le change à elle-même et se dépitait sourdement d'avoir à se contenter de contrefaçon.

Il me paraît infiniment vraisemblable que ses jugements sur ce qu'elle appelle les mœurs conti-

nentales et même sur le catholicisme auraient été tout autres si elle avait vécu en France. Aux époques mêmes où l'Anglais était le plus résolument fermé à ce qui n'était pas dans ses idées ou suivant ses habitudes, il ne résistait guère au charme de Paris. Et quand on est charmé on est bien près d'être persuadé. N'eût-elle été avertie que par son tact littéraire, Charlotte aurait senti qu'elle ne pouvait attribuer des défauts trop choquants à une nation supérieure par l'art et par l'esprit.

Avec les Belges, les choses en allaient autrement et sa mauvaise humeur de se trouver chez eux, jointe à la superbe ordinaire à la petite bourgeoise britannique en voyage, se donnèrent carrière dans sa correspondance et plus tard dans ses livres avee une désinvolture admirable. Elle est à peine sur le quai d'Ostende, qu'elle se redresse fâchée de ce qu'elle voit et entend et il y a déjà une dignité aigre dans son ton.

Le pensionnat où M. Brontë conduisait ses filles s'appelait le pensionnat Héger. C'était un établissement sans prétentions, — beaucoup moins distingué que le château de Kockelberg où allaient Mary et Martha Taylor — et où les frais d'éducation ne montaient, tous comptes faits, qu'à 650 fr. par an. Les Brontë y entraient même avec une certaine réduction. La maison était dirigée par une jeune

femme Mme Héger-Parent, et par son mari, M. Constantin Héger, professeur de rhétorique à l'Athénée. On les retrouvera l'une et l'autre dans *Villette*, très diversement immortalisés. Le mari paraît avoir été un homme tout à fait remarquable dans sa situation modeste. Il avait trente-trois ans. Il avait perdu une première femme très peu de temps après l'avoir épousée et il avait trois enfants de la seconde. C'était un homme extrêmement religieux, qui s'occupait d'éducation par un sentiment de devoir très élevé et qui finit par sacrifier un enseignement relativement brillant à l'Athénée parce que son catholicisme y était mal à l'aise. Il avait une vaste lecture de la littérature moderne aussi bien que du dix-septième siècle, de l'antiquité chrétienne et de l'histoire. C'était un professeur brillant et plein de feu, endurant mal la contradiction, mais aimant les questions et s'intéressant aux esprits, un véritable accoucheur intellectuel. Il n'était pas exempt du dogmatisme que contracte presque inévitablement un esprit hors de pair dans un milieu provincial, mais la force étant sa caractéristique, on ne peut dire qu'il y perdit beaucoup. Son âme était haute et grave.

Charlotte qui ne connut jamais d'autre maître et qui eût pour lui, pour ce qu'elle appelle en vingt endroits son génie, une admiration croissante et toujours mêlée de plus d'estime, ne vit d'abord ses

rares qualités qu'à travers ses défauts. Aussi longtemps qu'elle sera à Bruxelles, il en sera de même et elle ne louera personne sans restriction. « Il y a un personnage dont je ne vous ai pas encore parlé », écrit-elle, vers la fin d'avril, à Ellen Nussey, « M. Héger, le mari de Madame. Il est professeur de rhétorique. C'est un homme d'un esprit puissant, mais d'un tempérament irritable et colérique. Extérieurement il est petit et noir avec une figure mobile et changeante. Tantôt il emprunte les traits d'un matou enragé, tantôt ceux d'une hyène furieuse ; de temps en temps, très rarement, il quitte ces dangereux agréments et prend un air qui n'est guère éloigné de plus de cent degrés de l'engageant et du bien élevé ». Matou et hyène n'ont rien de méchant, mais la petite anglaise supérieure apparaît dans la conscience qu'elle a de savoir mieux que son maître ce qui est du bien-né et du bien élevé.

Ce sera désormais, en toute occasion, sa tendance de relever malignement des défauts et de laisser les qualités dans l'ombre.

Elle a vingt-six ans. Est-ce gaminerie, est-ce commencement d'acidité ? Je croirais volontiers que c'est plutôt habitude acquise, peut-être un reflet adouci du dédain et de la hauteur d'Emily. Tous ceux qui ont connu Charlotte dans la première par-

tie de sa vie — il en fut autrement plus tard — disent qu'elle se laissait facilement influencer dans les petites choses. Peut-être ce ton de critique mesquine était-il celui de sa conversation ordinaire avec ses sœurs et ses amies. Provincialisme, sans doute, mais qui dépare jusqu'à ses plus belles pages.

Dans la même lettre nous trouvons ce bref jugement sur la directrice du pensionnat. « Mme Héger est une femme exactement de la trempe, de la culture et de l'intelligence de Miss Katherine Wooler (sœur de la directrice de Roe Head). Peut-être les points fâcheux ont-ils été un peu adoucis parce que Mme Héger n'a pas été désappointée et par conséquent aigrie, qu'elle est mariée et non vieille fille. » Si l'on se rappelle que Miss Wooler et ses sœurs avaient été pour Charlotte de véritables amies, on trouvera que le rapprochement marque plus de justesse d'esprit que de délicatesse de cœur.

Toujours dans la même lettre, ces coups de crayons sur les trois sous-maîtresses. « Ce sont Mlle Blanche, Mlle Sophie et Mlle Marie. Les deux premières sont ternes et sans caractère : l'une vieille fille et l'autre qui le sera. Mlle Marie a de l'originalité et du talent, mais ses façons désagréables et despotiques lui ont valu l'hostilité de toute

la pension sauf Emily et moi. » C'est bien ici que l'exception confirmait la règle : Charlotte prend la défense des gens comme Mrs Candour dans l'*Ecole de la Médisance*. Lisez encore, dans *Villette*, le portrait de la bonne Allemande qui lui donnait des leçons, grosse mangeuse qui souffrait de la réserve voulue de ses élèves : « Elle nous regardait comme des prodiges glacés et préternaturels ».

Quant aux quatre-vingt à quatre-vingt dix élèves avec lesquelles Charlotte se trouvait sur les bancs, elles étaient encore moins flattées. « S'il faut juger du caractère belge par celui de la plupart des élèves de cette pension, c'est un caractère singulièrement froid, égoïste, animal et inférieur. Elles sont indisciplinées et rendent la vie difficile aux maîtresses ; pour ce qui est des principes, elles sont pourries jusqu'aux moëlles. » Dans un autre endroit elle dit encore que « la plupart des élèves sont loin d'avoir l'âme pure. » Voilà le ton : elle coupe au vif avec son couteau de silex. Directrice, maîtresses et élèves lui eussent-elles été sympathiques par ailleurs qu'elle ne leur eût jamais pardonné le vice originel auquel elle revient inlassablement : leur papisme. Voici comment elle en parle dans *Villette* : « C'était un étrange, bruyant, remuant petit monde que cette école : on s'y donnait beaucoup de peine pour cacher des chaînes sous les fleurs ; une subtile

essence de Romanisme envahissait tout; partout, une jalouse contrainte spirituelle, mais partout aussi, par manière de contrepoids, une large tolérance sensuelle. Les esprits étaient élevés dans l'esclavage, mais pour empêcher la réflexion de s'en apercevoir, on saisissait les moindres prétextes de récréation physique. Ici comme partout l'Eglise s'efforçait d'élever ses enfants robustes de corps, mais faibles d'âme, gros, gras, rouges, sains, joyeux, ignorants, irréfléchis, incapables de poser une question. « Mangez, buvez, et vivez ! » leur dit-elle, « occupez-vous de vos corps, vos âmes, je m'en charge. Je sais ce qu'il leur faut, je guide leurs voies, j'assure leur sort final. » Marché auquel tout vrai catholique croit trouver son compte. Mais c'est le même que Lucifer propose : toute cette puissance et cette gloire je te la donnerai, si tu veux m'adorer, tout t'appartiendra. »

Elle fut un parfait échantillon du protestantisme sans compromission, non seulement armé et défiant mais d'attaque et d'avant-garde, que le mouvement d'Oxford était en train de faire disparaître. On ne le trouverait aussi pur que chez Newman lui-même, le Newman de 1832. Cette intransigeance qui aujourd'hui nous paraît un problème était le résultat d'une macération deux fois séculaire et ininterrompue. Ajoutez que les Brontë était filles d'un Irlandais

protestant et que leur éducation avait réuni les conditions les plus favorables à la production d'un sentiment religieux sans alliage. Charlotte est peut-être la dernière anglaise qui se soit complue dans l'idée d'hérésie, qui ait répété le mot d'hérétique avec une joie sauvage et provocante. « On parle du danger auquel les protestants s'exposent en habitant les pays catholiques. Mon avis à tous les protestants qui seraient tentés de faire une chose aussi bête que de devenir catholiques est de passer sur le continent, d'assister assidûment à la messe pendant un certain temps et d'en bien observer les mômeries, ainsi que l'air idiot et servile de tous les prêtres ; après cela s'ils sont encore disposés à regarder la Papisterie *(sic)* comme autre chose qu'une comédie chétive et enfantine, eh bien, qu'ils se fassent Papistes, voilà tout. Je tiens pour sottises le méthodisme, le quakerisme et les extrêmes de la Haute et de la Basse Eglise, mais le catholicisme est plus fort que tout cela. Laissez-moi cependant vous dire que quelques catholiques sont aussi gens de bien qu'on peut l'être quand on regarde la Bible comme un livre fermé, et meilleurs que beaucoup de protestants. »

Il est extraordinaire que douée comme elle l'était d'une imagination somptueuse, amie des choses anciennes et admiratrice passionnée de Walter Scott, Charlotte ne fît pas grâce au rituel catholique tel qu'il

pouvait se voir dans une église comme Sainte-Gudule. Elle resta toujours irréductible. Bien des années après, elle assista à Londres, à la chapelle espagnole, à une confirmation présidée par le cardinal Wiseman. Elle n'y vit qu'une « impiété théâtrale ».

Inutile de dire qu'Emily affichait le même mépris avec moins de ménagements.

Les deux sœurs saisissaient avidement toutes les occasions de se trouver avec M. Héger, mais le reste de la maison leur était plus qu'indifférent. « Nous évitons tout le monde, ce qui n'est pas difficile, car, protestantes et anglaises, nous portons deux fois la marque d'infamie. » Pendant les récréations, elle se promenaient toujours ensemble dans une allée du jardin, Emily appuyée au bras de Charlotte et ne disant mot pendant des heures entières. Emily était restée fidèle à la mode affreuse de la jupe sac et des manches à gigot et devait faire bizarre figure. Il y avait au pensionnat Héger quatre ou cinq autres anglaises, aussi protestantes. Charlotte s'intéressa à l'une d'elles, Miss Lœtitia Wheelwright, en remarquant un jour l'air de dédain avec lequel elle regardait ses compagnes. « C'était tellement anglais, » dit-elle.

Les jours de sortie, les Misses Brontë allaient voir leurs amies Taylor au château de Kockelberg ; elles avaient aussi des lettres d'introduction pour

deux familles anglaises, les Dixon et les Jenkins. Mrs Jenkins était la femme du clergyman anglais. Elle invita les Brontë aussi longtemps qu'elle n'eut pas la certitude que ses invitations leur causaient moins de plaisir que de gêne. Emily ne parlait que par monosyllabes. Charlotte s'animait quelquefois, mais le plus souvent sa timidité la paralysait, elle s'agitait sur sa chaise et peu à peu détournait sa figure de son interlocutrice.

Avec M. Héger il semble qu'elles furent en très peu de temps dans une communion intellectuelle parfaite et que d'innombrables divergences ne parvenaient pas à troubler. Ce maître habile devina bientôt le mérite extraordinaire de ses élèves et une confiance réciproque s'établit. Si nous n'avions que l'impression des Brontë sur M. Héger et les souvenirs de M. Héger sur les Brontë, il semblerait que leur séjour à Bruxelles ait été un bonheur sans nuage et que les idées de Charlotte sur les Belges, leur caractère et leur religion dussent se réduire à des boutades sans portée.

M. Héger trouvait Emily sœur exigeante et égoïste, élève têtue et volontaire ; avec Charlotte elle-même il était souvent sur le pied de guerre et il y a apparence, par les mille détails du portrait de M. Paul dans *Villette*, qu'il était assez bouillant et obstiné pour tenir tête à ses yorkshiriennes. Mais

il les appréciait. Il mettait Emily au-dessus de son aînée et il n'a pas eu de doutes sur son génie. Sa puissance de raisonnement l'étonnait. Elle avait assez de logique et de courage indomptable, a-t-il dit un jour, pour faire un grand navigateur, un autre Christophe Colomb. Et elle avait assez d'imagination « pour imposer à l'esprit d'autrui une scène ou des caractères comme il lui aurait plu de les créer. »

M. Héger avait commencé par leur faire apprendre le français par la méthode classique des exercices grammaticaux, des thèmes et des versions. Après quelques semaines il y renonça et adopta un plan de grand instituteur et d'artiste en éducation. Il avait remarqué que ses deux élèves écrivaient plus correctement quand elles ne traduisaient pas. Il leur défendit dorénavant de traduire, de chercher dans le dictionnaire, de s'embarrasser de grammaire. Il leur lisait des passages parallèles dans des auteurs d'esprit différent — par exemple le portrait de Cromwell dans Bossuet et le même dans Guizot — et les leur faisait amalgamer à leur gré.

Emily ayant déclaré que cet exercice lui ôterait toute originalité de pensée et d'expression, il se rangea aussitôt à son avis et leur fit composer d'après la même méthode des imitations de leur choix.

Après une lecture du caractère de Mirabeau par

Victor Hugo, Charlotte écrivit un portrait de Pierre l'Ermite à la veille de la croisade et Emily un portrait de Harold à la veille de la bataille d'Hastings. Leurs progrès furent prodigieusement rapides. Ces devoirs étonnent par la maturité de pensée, mais surtout par l'extraordinaire possession d'une langue que Charlotte savait mal et Emily moins encore, quelques mois auparavant(1). Charlotte prenait souvent ses caractères dans la Bible qu'elle connaissait dans les moindres détails, et Emily dans l'histoire d'Angleterre.

M. Héger lut ainsi avec elles une quantité considérable de morceaux choisis dans la meilleure littérature française. Il faisait profession d'aimer exclusivement les classiques, mais trahissait souvent une tendresse secrète pour les contemporains. Mrs Gaskell cite Casimir Delavigne, Victor Hugo et Vigny — ce dernier critiqué avec finesse. — Elle note aussi chez les deux disciples, à propos de littérature, des retours offensifs de protestantisme dont on finit par se lasser. Ces petites fanatiques abusent.

Emily avait montré, dans les premiers temps de son séjour à Bruxelles, ses anciens symptômes de maladie du pays, mais il ne s'agissait plus de s'aban-

(1) Voyez à l'appendice trois morceaux qui montrent le progrès de Charlotte.

donner, — des intérêts trop graves étaient en jeu — et cette fois elle triompha. Même dans les lettres où Charlotte donne cours le plus librement à son hostilité contre son milieu, elle avoue qu'elle et sa sœur sont heureuses. « Ma vie est délicieuse en comparaison de mon ancienne existence d'institutrice. Le temps passe trop vite. » Ou encore, vers la fin de son premier séjour : « Je ne puis nier que je désire parfois me retrouver en Angleterre, mais j'ai été heureuse à Bruxelles, toujours occupée d'études que j'aime. »

Elles n'eurent donc que peu d'hésitation, quand, à la veille des grandes vacances, Mme Héger leur proposa de rester un semestre de plus, Charlotte comme maîtresse d'anglais et Emily pour donner quelques leçons de piano. Pour la première fois, elles firent sans grand regret le sacrifice de leurs vacances à Haworth. Elles passèrent leurs six semaines à étudier et à courir la campagne. Charlotte aimait beaucoup les environs de Bruxelles. Un passage de *Villette* ne laisse pas de doute qu'elle allât aussi fréquemment au Musée déjà riche. Elle décrit dans sa langue magnifique la lutte qui s'engage dans son esprit entre la tendance orthodoxe à admirer ce qu'on lui affirme être admirable et l'impérieux besoin de s'en tenir à ce qui la charme. Bien qu'elle sache tenir un crayon, elle finit, en bonne romanti-

que, par redire qu'un excellent tableau est aussi rare qu'un livre excellent et par appliquer à l'art les catégories de la littérature. Elle fait peu de cas des Hollandais — qu'elle appelle Flamands — : peinture pour gravures de modes, dit-elle dédaigneusement.

La fin de ces jolies vacances fut tragique. Martha Taylor, fille gaie et charmante (la Jessy Yorke de *Shirley*), mourut si brusquement que Charlotte arriva trop tard au château de Kockelberg. Elle se remettait à peine de ce coup, et les élèves du Pensionnat Héger étaient à peine rentrées, qu'arriva une lettre de M. Brontë rappelant ses filles au lit de mort de leur tante. Elles se hâtèrent de partir, mais Haworth était bien loin. Quand elles y arrivèrent, Miss Branwell était enterrée et Anne et M. Brontë attendaient seuls les voyageurs dans la maison triste et rangée.

Ce fut un terrible coup de tonnerre dans leur ciel. Anne était placée chez d'excellentes gens où elle se trouvait enfin heureuse et où Branwell l'avait rejointe. Si elle ne restait pas à Haworth il fallait bien qu'une des deux autres y restât. Charlotte et Emily durent relire plus d'une fois, le cœur gros, un passage d'une belle et touchante lettre dont M. Héger les avait chargées pour leur père en leur disant adieu : « ..... En perdant nos deux chères élèves, nous ne devons pas vous cacher que nous éprouvons

à la fois et du chagrin et de l'inquiétude; nous sommes affligés parce que cette brusque séparation vient briser l'affection presque paternelle que nous leur avons vouée, et notre peine s'augmente à la vue de tant de travaux interrompus, de tant de choses bien commencées et qui ne demandaient que quelque temps encore pour être menées à bonne fin. Dans un an, chacune de vos demoiselles eût été entièrement prémunie contre les éventualités de l'avenir; chacune d'elles acquérait à la fois de l'instruction et la science de l'enseignement; Mlle Emily allait apprendre le piano, recevoir des leçons du meilleur professeur que nous ayons en Belgique, et déjà, elle avait elle-même de petites élèves; elle perdait donc, à la fois, un reste d'ignorance et un reste plus gênant encore de timidité; Mlle Charlotte commençait à donner des leçons en français et à acquérir cette assurance, cet aplomb si nécessaire dans l'enseignement. Encore un an, tout au plus, et l'œuvre était achevée. Alors nous aurions pu, si cela vous eût convenu, offrir à mesdemoiselles vos filles, ou du moins à l'une des deux, une position qui eût été dans ses goûts et qui lui eût donné cette douce indépendance si difficile à trouver pour une jeune personne..... »

Il n'y avait pas une phrase dans cette lettre qui ne montrât l'attachement de M. et Mme Héger pour leurs jeunes amies et qui n'évoquât en même temps

les visions d'avenir que celles-ci avaient le plus caressées.

Après quelques semaines d'incertitude, et, s'il faut en croire un aveu énigmatique de Charlotte, après une lutte douloureuse contre des pressentiments, il fut décidé que l'aînée des Brontë retournerait à Bruxelles. Au commencement de janvier (1843) elle se retrouva chez les Héger après trois mois d'absence.

Ce second séjour devait être très différent du premier. Dès le début, Charlotte se sentit beaucoup plus seule et moins indépendante. M. Héger restait attentif et bon comme par le passé : il continuait à la faire travailler et Charlotte en retour lui donna quelques leçons d'anglais ; il aurait voulu qu'elle se regardât comme chez elle dans le petit salon de sa femme ; au carnaval il l'emmena voir les masques. Mme Héger était aussi aimable. Mais d'un autre côté, Charlotte était fort occupée. Outre ses classes, elle avait la surveillance d'une division. Elle était aussi plus abandonnée à elle-même. Plus d'Emily, ni de Taylors, ni de Dixons qui venaient de quitter Bruxelles. Les Wheelwrights étaient fort jeunes et externes.

Miss Brontë pour tout le monde devenait Miss tout court, et était naturellement rejetée sur les trois autres sous-maîtresses dont on se rappelle son impression. Elle fit bonne contenance pendaut quelque

temps. Le 6 mars, elle écrit une lettre où elle paraît contente de tout : elle parle en bons termes, non seulement de M. Héger, mais de sa femme. Un mois après elle est mélancolique. Elle se plaint de sa solitude. « Il y a ici des privations et des humiliations, de la monotonie et de l'uniformité ; surtout il y a l'isolement. Le protestant, l'étranger, qu'il soit maître ou élève, est un être solitaire. Je ne me plains pas cependant, et quand je me rappelle ma vie chez Mrs Sidgwick, je me trouve trop heureuse ».

Vers la fin de mai, elle écrit à Emily une lettre qui s'explique d'elle-même et qui montre un progrès marqué dans la tristesse. « J'ai recommencé à prendre des leçons d'allemand (à dix francs par mois, d'une Fraulein Mühl). Les choses vont leur petit bonhomme de chemin. Mlle Blanche et Mlle Haussé sont à couteaux tirés : elles se détestent comme deux chattes. La première a des colères blanches qui font peur à Mlle Haussé. Celle-ci dit que lorsque Mlle Blanche est en fureur, *elle n'a plus de lèvres.* Je m'aperçois aussi que Mlle Sophie a une extrême antipathie pour Mlle Blanche. Elle la dit dure, menteuse et rancunière, et je vous prie de croire que ces épithètes ne sont pas volées. Je m'aperçois aussi qu'elle fait l'espionne pour Mme Héger à qui elle raconte tout. Pour comble, elle invente, ce que je

n'aurais pas cru. Vous voyez si je suis riche de société. Depuis quelque temps M. et Mme Héger ne me parlent que très rarement et je ne tiens à personne d'autre. Ne supposez pas, d'après cette expression, que j'éprouve une chaude affection pour Mme Héger. J'ai la certitude qu'elle ne m'aime pas : pourquoi, je ne pourrais le dire, et je ne crois pas qu'elle ait des raisons précises de m'avoir en aversion. Une chose certaine c'est qu'elle ne comprend pas que je ne sois pas l'intime de Mmes Blanche, Sophie et Haussé. M. Héger est prodigieusement influencé par Madame, et je ne serais pas surprise qu'il désapprouvât extrêmement mon insociabilité. Il m'a déjà fait un petit sermon sur la bienveillance universelle, et, s'apercevant que je ne m'amende pas, j'imagine qu'il se met à me considérer comme une personne à laisser de côté, abandonnée à l'erreur de ses voies : il m'a retiré, en grande partie, la lumière de son visage, et je vais d'un jour à l'autre, solitaire comme un Robinson. Cela ne fait rien. Sous tous autres rapports, je ne me plains pas. En dehors de la perte de l'amitié de M. Héger (si je l'ai perdue) je ne tiens à rien ni à personne ». C'est la première fois qu'elle se plaint nettement de Mme Héger. Dans une autre lettre, du même temps, elle l'appelle spécieuse et politique. C'est aussi la première allusion à l'espionnage qu'on lui voit pra-

tiquer avec une habilité merveilleuse d'un bout à l'autre de *Villette*. La première ligne de ce puissant et probablement très injuste portrait est ici.

Qu'était-il arrivé ? Il est bien difficile de le dire et il est fâcheux que ces petites choses deviennent grandes dans la vie des auteurs célèbres. Cependant une des raisons possibles a son importance et vaut qu'on regarde d'un peu près ce qui a pu se passer.

Il est certain que jusqu'à l'été de 1843, Charlotte n'avait eu qu'à se louer des procédés de Mme Héger. Une lettre du mois d'octobre de la même année, que j'aurai occasion de citer, le dit encore expressément. Mais Mme Héger était très dévote, et Charlotte très protestante. Il était difficile que Miss Brontë devenant professeur et gagnant de l'influence sur les élèves, Mme Héger ne prît point sollicitude de ses propos. Un passage de *Villette* laisse entendre que Charlotte ne se rappelait pas toujours qu'elle avait, comme maîtresse, une responsabilité nouvelle. « Il m'arriva de dire dans un moment d'irréflexion, que des deux fautes la moindre me paraissait être de manquer parfois la messe plutôt que de dire un mensonge. On dressait les pauvres élèves à rapporter à des oreilles catholiques tout ce que disait la maîtresse protestante. Une édifiante conséquence se produisit. Quelque chose — un invisible, imprécis, indéfinissable quelque

chose — se glissa entre moi et mes élèves. Toute conversation devint impossible. Lorsque j'allais par les allées ou me tenais dans le berceau, jamais une élève ne se montrait à ma droite, sans qu'aussitôt une maîtresse n'apparût magiquement à ma gauche. Constamment aussi les souliers de silence de Madame l'amenaient sur mon dos, aussi rapide, invisible et inattendue qu'un zéphir vagabond ».

Nous avons aussi l'aveu de Charlotte qu'elle s'entendait assez mal avec les autres sous-maîtresses, ou du moins qu'elle laissait voir peu de goût pour leur compagnie. Cette attitude devait ajouter aux éléments de discorde qui existaient déjà parmi ces belliqueuses personnes et ne pouvait faire aucun plaisir à la directrice. Il paraît bien que dans la vie de tous les jours, Charlotte se mettait difficilement à la place de son prochain. Ajoutez qu'il y avait en elle, malgré son énergie, une aversion pour l'uniformité — on pourrait peut-être dire une mobilité — dont elle était consciente : « Ne vous arrive-t-il jamais d'être mécontente de vous même, quand vous êtes depuis longtemps fixée dans un seul lieu, dans une scène unique, sujette à un ennui monotone ? », écrit-elle, plus tard, à une amie.

Qu'on lui suppose une certaine légèreté dans les propos, du dédain pour ses collègues, une allure ombrageuse et mélancolique, c'en serait assez pour

s'expliquer que Mme Héger fût moins cordiale avec elle que par le passé.

Mais il y aurait peut-être une raison qui dispenserait de toutes les autres et qu'il faut discuter brièvement. Mme Héger fut-elle jalouse de Charlotte ? celle-ci eut-elle un sentiment plus ou moins avoué pour M. Héger ? Il est évident qu'ici on ne peut qu'avec une extrême précaution, se servir de *Villette*. Dans ce roman, Lucy, c'est-à-dire Charlotte est éprise de M. Panl qui n'est autre que M. Héger et Mme Beck, la terrible incarnation de Mme Héger est, entre autres choses, un peu jalouse de Lucy, et rien dans toute l'œuvre de Charlotte Brontë, ne donne autant l'impression de la vérité que Lucy, M. Paul et leurs amours. Mais le roman est tellement plein de détails qui ne s'ajustent pas à la réalité qu'on ne peut faire aucun état des concordances. Charlotte a pris le cadre et les caractères de son livre, dans ses souvenirs de Bruxelles ; pour le reste, elle s'est donnée toute la liberté dont elle était capable. Il faut donc s'en tenir aux témoignages et aux documents.

Pas un mot de la correspondance de Charlotte ne peut faire supposer qu'elle se fût éprise de son maître. Elle parle de lui en vingt endroits avec admiration et même, si l'on veut avec affection, mais pas une nuance de termes ou de rythme dans ces

lettres qui disent si merveilleusement ce qu'elles veulent dire, qui ne cadre pleinement avec sa relation d'élève reconnaissante et confiante. En voici un exemple assez frappant. Elle écrit à Ellen Nussey. Celle-ci lui a dit qu'on attribue des raisons sentimentales à son séjour à Bruxelles. Elle se défend avec l'énergie familière et rude qui est le ton de ses lettres à son amie. « Si ces charitables personnes savaient dans quel isolement je vis, que je n'échange jamais un mot avec aucun homme que M. Héger et rarement même avec lui, elles cesseraient peut-être de supposer que des idées aussi chimériques et en l'air influencent mes actions. Est-ce assez pour me laver d'une imputation aussi stupide ? Non pas que ce soit un crime de se marier ou de souhaiter de se marier ; mais c'est une imbécilité que je rejette avec mépris de faire du mariage l'objet principal de sa vie, quand on n'a ni fortune ni beauté ».

Introduirait-elle le nom de M. Héger dans une telle défense, si elle se sentait pour lui un attachement secret ? Qu'on étudie toutes les parties de sa correspondance où elle parle de son maître, qu'on cherche à en surprendre le véritable accent, qu'on s'efforce même d'y découvrir le rien qui révèle ce que les mots eux-mêmes ne disent pas, on se heurtera toujours à la même simplicité. Plus le poids de sa solitude devient accablant, plus elle répète

que seuls les Héger lui rendaient la vie supportable à Bruxelles. « Les jours de congé, surtout, le vide de la maison m'étouffe. Croirez-vous que Mme Héger (aimable et bonne comme je vous l'ai dépeinte (1)) ne fait pas un pas de mon côté quand je suis ainsi seule ? J'avoue que je fus surprise la première fois où je fus ainsi abandonnée, tandis que tout le monde était en fête, et qu'elle me savait isolée. Cependant j'entends dire qu'elle fait constamment mon éloge et se loue de mon enseignement. Elle n'est d'ailleurs pas plus froide pour moi qu'elle ne l'est pour les autres : seulement, celles-ci ont leurs amies et ne dépendent pas d'elle comme moi. Vous vous rappelez comment elle m'écrivait quand j'étais en Angleterre. Si bonne et affectueuse. N'est-ce pas singulier ? Je me soulage en vous écrivant ». Cette lettre est du 13 octobre. Elle y raconte aussi que quelque temps auparavant, n'en pouvant plus, elle est allée chez la directrice et lui a demandé son congé. « S'il n'avait tenu qu'à elle, j'aurais sans doute, été libre à l'instant même. Mais le lendemain M. Héger me fit venir et se prononça avec véhémence contre mon départ. Je n'aurais pu insister sans le fâcher et je promis donc de rester quelque temps encore ».

(1) M. Shorter voit une ironie dans cette parenthèse. Mais le contre-sens est évident : il ne faut que lire.

Voilà où en sont les choses, deux mois avant le départ de Charlotte. Mme Héger est correcte et froide. Son mari montre toujours le même intérêt à son élève, mais, évidemment sous l'influence de sa femme, il ne la voit pour ainsi dire plus. Pas apparence de la moindre intrigue entre Charlotte et M. Héger. Reste Mme Héger dont il faudrait voir clairement l'état d'âme.

Il y a des preuves qu'elle fut jalouse. Quatorze ans après le départ de Charlotte elle refusa de voir Mrs. Gaskell qui venait chercher des renseignements pour la vie de Miss Brontë, et, jusqu'à la fin, elle et ses filles dirent hautement que Charlotte avait été amoureuse de M. Héger. Seulement, à l'époque où elles tenaient ce langage, *Villette* avait paru; Mme Héger s'était trouvée du jour au lendemain désagréablement célèbre et rien ne dit que l'effet du roman ne fut pas de la convaincre à la fois que Charlotte était une ingrate et qu'elle avait fait en réalité ce que Lucy fait dans le roman. Mais nous avons un témoignage plus ancien. Miss Lœtitia Wheelwright dit que Charlotte et M. Héger restèrent en correspondance pendant plusieurs années — une lettre de Miss Brontë que je citerai (1) indiquera le ton — mais que Mme Héger voyant avec

(1) Vid. pag. 113-114.

déplaisir se continuer ces relations, le mari pria Charlotte d'adresser ses lettres à l'Athénée. Sur quoi la fière Anglaise cessa d'écrire. Les dames Héger dirent, elles, que Charlotte écrivait d'un ton qu'il avait fallu lui dire de rabattre et que cette leçon amena la rupture. Le témoignage de Miss Wheelwright est évidemment plus sûr, et il reste que Mme Héger, très montée contre l'auteur de *Villette*, dans la seconde partie de sa vie, avait dans la première, pris ombrage du plaisir évident que Charlotte, protestante, cultivée, originale et souverainement intéressante pour un homme intelligent, avait à se trouver dans la société de son mari. Personne n'a jamais dit que le ménage ait été troublé.

Dans une lettre à Ellen de 1846 on trouve le passage suivant : « Chaque fois que je consulte ma conscience, elle me dit que je fais bien de rester à la maison, et ses reproches sont amers quand je cède à un désir de liberté. Je suis retournée à Bruxelles, après la mort de tante, poussée par ce qui me semblait une impulsion irrésistible. Cette folie égoïste fut punie par une entière privation de bonheur et de paix qui dura deux années. » On a voulu rapporter ces paroles à la séparation d'avec M. Héger. D'un autre côté, Miss Nussey a toujours assuré qu'il s'agit ici d'un tout autre chagrin, M. Brontë s'étant mis à boire pendant l'absence de

sa fille. Je crois qu'il ne faut pas essayer d'attacher un sens précis à cet aveu. On va voir que Charlotte rentra à Haworth dans le même délabrement qu'à son retour de Roe Head et qu'elle y trouva toutes sortes de nouvelles causes de chagrin. Il est probable que les peines dont elle parle en termes si généraux sont de plus d'une espèce et aussi peu définies que les pressentiments et l'impulsion irrésistible contre lesquels elle avait lutté. On reste dans la vraisemblance en admettant que Charlotte songea longtemps avec regret aux temps où elle voyait journellement M. Héger, son ami et son guide ; on entre dans la fantaisie quand on veut aller plus loin. Le subconscient de Charlotte, tel qu'on l'entrevoit dans ses romans et ses poèmes, est un océan sur lequel on ne peut s'aventurer. On ne donne certes pas la clef de cette singulière nature en disant que la femme et l'auteur étaient dans Charlotte deux personnes distinctes et même opposées, comme dans les saints le mystique et l'homme, mais on en donne une formule qui s'impose davantage à mesure qu'on l'étudie.

Les derniers mois de son séjour à Bruxelles furent d'une tristesse croissante. Elle s'était imposé de ne partir que quand elle saurait suffisamment l'allemand, et, pendant quelque temps, ce but précis soutint son courage, mais à mesure que les va-

cances approchaient et qu'elle se voyait menacée d'une solitude plus profonde, le cœur lui manquait. « Le ciel et la terre m'apparaissent lugubres et vides. Les vacances arrivent, tout le monde s'en réjouit, parce que tout le monde a un chez soi où il va. Mais moi je serai bien souvent seule pendant ces cinq semaines et les jours et les nuits me paraîtront interminables. C'est la première fois de ma vie que j'ai peur des vacances. J'ai un tel poids sur le cœur que je puis à peine écrire. » Les vacances vinrent, la maison se vida et les terreurs qu'elle avait redoutées l'envahirent. Elle couchait seule dans un grand dortoir désert où toutes ses noirceurs assaillaient sa couche. Le jour elle errait par les rues jusqu'à ce que les forces lui manquassent et ne rentrait à la pension que chassée par la nuit. Un soir revenant ainsi épuisée et plus meurtrie intérieurement que jamais, elle se trouva devant l'église Sainte Gudule et y entra. On chantait le salut. Après la bénédiction elle resta et remarqua dans une chapelle six ou sept personnes qui paraissaient attendre. Elle approche, voit un prêtre dans confessional. L'envie la prit, dans son extrême détresse, de faire une vraie confession, comme si elle était catholique, pour voir ce qu'elle éprouverait. « Me connaissant comme vous me connaissez, » écrit elle à Emily, « vous trouverez cela étrange, mais la solitude est

mère de bizarreries. J'attendis quelque temps, puis j'approchai et m'agenouillai. De l'autre côté était une autre pénitente que je ne voyais pas. Au bout de dix minutes, elle sortit, une petite porte s'ouvrit dans le grillage et je vis le prêtre incliner son oreille de mon côté. Il me fallait bien commencer et je ne savais pas un mot de la formule. C'était une position singulière. Je me décidai à dire que j'étais étrangère et que j'avais été élevée dans le protestantisme. Le prêtre me demanda si j'étais toujours protestante. Je ne pus dire un mensonge et répondis que oui. Alors, me dit-il, vous ne pouvez jouir du bonheur de la confesse (*sic*). Mais j'étais résolue à me confesser quand même, et à la fin, il me dit qu'il me laisserait faire parce que ce pouvait être le premier pas qui me ramènerait à l'Eglise. Je me confessai donc : une vraie confession. Quand j'eus fini, il me dit son adresse et me fit promettre de venir chez lui, rue du Parc, tous les matins, et qu'il me raisonnerait sur l'erreur et l'énormité d'être protestante. Je promis, comme de juste, mais l'aventure s'arrête là et j'espère ne jamais le revoir. Ne racontez pas cette histoire à papa. Il serait capable de croire que je veux me faire catholique. » Le ton de cette fin du récit ne va pas avec la scène : nous aimerions croire que Charlotte fut, dans cette circonstance assez solennelle, entièrement d'accord

avec ses principes et ses habitudes de complète sincérité.

Il avait fallu qu'elle fut terriblement désemparée pour céder à l'attraction du confessional. Quelques jours encore de ce combat sans motif la réduisirent à l'état où elle avait été six ans plus tôt chez Miss Wooler et un matin elle se trouva incapable de descendre du dortoir solitaire. Ce fut un bonheur. Une âme charitable la soigna et le repos forcé qu'elle dut prendre lui rendit assez de vigueur pour attendre la rentrée des classes. Mais rien ne pouvait lui ramener le bonheur paisible qui avait rendu son premier séjour délicieux. Ses lettres ne sont plus douloureuses et plaintives, mais pleines de visions de la froide petite patrie montagnarde redevenue attrayante comme un paradis. Au mois de décembre, elle prit prétexte d'une aggravation de la maladie d'yeux de son père pour annoncer son très prochain départ. Elle fut surprise de trouver ses élèves infiniment plus sympathiques qu'elle ne le supposait et toutes désolées de son départ. Elle quitta Bruxelles la veille du premier de l'an et arriva à Haworth le 2 janvier 1844. Au départ, M. Héger lui avait remis une sorte de diplôme scellé du sceau de l'Athénée et attestant qu'elle avait fait une étude approfondie de la langue française et qu'elle pouvait l'enseigner. Quelques se-

maines après son retour, elle écrit : « J'ai souffert en quittant Bruxelles. Si longtemps que je vive je n'oublierai jamais combien la séparation d'avec M. Héger me coûta et quelle peine j'eus d'affliger un ami si sincère, si bon et si désintéressé. »

CHAPITRE IX

Branwell et Anne étaient à Haworth pour les vacances quand Charlotte y arriva et leur réunion fut une grande joie. Anne et son frère étaient ensemble depuis quelque temps chez un riche clergyman et l'on se félicitait de cet heureux arrangement. Le temps de Noël passé, ils repartirent et Charlotte se retrouva avec Emily, M. Brontë et la vieille Tabby. Celle-ci approchait de quatre-vingts ans et M. Brontë de soixante-dix. Tous deux perdaient la vue et demandaient des soins constants. Pendant les quinze ou dix-huit mois qui suivirent son retour, Charlotte semble s'être repliée sur elle-même, se débattant faiblement contre sa mauvaise chance et se défaisant l'une après l'autre de toutes ses illusions. Le courage sans espérance et l'espèce de plaisanterie sans gaieté qui faisaient le ton de ses lettres jusque-là font place à une résignation morne mais qui n'est pas sans grandeur, car il semble qu'à

mesure qu'elle compte moins sur la vie, elle prend davantage conscience d'elle-même et cette transformation se traduit dans un langage d'une précision et d'une noblesse croissantes. Emily est constamment avec sa sœur ; sitôt le printemps, elles reprennent leurs promenades dans les *moors*, mais Charlotte subit moins fortement l'influence de sa cadette.

L'inexpérience enfantine qui caractérise Emily autant que son indomptable fermeté a cessé d'être contagieuse. Pendant des mois, les deux sœurs continuent de s'entretenir de leur projet d'école, mais les obstacles leur apparaissent plus que jamais insurmontables et, à de certains moments, on dirait qu'elles ne veulent que se tromper elles-mêmes. Elles hésitent indéfiniment à faire imprimer le pauvre petit prospectus qui est un des souvenirs les plus touchants de ce qu'on appelle le « musée » de Haworth. Elles voudraient d'abord être sûres d'*une* élève. A la fin, Charlotte se décide à écrire à Mrs White, non pour lui demander sa fille, — pareille hardiesse est au-dessus de ses forces — mais pour lui dire qu'elle songe toujours à ouvrir une pension. Mrs White répond. Trois semaines plus tôt, elle aurait pu non seulement confier sa fille aux Misses Brontë, mais leur envoyer celle du colonel Stott : maintenant elles sont promises toutes les

deux à une certaine Miss Corkhills. Alors Charlotte fait imprimer son prospectus et l'envoie timidement à cinq ou six personnes. Rien ne vient. Bientôt elle a presque peur qu'on ne lui amène des élèves. Elle a toujours eu horreur de ce cimetière qui a l'air d'assiéger la maison; Haworth est froid et triste; l'eau y est mauvaise. Elle s'imagine une mère de famille arrivant à la cure avec sa fille, reconnaissant les lieux et partant indignée.

Aux vacances d'été, nouveau sujet d'appréhension. Anne et Branwell reviennent. Branwell est extraordinaire et incompréhensible. Il paraît mécontent chez lui; il a hâte de retourner chez les Robinson; tantôt d'une gaieté folle, tantôt abattu, il tient des propos énigmatiques, s'accuse de trahisons qu'il n'explique pas. A Noël il est un peu plus calme, mais, à peine de retour à Thorp Green, Anne écrit des lettres pleines d'inquiétude et de soupçons vagues. Evidemment son frère se comporte d'une manière bizarre et le mécontentement de M. Robinson après avoir longtemps menacé commence à apparaître.

Peu à peu et sans beaucoup comprendre, les pauvres filles se persuadent que le malheureux garçon ne tiendra aucune de ses promesses; elles redoutent de le voir revenir quelque jour non seulement se mettre à leur charge, mais traverser tous leurs

efforts. Que serait une pension dont les élèves seraient en contact journalier avec un garçon de vingt-six ans d'une réputation douteuse ?

Au commencement de 1845, Mary Taylor vint, au moment de s'expatrier, dire adieu à son amie. C'était une femme d'une nature indépendante et aventureuse, qui portait dans sa vie quotidienne la hardiesse de ses idées politiques et religieuses. Elle avait toujours rêvé d'une existence moins unie que celle que l'Angleterre offre assurée, mais toujours la même, aux femmes de sa classe. La mort de sa sœur à Bruxelles, des pertes d'argent, la décidaient à chercher fortune aux antipodes. Elle allait partir pour la Nouvelle Zélande. Elle trouva Charlotte découragée, incertaine et nerveuse. Elle, au contraire, était toute pleine de sa résolution récente et de la perspective romanesque d'un voyage de deux mois, sous des étoiles nouvelles, à travers le plus vaste océan du monde. Elle eut pitié de son amie et lui dit que c'était une folie et un suicide de rester dans ce trou de Haworth. « Pensez à ce que vous serez dans cinq ans » dit-elle. La figure de Miss Brontë revêtit une expression si triste que Mary s'écria : « Ne pleurez pas, Charlotte ». Elle ne pleurait pas, mais elle se mit à marcher par la chambre et dit après un moment : « Je resterai, Polly. » En mars, elle écrivait à la même amie. « Comment vous

dire ce qui se passe ici ? Il ne se passe rien. Un jour ressemble à l'autre et ils ont tous la même physionomie morte. Le samedi, le dimanche et le jour où l'on fait le pain sont les seuls qui aient une marque distinctive quelconque. Et pendant ce temps la vie s'use. J'aurai bientôt trente ans et je n'ai encore rien fait. Mais mon devoir est de rester ici. Il y a eu un temps où Haworth me plaisait : ce n'est plus maintenant. Il me semble que nous y sommes enterrés. Je voudrais voyager, travailler, vivre une vie active. Vains désirs ! »

Une phrase de cette lettre dit clairement que le goût de produire, l'aspiration confuse vers la gloire, étaient toujours vivants en elle, mais tout conspirait à la rejeter éternellement loin de ce qui l'attirait. Sa faiblesse générale avait retenti sur sa vue qu'à aucune époque elle n'avait eu bonne et le peu de service qu'elle pouvait exiger de ses yeux elle le consacrait à son père. Elle écrivait à M. Héger, dans son ferme et souple français, bien supérieur à celui de son maître. « Il n'y a rien que je crains comme le désœuvrement, l'inertie, la léthargie des facultés. Quand le corps est paresseux, l'esprit souffre cruellement. Je ne connaîtrais pas cette léthargie si je pouvais écrire. Autrefois, je passais des journées, des semaines, des mois entiers à écrire, et pas tout à fait sans fruit, puisque Southey

et Coleridge, deux de nos meilleurs auteurs, à qui j'ai envoyé certains manuscrits, en ont bien voulu témoigner leur approbation ; mais, à présent, j'ai la vue très faible, si j'écrivais beaucoup, je deviendrais aveugle. Cette faiblesse de vue est pour moi une terrible privation ; sans cela, savez-vous ce que je ferais, Monsieur ? j'écrirais un livre et je le dédierais à mon maître de littérature, au seul maître que j'aie jamais eu, à vous, Monsieur. Je vous ai dit souvent en français combien je vous respecte, combien je suis redevable à votre bonté, à vos conseils. Je voudrais le dire une fois en anglais. Cela ne se peut pas ; il ne faut pas y penser. La carrière des lettres m'est fermée.... N'oubliez pas de me dire comment vous vous portez, comment madame et les enfants se portent. Je compte bientôt avoir de vos nouvelles ; cette idée me sourit, car le souvenir de vos bontés ne s'effacera jamais de ma mémoire, et tant que ce souvenir durera, le respect que vous m'avez inspiré durera aussi. »

Quelques mois plus tard, mieux portante et moins déprimée, elle allait écrire ce livre que sans doute elle sentait se former dans sa tête. C'était ce *Professor* qui, mal accueilli par les éditeurs, devait se transformer en *Villette* et fut effectivement, dans ce deuxième état, un portrait séduisant de M. Héger, mais aussi une satire terrible de sa femme. Char-

lotte voyait tout en noir et presque à la veille de commencer son roman, elle désespérait de jamais écrire.

Sa nervosité dut se traduire souvent en impatience. C'est la seule époque de sa vie où elle ait cédé non pas à une vivacité qui ne lui était pas naturelle, mais à une soudaineté mordante et amère qu'elle ne reprimait pas sans peine. Qu'on lise ce petit tableau dans son meilleur style : « Je n'ai aucun désir de voir votre vicaire (celui d'Ellen Nussey). Je suppose qu'il ressemble à tous les vicaires que j'ai vus et c'est une race égoïste, vide et vaine. Nous n'en avons pas moins de trois, à l'heure qu'il est, dans la paroisse de Haworth, et pas un qui vaille mieux que ses camarades. L'autre jour, tous les trois, accompagnés de M. Smith dont je n'ai rien de bon à vous dire, arrivèrent ou plutôt entrèrent en coup de vent, à l'heure du thé. C'était un lundi — jour où nous cuisons — j'avais chaud et j'étais fatiguée. Cependant s'ils s'étaient comportés décemment sans faire leur tapage, je leur aurais servi leur thé en paix. Mais ils se mirent à se vanter et à tomber sur les non-conformistes d'une manière à laquelle ma patience ne résista pas. Brusquement je prononçai quelques phrases sèches et rapides qui les rendirent tous muets. Papa ne pouvait en revenir, mais je ne regrette rien ».

Il n'y aura rien de mieux dans *Shirley* qu'on pourrait pourtant appeler le fléau ou le maillet des vicaires.

Il est remarquable que M. Nicholls, le futur mari de Charlotte, était compris dans la réprobation générale. La chronique de Haworth l'ayant désigné comme le gendre possible de M. Brontë, Charlotte écrit : « Il n'y eut jamais bruit plus mal fondé. Une civilité froide et distante, sont les seuls termes où j'aie jamais été avec M. Nicholls. Je ne pourrais, en aucune manière, lui parler, même en plaisantant, d'une semblable rumeur. Ce serait me faire le plastron de lui et des autres vicaires ses camarades pendant six mois. Ils me regardent comme une vieille fille et moi je les regarde, tous tant qu'ils sont, comme des échantillons souverainement peu intéressants, bornés et ordinaires du sexe grossier. »

Ces exécutions foudroyantes se retrouvent par centaines dans ses romans. La mansuétude n'est pas une vertu brontesque.

Tant que dure cette période de tristesse sans éclaircie, Charlotte saisit avidement toutes les occasions qui s'offrent d'interrompre un instant la monotonie de son existence. Son amie Ellen l'emmène à Hathersage où son frère le Rev. Henry Nussey, le même qui avait eu des vues sur Charlotte, venait d'arriver, tout récemment marié. Elles

y restent ensemble pendant trois semaines et ce séjour fait du bien à Miss Brontë. En revenant à Haworth elle fit une rencontre qui l'intéressa. Un français se trouvait dans le train. Elle craignait extrêmement de perdre l'habitude de parler français et fut heureuse de cette occasion. Elle avait l'oreille assez délicate pour deviner que ce voyageur avait dû vivre en Allemagne, ce qui se trouva juste.

On était au commencement de juillet, dans les plus longs jours du Nord. Elle arriva à Haworth à dix heures du soir. La consternation règnait au presbytère. Branwell était là, inopinément survenu, l'air malade. Presque en même temps que lui, était venue une lettre terrible de M. Robinson, l'avertissant que ses manœuvres étaient découvertes, le traitant des noms les plus durs et lui signifiant qu'il eût à cesser aussitôt et pour jamais toute communication avec aucun des membres de sa famille.

Il faut expliquer ce mystère. M. Robinson était marié à une femme beaucoup plus jeune que lui, mais qui avait cependant près de vingt ans de plus que Branwell. Elle s'était éprise du jeune précepteur, les choses avaient dû aller très loin et Branwell s'était abandonné à toute la violence d'une passion folle. De là ses allures incompréhensibles aux dernières vacances et les lettres effrayées et mystérieuses d'Anne après leur retour à Thorp

Green. Le renvoi de Branwell était une catastrophe dans sa vie, comme dans celle de son vieux père et de ses sœurs. Elle marque le commencement de sa dégradation définitive. Pendant les premiers temps son exaltation faisait trembler et il fallut se décider à l'éloigner sous bonne garde. Cette mesure eut son effet. Il écrivit à Charlotte une lettre pleine de repentir. On en trouve une autre du même genre dans sa correspondance avec l'ingénieur Grundy, mais ce sont les derniers éclairs d'une nature qui avait été riche. « Mon brillant et malheureux fils », écrira M. Brontë dix ans après sa mort. De ce jour, il ne fut plus que le malheureux Branwell. Pendant trois longues années, son ivrognerie crapuleuse, bientôt après sa passion pour l'opium, ses fureurs suivies de stupeurs, ses ruses de monomane pour se procurer de l'argent ou du whisky, ses mensonges bêtes ou méchants, son horreur du travail feront le lugubre fond de la vie des solitaires de Haworth. Branwell avait été leur idole. Il devenait non seulement leur honte mais leur tourment. Les lettres de Charlotte ne font allusion à lui que comme à un malade condamné, un infortuné dont la mort est lente à venir. « Branwell un peu mieux. Branwell très mal. » Quelquefois, on le croit sans argent, on entre dans sa chambre pour lui parler, on le trouve sans parole. Il couche depuis son enfan-

ce dans la chambre de son père. Souvent il dit à ses sœurs, en guise de bonsoir, que lui ou le vieux sera mort avant le matin. Ou bien ses premières paroles en descendant à la cuisine sont une phrase comme celle-ci. « Le vieux et moi nous avons eu une rude nuit. Il fait ce qu'il peut, lui, le vieux, mais moi je suis fini. »

Après deux ans environ, M. Robinson mourut. Branwell avait toujours répété dans ses accès, et Anne avait paru croire, que si cet évènement arrivait, il épouserait la veuve. Mais un bruit — mentionné expressément dans une lettre de Charlotte — se répand que M. Robinson a prévu cette éventualité et déshérité sa femme au cas où elle se remarierait. En effet, on voit bien un jour les Misses Robinson, élèves d'Anne, faire visite à Haworth à leur ancienne institutrice, mais leur mère ne fait jamais un pas vers Branwell. (1) Bientôt, elle s'établit à Londres,

(I) Cette répugnante histoire fut racontée d'un bout à l'autre, avec un rare courage, par Mrs Gaskell, dans la première édition de sa *Vie de Charlotte Brontë*. Les noms propres n'étaient désignés que par des initiales, cependant un procès fut intenté que Mrs Gaskell perdit. Elle dut faire par son avocat des excuses publiques à Mrs Robinson et supprimer ou du moins transformer profondément son récit. Elle le fit sans conviction. La version reçue dès lors et accueillie avec faveur par la merveilleuse convention qu'était à cette époque la respectabilité britannique fut la suivante : 1° Mrs Gaskell avait fait une erreur matérielle, puisque le testament de M. Robinson ne contenait aucune allusion à un

elle est dans la plus brillante société mondaine et charitable, et, à chaque instant, son nom est cité respectueusement dans les journaux.

Peu à peu, Charlotte prend son parti de voir sa vie empoisonnée et perdue. Il y a une chose que rien ni personne ne peut lui ôter, c'est son courage indomptable et la conscience d'avoir toujours lutté. Elle sent que cette réserve ne lui manquera jamais ; elle y voit une récompense lointaine, à vrai dire, mais dont elle peut être sûre. Ce mélancolique espoir d'une âme brave jusqu'à l'héroïsme remplit une lettre à Miss Wooler où elle parle d'abord du soutien qu'elle trouve dans l'affection de ses sœurs et de l'inutilité de rêver la guérison de Branwell : « Vous me demandez si je ne trouve pas que les hommes sont de bien étranges créatures. Je n'en suis que trop persuadée. Je trouve aussi qu'on ne les élève pas bien, qu'on ne les défend pas assez contre les tentations. On protège les filles comme si

second mariage de sa femme. 2° Toute l'histoire était un produit du cerveau malade de Branwell.

Contre cette thèse fragile restent les points graves que voici : 1° Anne qui vivait aussi dans la maison des Robinson n'eut jamais de doutes sur ce que son frère racontait. 2° La lettre de Charlotte dont il est parlé plus haut prouve que, *de tous côtés*, on croyait à la défense faite à Mrs Robinson par son mari.

On ne peut douter qu'il y ait eu, au moins, un scandale dans le pays.

elles étaient aussi fragiles que sottes, tandis que les garçons sont abandonnés à eux-mêmes et confiés à leur seule sagesse.

Je suis contente que vous vous soyez plu à Bromsgrove. Je suis toujours contente quand j'entends dire que vous avez un peu de plaisir : cela prouve qu'il y a une justice rétributive, même en ce monde. Vous avez travaillé sans répit, vous vous êtes refusée tout amusement, presque tout relâche, pendant votre jeunesse et votre maturité. Maintenant vous êtes libre et vous avez devant vous, je l'espère, de nombreuses années de vigueur et de santé, pour goûter votre liberté.

Il y a un certain égoïsme dans ma sympathie : j'aime voir que même une « femme toute seule » peut être aussi heureuse qu'une femme mariée adulée et une mère orgueilleuse. Je réfléchis beaucoup, ces temps-ci, à la vie des femmes inmariées et inmariables. Je trouve qu'il n'y a pas au monde de caractère plus respectable que celui d'une fille qui fait son chemin sans bruit, avec persévérance, sans soutien de frère ni de mari, et qui, à quarante-cinq ans ou plus, garde assez de courage, de largeur de cœur et de raison, pour supporter les peines inévitables, comprendre celles d'autrui et tâcher d'aider les malheureux. »

Je ne crois pas qu'il y ait le moindre alliage dans

ces sentiments. A l'époque où Charlotte écrivait cette lettre, elle avait refusé deux prétendants et devait en refuser deux autres.

Elle écrit aussi à Ellen Nussey qui s'ennuyait chez sa mère et regardait vers le vaste monde : « Je vais vous dire comment je vois la question. Le vrai chemin est celui qui demande le plus grand sacrifice de soi-même et assure le plus grand avantage du prochain ; ce chemin-là, si l'on y marche assez longtemps, doit conduire au bonheur, bien qu'il semble aller du côté opposé. Si votre mère est plus heureuse, vous restant près d'elle, restez. On ne vous admirera pas, mais votre conscience vous approuvera. Ce que je vous conseille ici, j'essaie de le mettre moi-même en pratique. »

Pendant ce triste automne de 1843, une circonstance en apparence insignifiante survint, qui allait, non pas changer la vie des sœurs Brontë, mais y faire entrer un élément d'intérêt jusque-là chimérique.

En dehors des travaux du ménage et des affaires de la maison, elles vivaient leur existence très à part. Il ne faut pas s'en scandaliser. Eugénie de Guérin ne montrait pas ses cahiers à sa sœur Mimi. Anglaises, campagnardes et filles du Nord, les Brontë ressemblaient à ces filles un peu rudes de nos familles provinciales qui font bourse à part et cares-

sent chacune leurs projets sans se les dire et sans, pour cela, s'aimer moins. Emily et Anne étaient assez en confidence, mais Charlotte ne les questionnait jamais. Elle tomba un jour par hasard sur le cahier où Emily mettait ses poésies. Elle les lut. Ces vers simples et profonds l'étonnèrent et elle le dit à sa sœur. Emily fut froissée, elle se crut victime d'une indélicatesse et il fallut des heures pour l'apaiser. Anne, à son ordinaire silencieuse et paisible, dit alors à Charlotte que puisqu'elle aimait les vers d'Emily elle aimerait peut-être aussi les siens ; sur quoi, elle produisit non seulement un cahier de poésies, mais des coupures de magazines qui avaient parfois accueilli ses pièces. Devant cette masse de manuscrits l'idée vint à Charlotte que les vers d'Emily pourraient peut-être faire passer les autres, et la perspective de cette publication s'empara fortement de l'esprit des trois sœurs. En peu de temps elles se résolurent à paraître ensemble coûte que coûte, devant le public.

CHAPITRE X

Charlotte a trente ans, Emily, vingt-huit, et Anne, vingt-six. Au dire de l'aînée qui sert de chroniqueur à toute la famille elles n'ont encore rien fait. En effet, elles sont ignorées, non seulement du public mais du monde entier à l'exception de trois ou quatre personnes qui connaissent leurs aspirations et les voient ronger leur frein. Nous-mêmes, spectateurs de leur vie, comment nous frappent-elles ? J'ai nommé plus haut, parce que la comparaison vient naturellement à l'esprit, Eugénie de Guérin. De quel côté vont nos sympathies ? Où iront nos pensées quand elles seront laissées à elles-mêmes ? Ne sera-ce pas toujours vers la charmante sœur de toutes les âmes chrétiennes et rêveuses ? Comme le Cayla est accueillant et ouvert, au regard de la cure de Haworth ! Comme la tristesse y est moins lourde ! Comme la prose de l'existence quotidienne s'y colore au lieu de rester grise et maussade ! Un charme

transfigure les moindres actes comme les moindres paroles d'Eugénie. Ce qu'il est, nous n'avons pas besoin de le demander à Matthew Arnold qui l'a cependant bien senti : la religion catholique comme elle s'exprime, non dans les livres glacés des savants ni dans les déclamations des politiciens, mais dans les prières de l'Eglise et dans la vie des saints, a un rayonnement unique. Seul, le stoïcisme qu'Emily impose à ses sœurs pourrait relever le terre à terre de leurs vies étroites. Mais le stoïcisme ne relève jamais rien : il n'a ni la vertu ni la contagion de la bravoure et de la résignation, il est sa récompense à lui-même, parce qu'il ne fait rien que pour lui-même et qu'il n'y a pas d'amour en lui.

Nous restons donc en face des pauvres filles d'un clergyman pauvre, se défendant assez faiblement contre la mauvaise chance et s'enfermant dans un courage d'où l'aigreur n'est pas absente. Si les Brontë n'eussent rien publié, elles nous paraîtraient dignes de pitié certainement, elles ne seraient guère intéressantes.

Mais nous pouvons ouvrir les quelques cahiers de poésies que Charlotte allait faire imprimer et aussitôt nous en voyons les auteurs sous un jour nouveau. Dieu se révèle dans le monde par la sainteté, la charité et l'héroïsme ; il se révèle aussi par

le génie : ces filles, à travers leur existence de ménagères et d'institutrices, étaient visitées par ce que, à défaut d'autre terme, — on appelle l'inspiration poétique. Elles savaient, d'expérience fréquente, ce que c'est qu'être transporté, par la rencontre d'un son avec un sentiment ou une image, dans un monde autre que celui-ci, où tout devient charmant et facile. Cette grande fille brune, Emily, que nous voyons battre un tapis dans le jardin de la cure, ou, à genoux dans une chambre, comptant des pommes de reinette, entend des voix quand elle se promène dans les *moors;* la clochette des bruyères lui parle dans l'anfractuosité du roc, une musique insaisissable passe en même temps qu'elle dans la gorge isolée; Anne, la timide et silencieuse, est jetée « dans un charme de rêve par l'étoile de la montagne » ; Charlotte ne sent plus le poids de sa responsabilité et de ses échecs : de longs rythmes la bercent ou elle s'abandonne à la violence qui est le fond caché de sa nature. Qu'on lise une des faibles imitations lamartiniennes d'Eugénie de Guérin après un poème, un vrai poème d'Emily Brontë, dont les vers s'envolent comme de beaux oiseaux sauvages, aussitôt les deux femmes changent de rang. Eugénie reste exquise, mais elle est à notre niveau, l'autre est un être à part. C'est le privilège du poète; il peut être homme faible et lâche : certai-

nes minutes l'élèvent au-dessus de l'humanité. Ne cherchez rien de noble dans les lettres d'amour du pauvre Musset, mais relisez l'*Espoir en Dieu*.

Charlotte et Anne ne sont pas à la hauteur d'Emily. Charlotte fait le vers avec une rare facilité, elle a le mouvement et l'harmonie ; dans une ou deux pièces, — celle intitulée *Apostasy*, par exemple — elle sait mettre une fougue qui rappelle Browning, mais elle est longue souvent et presque toujours elle est romantique.

Une pièce qu'elle traduit du français semblerait bien plutôt avoir été traduite de l'allemand. Une seule fois, dans une pièce intitulée : *Mémoire* et toute pleine de la poésie panthéiste du tombeau, familière à Emily, son idée trouve une expression digne d'elle.

La muse d'Anne est religieuse et profondément triste aussi. Le calvinisme a mis sa main de fer sur elle dès son enfance et elle ne s'est jamais dégagée de la cruelle étreinte. Comme Cowper à qui elle dédie des strophes comme s'en écriraient des compagnons d'infortune, elle aimait Dieu et le voyait terrible. Souvent une image rapide montre qu'elle aussi sentait la nature, qu'elle connaissait l'ivresse du vent d'automne soufflant dans les bois ; une ou deux fois elle balbutie tout bas des vers d'amour, mais ce qui lui est trop instinctif, c'est la prière sup-

pliante et sans espérance. La terreur de la damnation fait trembler sa pauvre petite voix innocente.

Il y quelque chose de déchirant dans le rythme d'une courte pièce, *Appeal*, qui commence par un aveu de fatigue indicible, et dans la joie triste d'une autre poésie où elle remercie Dieu d'un jour, un seul jour heureux.

Deux fois elle se révolte. La première c'est pour apostropher l'insolente sécurité des « élus », comme s'appellent eux-mêmes les calvinistes assurés de leur salut. On n'a jamais rien écrit de plus poignant. Pas un mot où n'apparaisse toute l'âme ulcérée, sentant confusément que la doctrine est jugée par l'orgueil même de ses adeptes et n'ayant cependant pas la force de le dire à Dieu, sinon dans un sanglot pitoyable. L'autre pièce est celle à laquelle j'ai fait allusion en disant un mot de la religion des Brontë. Elle est intitulée *Prière dans le Doute* et n'est que le dernier cri d'une âme trop longtemps torturée. La voici :

Eternelle puissance de la terre et du ciel !
Invisible et cependant visible en tout,
Cachée mais habitant partout,
Muette, mais parlant dans le moindre son ;

Si jamais ton oreille s'est penchée en merci,
Quand les mortels misérables t'ont invoquée ;
Si vraiment ton Fils fut envoyé
Pour sauver les pécheurs comme moi ;

Alors, entends-moi maintenant, tandis qu'agenouillée
J'élève vers toi mon cœur et mes yeux,
Tandis que toute mon âme s'exhale en prière ;
Donne-moi, donne-moi la foi. Je crie.

S'il n'y avait pas une lueur en mon âme,
Je ne pourrais élever cette prière fervente ;
Mais, oh ! donne-moi une lumière plus forte,
Et laisse-la moi dans ta merci.

Tant que la foi reste avec moi, je suis heureuse :
Elle change en jour ma nuit la plus sombre ;
Mais quand je la serre contre moi,
Souvent je la sens qui m'échappe.

Alors dans le froid et la nuit mon âme tombe,
A voir fuir la lumière de ma vie ;
Et tous les démons d'enfer, me semble-t-il,
Exultent de mon angoisse.

Que ferai-je, si tout mon amour,
Mes espérances et mes travaux sont perdus,
S'il n'y a pas de Dieu du ciel
Pour m'entendre quand je prie ;

Si tout n'est qu'illusion,
Si la mort est un éternel sommeil,
Si personne n'entend mon appel secret
Ni ne voit mes larmes silencieuses ?...

O, aide moi, Dieu ! Car toi seul
Peux soulager mon âme affolée ;
Ne l'abandonne pas, elle est tienne,
Faible, mais demandant la foi.

Chasse, chasse ces doutes cruels,
Fais moi savoir que tu es Dieu !
Si ma foi brillait jour et nuit,
Que seraient mes fardeaux terrestres ?

Si je crois que Jésus est mort,
Et que s'éveillant il remonta là-haut,
Alors sûrement, chagrin, péché, orgueil,
Céderont à la paix, à l'espérance, à l'amour.

Toutes les paroles bénies qu'Il a dites
Me donneront la force et la joie,
Mettront un bouclier sur ma tête,
Un printemps de paix dans mon cœur.

On voit ce que sont ces effusions douloureuses. Il ne s'agit pas ici d'art, ni d'expression, ni de beauté. Les blessures de la pauvre âme palpitent à nu dans ces vers. Personne au monde ne s'est servi plus simplement du rythme pour dire des choses sacrées et sur lesquelles la critique n'a point de droits.

Emily est aussi robuste que sa sœur est faible. Près de cette fleurette agitée elle semble une force de la nature. Elle aussi a écrit quelques poésies religieuses. En voici une — ce sont ses derniers vers — qui montrera d'un seul coup son caractère dominateur, l'intrépidité de sa pensée et le coup d'aile de sa poésie.

Mon âme ne sait pas la peur,
Elle ne tremble pas dans la sphère orageuse du monde ;
Je vois briller les gloires du ciel,
Et ma foi brille égale, m'armant contre la crainte.

O Dieu ! Dieu dans mon cœur,
Toute puissante, toujours présente divinité,
Vie, qui as ton repos en moi,
Comme moi, vie immortelle, ai ma puissance en toi !

Vains sont les mille *Credos*
Qui émeuvent les cœurs des hommes, indiciblement vains,
Impuissants comme des herbes séchées
Ou de l'écume folle sur la mer sans bornes,

A éveiller le doute en qui
Se tient ferme à ton infinité,
Et jette son ancre
Sur le roc de l'immortalité.

D'un amour qui embrasse tout
Ton esprit anime les années éternelles,
Pénètre et réchauffe,
Change, soutient, dissout, crée et élève.

Si la terre et l'homme passaient,
Si les soleils et les mondes cessaient d'être,
Et que toi seul demeurasses,
Toute existence existerait en toi.

Il n'y a point de place pour la Mort,
Sa puissance ne peut anéantir un atome,
Toi, toi, tu es l'Etre et le Souffle,
Et ce que tu es ne peut être détruit.

Qu'y a-t-il derrière cette théologie panthéiste infiniment éloignée du calvinisme grelottant de la malheureuse Anne ? Du scepticisme ou de la foi ? De l'orgueil ou seulement une espérance invincible ? Qui le dira ? Mais sûrement il y a une singulière possession de soi-même, un profond sentiment de sécurité dans la perception lumineuse de quelques vérités consolantes, dans la possession de sentiments simples et faciles à faire renaître et dans un entier dédain de tout le reste.

Elle dit encore :

Ai-je tort d'adorer
Où la foi ne peut douter, ni l'espérance faiblir,
Puisque c'est ma propre âme qui exauce ma prière ?

Voilà sa religion et sa morale.

Elle est stoïque, si l'on veut, parce que personne au monde n'a su endurer plus silencieusement la douleur, mais seuls les critiques à jugements sommaires et métaphores faciles ont pu dire qu'elle est pessimiste. Quiconque aimera assez sincèrement sa poésie pour y revenir et en prendre l'esprit verra que des trois sœurs elle fut incomparablement la plus heureuse. Une de ses strophes le dit, « elle tenait les richesses en faible estime, elle se moquait de l'amour, et, quant à la gloire, elle y voyait un rêve » ; que lui aurait-il fallu pour être heureuse qu'elle n'eut pas ? Rien, sinon peut-être un frère moins désolant. Elle détestait les étrangers, le nouveau, le bruit, quelqu'il fût. Elle aurait eu horreur de la notoriété qui vint plus tard à Charlotte. Ce qu'elle aimait, c'était l'atmosphère paisible de sa maison, la routine de sa vie indépendante, et l'immense liberté des *moors*. Elle en a joui autant qu'il était possible à une âme humaine. Matthew Arnold, dans ses vers sur le cimetière de Haworth, la représente se consumant elle-même et en mourant. Métaphores faciles. Emily est morte de phtisie. Avec des pou-

mons sains, elle aurait vécu aussi longtemps qu'un Goethe et l'intensité lyrique de ses impressions aurait laissé intacte une âme de sa trempe.

On vient de voir que l'au-delà ne lui apparaît pas redoutable. Elle croit à l'immortalité, sans dire pourquoi ni comment, se contredisant parfois, appelant le triomphe du bien sur le mal, ou se contentant d'aspirer vers le temps « où elle dormira sans identité ». Les vingt passages où elle évoque l'idée du tombeau sont uniformément paisibles ; l'horrible devient charmant par la grâce de ses rythmes ; c'est sans effroi qu'elle voit « les racines de l'herbe se mêler à sa chevelure ensoleillée ». Croyante ou panthéiste, et probablement les deux à la fois, elle voit le plus grand des problèmes avec sérénité :

Le monde du dehors est désolant,
J'en apprécie davantage le monde du dedans.

Charlotte, toute brave qu'elle soit, ne dirait jamais cela de ce ton. Il faut se sentir bien riche et bien sur de n'avoir jamais à emprunter.

Les poètes, lorsqu'ils invoquent leur génie, ont l'air, le plus souvent, d'accomplir une formalité littéraire dont ni eux ni nous ne sommes les dupes. Emily parle à son double mystérieux comme le ferait un barde ou un Indien inspiré.

Ne fûmes-nous pas amis dès l'enfance ?

Elle cause avec lui à la fenêtre de sa chambre par dessus un rosier en fleurs. On dirait d'un amant. Rien de la vide mélancolie romantique dans l'état d'âme où elle se sent poète : aucun appel à ce qui pourrait être et n'est pas.

Deux ou trois fois, elle semble céder à l'influence de son temps et elle écrit, comme Charlotte, un titre romantique : le *Prisonnier*, la *Mère abandonnée*, une *Scène de Mort,* mais c'est pour célébrer la vie, la lumière, l'espace ouvert et la caresse de la nature. C'est là qu'elle ferait penser aux Grecs. Rien ne l'abat, presque rien ne l'attriste ; elle est la reine de sa propre vie.

De son art il y a peu de chose à dire. Les *moors* sont la source principale de son inspiration ; les choses éternelles et rebattues auxquelles tous les poètes descriptifs ou lyriques reviennent sans cesse : le vent, le soleil, les fleurs, les oiseaux. Elle ne dit rien qui n'ait été dit mille fois. Mais elle le dit autrement. Elle n'a pas écrit une pièce où, à quelque moment, on ne sente le coup de baguette magique de la vérité apparue soudainement charmante. Charlotte fait d'aussi beaux vers, mais la brise de montagne n'y passe pas. Avec des mots simples, Emily atteint à chaque instant l'effet rare. Rare, est le mot qu'on se répète tout bas, en sentant que cette fille extraordinaire a gardé la puissance de regarder

face à face la réalité près de laquelle nous passons sans la voir. Elle, comme Keats, a dû savoir, qu'après sa mort, elle serait parmi les poètes.

On ne le lui dit guère pendant sa vie. Les cahiers que Charlotte voulait faire imprimer finirent par l'être, mais les vers d'Emily n'eurent pas la vertu que son aînée leur attribuait. On verra qu'ils n'eurent en aucune façon, ce qu'on appelle le succès.

Charlotte essaya d'abord de trouver un éditeur qui acceptât de prendre le volume à sa charge. Son inexpérience et celle de ses sœurs était absolue. Elle frappa à neuf ou dix portes sans obtenir même un mot de réponse. Branwell qui ne s'était pas encore, à cette époque, complètement exclu de la vie commune, lui conseilla de joindre un timbre poste à sa lettre et elle eut enfin la joie de recevoir de M. Robert Chambers, l'éditeur d'Edimbourg, non certes une acceptation mais quelques conseils.

Ces conseils n'étaient vraisemblablement pas très encourageants, car à la tentative suivante, Charlotte se contenta de demander au libraire, quelle somme il exigerait pour imprimer son livre et se charger de la vente. Elle s'adressait cette fois à la maison Aylott and Jones, de Londres, qui adopta le volume contre versement de trente et une livres sterling. Grâce à une économie plus que sévère et au petit héritage de leur tante, les sœurs Brontë avaient

chacune une action du chemin de fer de Liverpool, et elles recoururent probablement à cette réserve. Charlotte voulut que le livre eût une apparence convenable : elle insista pour avoir un papier à son goût et un beau caractère. Bientôt des épreuves arrivèrent et ce dut être un événement. Une difficulté survint aussi. Les trois sœurs tenaient à leur incognito ; elles y tinrent énergiquement aussi longtemps qu'il ne leur fut pas impossible ; elles avaient pris des pseudonymes (Currer, Ellis, et Acton Bell) qui respectaient leurs initiales et ne disaient pas leur sexe, mais il fallait tromper le facteur du village et cela paraissait difficile. Il est surprenant qu'en se faisant adresser ses épreuves au nom de Currer Bell, sous le couvert de Miss Brontë, Charlotte soit restée inconnue si longtemps.

Le volume parut au commencement de mai 1846, sous le titre nu de « *Poèmes* par Currer, Ellis et Acton Bell ». C'était un in-16 de 165 pages. Charlotte refusa de dépenser pour plus de cinquante francs d'annonces et ne fit envoyer le livre qu'à une dizaine de revues et journaux. Quelques critiques le signalèrent dans ces articles où ils entassent vingt-cinq ou trente auteurs et débarrassent d'autant leur table de travail. L'*Athenæum* du 4 juillet fut le premier à parler de ces Bell, deux fois anonymes. L'article ne manquait pas de pénétration.

Le critique donnait la palme à Ellis qu'il appelait *a fine, quaint spirit,* mots intraduisibles mais qui révèlent une perception vive encore que confuse de l'originalité d'Emily. Le *Dublin University Magazine* publia aussi une appréciation indulgente. Charlotte, au nom des deux autres, écrivit au directeur une lettre où l'on voit à quel point ces débutantes infiniment obscures étaient de pures artistes. Elle remerciait brièvement de la mention obligeante qu'on avait faite de leurs poèmes et consacrait tout le reste de sa lettre au plaisir que lui avaient causé des considérations sur la poésie moderne, où elle trouvait condensé « l'esprit même de la vérité et de la beauté. » Les Brontë virent toujours l'abîme qui sépare le pur plaisir de l'intelligence des satisfactions de la vanité.

Dans le courant du même mois de juillet, un M. Enoch, de Warwick, écrivit aux Brontë, ou plutôt aux Bell, pour avoir leurs autographes. Ce fut tout. Il ne s'était trouvé qu'un seul autre amateur de poésie à acheter le petit volume, et il n'y en eut jamais davantage. Un an après, les comptes de Aylott et Jones indiquaient toujours à l'avoir des Messieurs Bell, deux volumes vendus. A cette époque, Charlotte, avant d'abandonner l'édition aux « faiseurs de malles » envoya des exemplaires à de Quincey, à Tennyson et à quelques autres écrivains en

renom, avec une lettre de bonne humeur, où bien entendu, elle se gardait de demander quoique ce fût (1). Elle a donné, — dans sa notice biographique sur ses sœurs — son verdict final sur cette première production. « Le livre fut imprimé; on le connaît à peine et tout ce qui mérite d'être connu est l'œuvre d'Ellis. La ferme conviction que j'ai de la valeur de ces poèmes n'a pas été ratifiée par la critique, mais je la garde. »

(1) Un certain nombre d'exemplaires furent revendus plus tard à la maison Smith et Elder. Il en passe parfois dans les ventes; leur prix est rarement inférieur à quatre à cinq cents francs.

CHAPITRE XI

Pendant que les sœurs Brontë corrigeaient les épreuves de leur volume de vers, elles s'occupaient d'un autre travail. Charlotte fait savoir à son éditeur, par une lettre datée du 6 avril, que les Messieurs Bell terminent chacun un ouvrage de fiction, mais qu'il ne leur plairait pas de le publier à leurs frais, et qu'ils l'offrent à Aylott and Jones pour être imprimé soit séparément, soit en trois volumes jumeaux. Ces trois ouvrages étaient le *Professor, Wuthering Heights* et *Agnes Grey*. *Agnes Grey* n'importe guère, et nous n'avons aucun moyen de savoir depuis quand Emily travaillait à *Wuthering Heights* ; quant au roman de Charlotte, la lettre à M. Héger citée plus haut prouve qu'il n'avait pu être commencé avant la fin de l'été de 1845.

Ce fut un hiver solennel que celui pendant lequel *Wuthering Heights* fut écrit. Nous savons qu'Emily continuait, comme d'habitude, à s'occuper du mé-

nage, à faire le pain, à lire de l'allemand et à jouer avec ses bêtes, mais nous ne savons pas comment Heathcliff prenait forme dans son esprit. Charlotte a été ici par trop sobre de détails, car elle avait vu, jour par jour, le progrès de cette étonnante création. Les trois sœurs travaillaient sitôt qu'elles avaient un moment de loisir. Le papetier du village Greenwood, dit qu'elles faisaient une énorme consommation de papier. Charlotte myope et vite fatiguée, écrivait au crayon sur des carrés de papier fixés à un carton qui lui servait de pupitre sans peser beaucoup sur sa main. Elle écrivait sans ratures, quand l'inspiration lui venait, mais, comme elle ne faisait guère de plans, il lui arrivait souvent d'avoir à jeter ses carrés de papier et à recommencer sur nouveaux frais.

A neuf heures du soir, M. Brontë montait, les prières dites, suivi de son épave humaine ; il s'arrêtait un instant sur l'escalier pour remonter l'horloge, et bientôt les trois sœurs étaient seules dans la salle à manger. Elles avaient gardé leur ancienne habitude d'éteindre la lumière et de se promener à la clarté du feu. C'est alors qu'elles se disaient où en était leur travail et en discutaient le progrès. Il en fut de même, l'année suivante, tandis que Charlotte préparait *Jane Eyre* : c'est dans une soirée semblable qu'elle soutint contre ses sœurs la

possibilité de faire son héroïne à la fois laide et séduisante. Mais ce sont là des détails sans importance et peut-être que ceux dont la critique serait si friande n'en ont pas beaucoup plus. Ce qu'on appelle les sources littéraires d'un ouvrage aident sûrement à le mieux comprendre, mais elles n'apprennent rien sur le jaillissement intérieur et profond qui est l'inspiration même d'un chef d'œuvre, et où l'érudition a moins à voir que l'intuition d'un enfant. Charlotte aurait pu nous renseigner sur quelques « repentirs » de sa sœur, mais ce serait encore de la littérature. Ni elle, ni personne, ni Emily elle-même n'aurait pu nous dire où Heathcliff trouve l'accent dont il raconte la scène du cimetière (1). Aylott and Jones ne crurent pas devoir accepter l'offre qui leur était faite et les trois romans commencèrent leurs caravanes. Les éditeurs anglais sont peu loquaces, mais ils sont prompts : en moins de trois mois, les pauvres manuscrits eurent été renvoyés six ou sept fois à M. Currer Bell sous le couvert de Miss Brontë, accompagnés d'un bref refus. Avec son courage ordinaire et une droiture que beaucoup de gens trouveraient exagérée vis-à-vis de la corporation des éditeurs, Charlotte biffait le dernier nom écrit sur le papier d'emballage, en

(1) Au chapitre XXIX de *Wuthering Heights*.

mettait un autre et rendait le paquet au facteur.

Après une longue série d'échecs, Charlotte crut sage de séparer son livre de ceux de ses sœurs, mais le pauvre *Professor* ne fut pas plus heureux que lorsqu'il voyageait de compagnie. On continua de trouver qu'il manquait d'intrigue et d'intérêt. Quant à *Wuthering Heights* et *Agnes Grey*, ils finirent par être acceptés par Newby de Londres, espèce d'éditeur marron et moitié commis voyageur, assez peu délicat en affaires, mais chatouilleux sur la morale et la religion et qui, tout en acceptant *Wuthering Heights*, se déclara très choqué de la brutalité du livre.

Charlotte dit quelque part, qu'après un certain temps, ses insuccès répétés la réduisirent presque au désespoir. Il est surprenant que le *Professor* ait été traité avec cette indignité. C'est le seul ouvrage de Charlotte qui soit exempt de longueurs ; il est parfaitement écrit, cela va sans dire ; et un ou deux caractères sont de jolies esquisses du tableau que nous retrouverons dans *Villette*. M. Héger est entièrement démarqué, mais sa femme est là, bien vivante, déjà reconnaissable et déjà passablement noircie.

Une cuisante inquiétude s'ajoutait aux déceptions de Charlotte et peut-être lui aidait à les accepter. Depuis longtemps la vue de M. Brontë allait tou-

jours baissant. Un beau jour la cataracte fut complète et le pauvre homme se réveilla aveugle. C'était un désastre pour la maison, car il fallut payer un vicaire supplémentaire. M. Brontë supporta son épreuve avec courage. Ses filles lui lisaient et il continua de diriger la paroisse de son mieux. Il prêchait comme d'habitude et, chose singulière, ses sermons qui duraient exactement une demi heure quand il pouvait voir l'horloge placée devant lui, avaient, à une minute près la même longueur, maintenant qu'il n'y voyait plus. Les gens de Haworth regardaient avec respect ce grand homme raide leur parlant dans les ténèbres. M. Brontë eut longtemps peur d'une opération. A la fin il se résigna. Au mois d'août (1846), Charlotte partit avec lui pour Manchester où il fut opéré. Il dut rester longtemps dans une chambre obscure attendant patiemment le retour de la lumière. C'est dans une chambre voisine que Charlotte commença *Jane Eyre*, un jour que le *Professor* lui était revenu d'un de ses inutiles voyages.

Au bout d'un mois, elle et son père regagnèrent Haworth. Branwell avait sans doute profité de leur absence, car, quelque temps après, un huissier se présenta pour le sommer d'avoir à payer ses dettes ou à le suivre à la prison d'York. Les dettes furent payées, bien entendu. L'hiver vint tôt et fut rude.

Anne eût un retour de son asthme. Quant à Charlotte elle se dépeint « grise, vieille, usée et éteinte ».

Pendant tout ce triste hiver, elle travailla à son roman. Ni son père, ni Branwell ne savaient ce dont elle s'occupait. L'inspiration ne lui fit pas défaut : certains chapitres l'entraînèrent plus qu'aucun de ses innombrables lecteurs et la dernière partie fut écrite toute entière de verve, en trois semaines, pendant lesquelles le crayon ne quitta pas ses doigts. Le travail intellectuel, si faible et déprimée qu'elle fût physiquement, ne la fatiguait pas.

Au mois de juillet (1847), elle continuait toujours son effort méthodique pour placer son premier roman. La maison à qui elle le proposait alors était celle de Smith et Elder, éditeurs solides et bien posés, établis dans Cornhill. Elle crut utile de leur dire qu'elle avait, presque entièrement terminé, un autre ouvrage en trois volumes, qu'elle comptait bien aussi leur soumettre et qui aiderait peut-être à la vente du *Professor*. Elle était dans toute la fièvre de son dénouement de *Jane Eyre*, quand, après l'intervalle ordinaire, le manuscrit lui revint. Comme elle cherchait machinalement dans le paquet la formule de refus, elle fut surprise de trouver une assez longue lettre. L'éditeur condescendait à discuter les mérites et les défauts de son livre, lui donnait de bonnes raisons littéraires et commerciales

pour le rejeter et terminait en se disant tout prêt à examiner le roman en trois volumes. C'était le cri de Terre ! après une navigation sans espoir. Moins de vingt jours après l'arrivée de cette lettre, le manuscrit de *Jane Eyre*, mis au net et de la jolie écriture fine de Charlotte, prenait le chemin de fer de Londres.

Le « lecteur » de Smith et Elder était un certain M. Williams, homme intelligent et bienveillant, âgé de quarante sept ou huit ans. *Jane Eyre* le bouleversa dès la première lecture. Il courut dire son impression à M. Smith. Celui-ci, encore très jeune mais déjà très sceptique, remit le manuscrit à un autre autre employé de la maison, M. Taylor, écossais lucide et sûr qui l'emporta chez lui. Le goût des romans atteint en Angleterre jusqu'à une sorte d'héroïsme. M. Taylor reparut le lendemain ravi de *Jane Eyre* qu'il avait lu toute la nuit. Pour le coup, l'éditeur s'étonna et voulut voir de ses yeux ce manuscrit merveilleux. Six semaines plus tard les trois volumes de *Jane Eyre* paraissaient.

On a raconté vingt fois le roman de ce succès prodigieux. Seuls, le M. Enoch de Warwick, l'autre acheteur inconnu et quelques critiques fatigués ou distraits connaissaient un peu le nom de Currer Bell, quand, du jour au lendemain, ce nom devint célèbre, répété de bouche en bouche par tout un

peuple dévoreur insatiable de romans. *Vanity Fair* paraissait par numéros depuis six ou sept mois et c'est au milieu de la popularité sans cesse croissante de cette merveille que l'ouvrage d'un inconnu se fit sa place avec une rapidité foudroyante.

La première édition fut épuisée en six semaines. Quand la seconde parut, au commencement de décembre, une foule de journaux avaient déjà averti le public qu'un chef d'œuvre était né et l'on s'arracha les exemplaires. Le premier décembre, Charlotte reçut avec un étonnement plein de gratitude un chèque de 2.500 francs. Son éditeur était un gentleman et un parfait homme d'affaires. On verra que des relations suivies s'établirent entre eux. Le Londonien était souriant et aisé, Charlotte, pleine de déférence; elle se faisait une idée beaucoup plus haute d'un éditeur de Cornhill que le jeune et élégant M. Smith de l'auteur obscur quoique génial qui travaillait pour lui. A chaque arrivée de chèque et chaque édition nouvelle, elle meurt de frayeur à la pensée que la vente pourrait se ralentir et ses éditeurs faire un bénéfice moindre. C'est la vraie et délicate simplicité avec les terreurs de la province en matière de finances.

La popularité de *Jane Eyre* ne fut guère, au début, que ce que l'on appelle un succès de librairie. Tout le monde acheta le livre, tous les journaux annon-

cèrent le roman de la saison, la curiosité de tout le royaume s'exerça sur l'énigmatique Currer Bell, mais les jugements littéraires ne vinrent que tardivement. Charlotte s'attriste de voir qu'un journal à l'appréciation duquel elle tient, comme l'*Athenæum* reste sur la réserve. Quand enfin, les vieilles revues infaillibles, comme la *Quarterly* et la *North American Review* prononcèrent leur verdict, Miss Brontë s'aperçut que, sans le vouloir et si bien cachée qu'elle se crût derrière son pseudonyme, elle avait livré sa personnalité au public, c'est-à-dire, dans beaucoup de cas, à la malignité, et que la célébrité est un des plaisirs qui se paient le plus cher. Adieu à notre Charlotte des *moors*, que nous étions seuls à suivre dans sa petite vie intense ! Heureusement elle n'aime ni la foule ni le bruit et nous la retrouverons quelquefois encore solitaire.

CHAPITRE XII

Au moment où elle écrivait *Jane Eyre*, Charlotte Brontë avait une très petite expérience du monde : Haworth, quelques anecdotes locales, les vicaires, Bruxelles, Branwell et son aventure, enfin les deux passages rapides dans un monde qui, certes, n'était pas le grand monde, et qu'elle avait aperçu de la *nursery* où elle cousait, tourmentée par les enfants : c'était tout.

Son expérience littéraire était autrement large : elle avait lu beaucoup : des romanciers, des poètes, quelques historiens (pas de philosophes, comme George Eliot), suivant son inclination et jugeant en toute indépendance. On aimerait être fixé sur les quarante ouvrages français que lui envoyait Mary Taylor quelque temps avant son séjour à Bruxelles. Etaient-ils de première valeur? Non, évidemment,

puisque le principal mérite qu'elle leur reconnaît est de lui apprendre la langue courante. C'étaient probablement des livres de cabinet de lecture et rien de plus. A Bruxelles elle lut Victor Hugo, Lamartine, Vigny, plusieurs volumes de George Sand. Rien de Balzac. Elle aimait Chénier et détestait Racine. Dans tout cela George Sand est ce qui la frappe le plus.

Elle avait écrit énormément, — la valeur de plus de vingt volumes, imaginatifs, irréels et redondants. Son dernier essai avait été le *Professor* que, au contraire, elle avait voulu faire réaliste, simple et tout près de la vie, avec de la justesse et un ou deux caractères pour tout intérêt. Cette expérience ne lui avait pas réussi. Les éditeurs voulaient une intrigue, des incidents, de la passion ; la simplicité n'était pas marchande.

Le jour donc où, à Manchester, elle écrivit le titre de *Jane Eyre* sur un cahier blanc, elle savait qu'elle allait produire un roman romanesque. Faudrait-il croire qu'il lui coûtait et qu'elle allait avoir à faire effort? Il suffit de lire *Jane Eyre* pour se convaincre du contraire. Jamais roman ne fut écrit avec plus de plaisir. Mais il existe un document qui nous donne avec précision les idées de Charlotte sur l'art poétique de son genre et les tendances naturelles qu'elle y portait. Un des critiques qui

jugèrent son roman avec le plus de perspicacité et, en même temps, de sympathie, fut George Lewes, le Lewes de George Eliot. Il lui reprochait un élément mélodramatique dont Charlotte elle-même eût reconnu la présence, si elle avait été aussi complètement convertie qu'elle le croyait à la fiction décalque de la vie. Mais elle n'accepte pas cette critique, ni qu'on lui donne pour modèle la merveilleuse exactitude de Jane Austen. Elle se sent un bouillonnement intérieur dont elle n'est pas la maîtresse et qu'il ne lui plairait pas de comprimer. « Si jamais j'écris encore un livre », dit-elle à son critique, « je crois que j'en exclurai ce que vous appelez le mélodrame. Je le crois, je n'en suis pas sûre. J'essaierai de suivre le conseil de Miss Austen, de finir davantage et d'être moins débridée. Mais de cela non plus je ne suis pas sûre. Quand un auteur écrit le mieux, ou, du moins, quand il écrit le plus facilement, une influence s'éveille en lui qui devient d'abord son maître, qui fait tout à sa guise, ne connaît d'ordre que son caprice, dictant certains mots et n'en voulant point d'autres, véhéments ou mesurés; refondant les caractères; donnant un ton imprévu aux incidents; rejetant des idées longtemps travaillées et en créant brusquement de nouvelles... Pourquoi aimez-vous tant Miss Austen? Vous m'étonnez. Je n'avais pas lu *Pride and Prejudice*

avant de recevoir votre lettre. Je me suis procurée le livre et qu'est-ce ce que je trouve ? Un parfait daguerréotype d'une figure banale ; un jardin soigneusement enclos et cultivé, à bordures correctes et fleurs délicates ; mais pas apparence de physionomie vivante, point de campagne, ni d'air, ni de colline bleue, ni de rivière de montagne. Je n'aimerais pas vivre avec ces beaux messieurs et ces belles dames.

Je comprends qu'on admire George Sand. Je n'ai jamais rien lu d'elle qui me plût entièrement ; (même *Consuelo*, le meilleur de ses livres, ou, en tous cas, le meilleur que j'aie lu, me semble réunir une étrange extravagance et une extraordinaire perfection), mais elle a une force d'esprit que, même sans la comprendre, je puis du moins respecter : elle est perspicace et profonde. Miss Austen n'est que fine et observatrice ».

Elle revient, dans une autre lettre au même sur la manière de Miss Austen : « Peut-il y avoir un grand art sans poésie ? Ce que j'appelle un grand artiste, devant qui je m'incline, ne peut être dépourvu du don divin. Mais je suis sûre que par « poésie », tout comme par « sentiment », vous et moi nons n'entendons pas les mêmes choses. C'est la poésie, comme je la comprends, qui élève cette masculine George Sand ; qui, de quelque chose de

grossier, fait quelque chose de divin. C'est le sentiment qui ôte au formidable Thackeray son venin. Miss Austen n'ayant ni sentiment ni poésie, peut bien être sensée et juste (plus *juste* que *vraie*), elle ne peut pas être grande ».

Il est surprenant que Charlotte fût arrivée à trente et un ans sans avoir lu Miss Austen, mais cela importe peu. Ce qui importe c'est qu'elle n'aime pas son art savant, sa retenue, son réalisme de château, son dialogue mesuré et à répliques (1), et que, instinctivement et naturellement, elle lui oppose la fougue de George Sand.

En fait, on ne peut lire Miss Brontë sans penser à George Sand. Même absence de plans, même mélange de vérité convaincante et d'impossibilités auxquelles l'auteur est le seul à croire, même lyrisme latent se faisant jour, à intervalles, en effusions poétiques, même véhémence et même passion, même goût pour les situations à l'excès dramatiques ; pour tout dire, même romantisme. Non certes, la Charlotte que voulaient les éditeurs n'était pas moins naturelle que celle qui venait d'écrire le *Professor*. On ne faisait pas violence à Miss Brontë en lui disant de donner carrière à son imagination : elle est réaliste dans le double sens que souvent, ses créa-

(1) On pourrait cependant marquer des ressemblances frappantes sur ce point du dialogue.

tions s'appuient sur des individus vivants et donnent d'une manière intense l'impression de la réalité, mais, pendant qu'elle écrit, elle regarde en dedans et non en dehors d'elle-même ; tous ses personnages passent directement de son cerveau dans son livre, sans qu'elle se préoccupe ni du modèle primitif ni surtout du lecteur, et c'est la source à la fois de sa force et de ses défauts.

Un auteur subtil et ingénieux pourrait faire ici beaucoup de jolie littérature, mais le lecteur pensera peut-être comme nous qu'il y a dans les bibliothèques plus de jolie littérature qu'il n'en faut. Tâchons seulement de perdre de vue, le moins possible, la relation du tempérament de l'écrivain avec son œuvre.

Il apparait d'abord qu'une femme solitaire et concentrée, consciente de la pureté de sa vie et de sa pensée, indépendante de lectures, de goûts et d'idées, sera par tendance et par nécessité, personnelle et même — sans beaucoup d'hésitation — antobiographique, passionnée et plus forte que savante.

De fait, dans *Jane Eyre*, comme dans le *Professor,* comme dans *Villette*, l'héroïne sera une jeune fille pauvre, laide et institutrice. Il s'agira de la marier — romans très surannés, que le lecteur français ne se fasse pas d'illusions ! — de la manière la plus

intéressante possible. Les incidents seront ce qu'ils pourront; quelquefois dramatiques, plus souvent — George Lewes a raison — mélodramatiques : l'auteur sait que le public anglais est l'auditoire idéal du conteur et elle lui mettra souvent les morceaux un peu gros (1). Quant aux héros, ils ne seront pas ce qu'elle demanderait à un homme pour l'aimer, dans la vie réelle de Haworth en Yorkshire, mais ils seront ce que sa subconscience rêve obscurément, ce par quoi elle se venge du terre à terre de son existence : romanesques, romantiques, violents et énigmatiques. Il n'y en aura pas un seul — Rochester, Robert Moore, Paul Emmanuel — qu'elle n'aimera en idée plus passionnément qu'il ne lui fut jamais donné d'aimer en réalité.

Jane Eyre est une orpheline. Elle est élevée chez une tante riche qui ne l'aime pas. Tout le monde la méprise parce qu'elle est pauvre. Elle a un cousin et deux cousines de son âge qui la martyrisent. Un beau jour elle se révolte : après une scène terrible elle dit à sa tante que son mari mort doit s'attrister dans son tombeau de la manière dont on traite la fille de sa sœur. (Merveilleuses analyses

(1) Hardy est l'auteur le plus résolument réaliste. Cependant aucun français n'admettra le dénouement du *Return of the Native*, ou de *Tess of d'Urberville*, ni les improbabilités sans nombre de *The Hand of Ethelberta*.

d'une âme d'enfant). On l'éloigne. Elle ira dans une pension, une sorte d'orphelinat. C'est Lowood, la revanche de Cowan Bridge, la triste école où les deux sœurs de Charlotte ont été fauchées. (Admirables caractères d'enfants — terribles portraits d'une sous-maîtresse cruelle et du clergyman méchant et hypocrite qui a fondé l'école). Jane Eyre grandit, elle apprend ; un jour vient où elle peut gagner sa vie. La voilà institutrice chez une vieille dame, Mrs Fairfax qui élève une fillette française dans un château solitaire. Jane est heureuse. Elle fait des promenades sur le soir. Une fin d'après-midi elle rencontre un cavalier à qui elle rend quelques menus services après qu'il est tombé de cheval. Ce cavalier est M. Rochester, père de la petite Adèle et possesseur du château où il ne vient jamais. Il s'intéresse à Jane Eyre, regarde ses dessins, la fait causer, se moque d'elle, lui parle avec rudesse, avec tendresse, laisse échapper des paroles bizarres, prend un air terrible, grince des dents, rit d'un rire amer. Jane le trouve très bien. Au bout de trois chapitres, il lui raconte son histoire, ou une partie de son histoire. La petite française Adèle, pour qui il semble n'avoir qu'une affection médiocre, est sa fille sans doute, mais aussi celle de Céline de Varens qu'il a connue à Paris, qui l'a trompé et qui l'a laissé sceptique et cynique pour la vie.

Jane Eyre le laisse parler (1). Une sympathie profonde et inavouée étant ainsi établie, Rochester s'en va passer quelque temps dans un château voisin. Le bruit se répand qu'il va épouser la belle Miss Ingram. Jane est jalouse. Mais Rochester revient bientôt, ramenant une brillante société dont Miss Ingram qui est, en effet, fort belle, mais fière et dédaigneuse et qu'il est incompréhensible que Rochester aime. Vie de château. Jeux de société. Rochester déguisé en vieille femme dit la bonne aventure à tout le monde sans que personne le reconnaisse.

Il y a au château une femme de chambre bizarre qui rit la nuit d'un rire affreux, met le feu aux rideaux du lit de Rochester, et assassine à moitié un certain M. Mason. Cependant on la garde et le jour elle est parfaitement tranquille et coud paisiblement avec les autres femmes. Une nuit, Jane Eyre voit dans sa chambre une femme spectrale qui lui est inconnue : elle pense mourir de peur.

Rochester paraît toujours disposé à épouser Miss Ingram, mais il n'aura pas d'illusions perdues, car il l'analyse sans pitié devant Jane Eyre. Celle-ci est rappelée au lit de mort de sa méchante tante, et retrouve ses cousines. L'une des deux, la plus égoïste, ne manque pas de se faire catholique et de-

(1) Charlotte avait souvent entendu des confidences semblables de Branwell.

vient prieure d'un couvent de Lille en Flandre.

A son retour, Rochester qui s'est ennuyé sans elle, la demande en mariage. Elle accepte. Le jour approche, il vient. A l'église, le clergyman joignant les mains de Rochester et de Jane, une voix s'élève pour révéler que le châtelain va se rendre coupable du crime de bigamie. C'est la vérité, il l'avoue. La femme fantôme, meurtrière et incendiaire, qui rit la nuit d'un rire d'hyène est sa femme légitime. Il raconte à Jane Eyre toute l'histoire de son mariage et entre dans les détails. La femme enfermée sous les combles, mais qui parfois s'échappe, est un monstre d'impudicité et d'intempérance, à qui il est rivé par la loi. Il propose à Jane de fuir l'Angleterre. La nuit suivante Jane fuit, mais seule. Elle erre désespérée dans les landes. Elle erre des journées entières ; elle n'a pas d'argent, les paysans lui donnent un peu de la pâtée des cochons. Un soir qu'elle va défaillir, elle arrive à une maison où habitent deux jeunes filles. On la recueille. Quelques jours de paix paradisiaque. Ces deux sœurs ont un frère, clergyman jeune et beau, austère. Jane Eyre devient institutrice dans sa paroisse. Elle découvre qu'elle est sa cousine, mais il veut cependant l'épouser et l'emmener avec lui, évangéliser les infidèles. Elle est sur le point d'accepter quand elle s'entend appeler par une voix lointaine et plaintive. Elle

comprend. Elle vole à Thornfield. Le château a été brûlé, Rochester est aveugle, sa femme a péri dans l'incendie. Un peu d'incertitude encore; puis la confidence finale : « *reader, I married him,* lecteur, je l'épousai. »

Voilà le roman de *Jane Eyre*, en voilà la fidèle analyse. Si vous vous récriez, si vous dites qu'il est impossible qu'un roman aussi célèbre soit rempli d'improbabilités, d'expédients dont le chanoine Schmidt ne voudrait pas, je vous répondrai que je vous ai ménagé et qu'il y en a à chaque chapitre dont je n'ai pas eu le temps de rien dire. Je vous dirai encore que vous n'êtes pas Anglais. Vous avez été gâté par cinquante ans de prétendu réalisme et d'analyse minutieuse. Vous vous accommodez parfaitement de livres sans caractères, ni vérité profonde et ramassée, ni intérêt d'aucune sorte, pourvu qu'ils ressemblent exactement à la vie de Pierre ou de Jacques. C'est merveille quand il s'y trouve une « crise psychologique » qui en mérite le nom. Vous criez à l'enfantillage si l'on vous propose des évènements un peu extraordinaires, mais vous oubliez qu'il arrrive journellement des évènements extraordinaires, que le même paysan a gagné deux fois le gros lot, et que si l'on introduisait une seule de ces réalités dans un de vos « romans tranches de vie », il croulerait comme un château

de cartes, tandis que *Jane Eyre* tient. Vous jugez un roman d'il y a soixante ans, comme un livre d'aujourd'hui, et, qui plus est, vous le jugez sur une analyse, comme si toute œuvre d'art ne révélait pas son « titre », comme dit Joubert, par son exécution et ses détails.

Tâchez donc de dépouiller un peu vos préjugés; oubliez Bourget et surtout ses imitateurs; relisez quelques ouvrages français auxquels personne ne refuse la puissance et qui cependant fourmillent des mêmes impossibilités que *Jane Eyre* : *le Père Goriot,* par exemple, ou *Mauprat,* ou même *Carmen.* Venez alors au roman de Charlotte Brontë et lisez le, autant que possible, dans la richesse éclatante de l'anglais. Voici, je pense, ce que vous trouverez.

Pour commencer ou plutôt pour continuer par les défauts, vous serez surpris de l'ignorance du monde que révèle, par exemple, l'esquisse de Miss Ingram. L'aristocratie dans *Jane Eyre* ne se caractérise que par l'insolence. Miss Ingram est une déesse pourvue d'une âme de première de modiste, à la fois dédaigneuse et basse, et parlant une langue de commis voyageur. Elle traite un domestique d'imbécile (1). Rochester serait entièrement convaincant s'il était à l'étage social de Hunsden (dans

(1) Dans *Agnes Grey,* Anne Brontë introduit une Matilda, amazone qui jure comme un charretier.

le *Professor*): il est impossible comme byronien élégant.

Ces solécismes amusent plus qu'ils n'irritent. En revanche l'homme le plus patient sentira promptement ses nerfs en remarquant à quel point Charlotte s'est identifiée avec son héroïne, et le plaisir paisible et profond qu'elle éprouve à se suivre à travers six cent pages. Ce n'est rien que Jane Eyre soit malheureuse et institutrice, qu'une fastueuse érudition, du français à chaque bout de phrase, des citations de poètes, etc., accompagnent son personnage. Ce qui est intolérable c'est que Charlotte se complaise si visiblement à être Jane Eyre, laide, mais mystérieusement et souverainement séduisante, pure, forte, héroïque, intelligente, enfant naïve et femme parfaite, modeste et provocante, fascinante et insaisissable, *the savage beautiful creature*, comme elle s'appelle une fois avec un talent dont on enrage. C'est qu'elle se fasse faire l'amour par Rochester dans une langue admirable, avec une passion chuchotée et, par instants, une sorte de tendresse d'homme qui aurait le vin caressant. Il y a une scène que Shakespeare ne renierait pas, mais qu'on arracherait du volume avec un soulagement infini. Le mariage est décidé. Rochester et Jane Eyre sortent en voiture. La petite Adèle est dans cette voiture, ce qui est odieux, bien que Jane Eyre soit son ins-

titutrice. Les amoureux la changent de place comme un paquet gênant. Bientôt, comme c'est une petite bavarde, elle se mêle à ce duo de rossignols. Ne pouvant la faire taire, on lui fait faire sa partie : Rochester s'empare de mots qu'elle dit ; cet Hercule soumis fait de petites phrases à double entente dans le langage de la *nursery*, il met Jane Eyre dans la lune, l'habille d'un bout d'arc-en-ciel, etc. La scène est parfaitement intolérable. Jamais l'égoïsme, l'impudeur tranquille de la passion triomphante ne se sont montrés aussi à nu.

Voilà le grand défaut de *Jane Eyre*.

Mais on sent déjà que ce défaut est un défaut de de génie. Tout le temps qu'elle écrit ce roman à chaque page duquel la passion couve ou éclate, Charlotte est à la cure de Haworth, où il fait froid, où personne ne se porte bien, où le cadavre vivant de Branwell met son horreur du jour et de la nuit ; elle est pauvre, inquiète de l'avenir, plus inconnue que jamais et meurtrie par l'affront du *Professor* régulièrement renvoyé. C'est à travers ces déboires que la pauvre fille de pasteur rêve les rêves de la châtelaine de Nohant. Cette chétive petite femme, occupée de cuisine et de lingerie, à idées et conversation de provinciale étroite, a, en elle, une réserve de passion qui suffirait à dix vies et à une bibliothèque de romans.

Ce n'est pas tout. A côté de cette puissance volcanique, il y a chez elle la sûreté de coup d'œil et de main des grands artistes. Son exécution fait passer sur ce qui serait autrement intolérable, et quand la matière se trouve être simplement humaine comme nous l'aimons aujourd'hui, les moindres détails montrent sa supériorité. Qu'on lise les premiers chapitres de *Jane Eyre*. Qui a jamais mieux peint une enfant souffrante et ulcérée? Qui a mieux montré ces idées de grande personne fermentant parmi des visions enfantines, que tout le monde se rappelle mais que l'on peut si rarement fixer?

Ajustez une manière large et pleine, celle d'une grande symphonie dont chaque note concourt à l'ensemble, un talent merveilleux pour mettre un paysage par exemple, en harmonie avec une scène. Il y a une gradation admirable dans l'effet produit par les derniers chapitres : Jane errante par les *moors* épuisée et presque folle et arrivant tout à coup à la mystérieuse maison des deux sœurs où tout est poésie exquise et pénétrante. Oui, l'imagination de Charlotte va facilement au mélodrame, mais, même quand elle est ainsi trompée, elle garde le tact de Racine. Il y a cent pages dans *Jane Eyre* qui portent la marque des classiques, entendez le mariage parfait de l'idée avec le style.

La langue est ce qu'elle sera toujours. Charlotte

s'est formée sur les écrivains du XVIIIe siècle anglais, sur Johnson, si l'on veut : elle écrit, vers l'âge de vingt ans, des lettres que l'on jurerait du lexicographe. C'est une phrase simple, solide, à adjectifs. Charlotte écrira toujours ainsi, elle n'aura jamais peur des adjectifs, comme la plupart des poltrons qui copient aujourd'hui Voltaire. Mais elle en a une provision immense, de tous poids et de toutes couleurs, et elle les jette avec une sûreté inconcevable dans une phrase où l'on sent d'abord le mouvement, ce grand secret magique des vrais styles, et où ils passent comme des reflets dans une large rivière. En vérité, cette petite femme écrit un très grand anglais.

Voilà l'impression que nous laisse aujourd'hui *Jane Eyre*, démodé en quelques parties jusqu'au ridicule, mais d'une puissance qui entraîne tout.

En 1848, seules les qualités littéraires du livre apparaissaient. George Lewes critique d'érudition germanique mais de culture française, était à peu près le seul à s'impatienter de ce qui nous impatiente aujourd'hui. L'intrigue ne parut pas plus extravagante que celle de la plupart des romans du temps, et comparé à *Sybil*, autre grand succès contemporain, *Jane Eyre* était évidemment un produit du génie. Chose incroyable, trente ans après Byron, Rochester parut neuf et fut copié ; son

cynisme fut élégant, et Charlotte se trouva avoir fait une gravure de modes.

Il y eut aussi dans l'immense succès de *Jane Eyre* une certaine part de scandale. Beaucoup de femmes trouvèrent la nouvelle héroïne *unwomanly*, dépourvue de la pudeur et des délicatesses de son sexe. On lui aurait pardonné d'écouter l'autobiographie audacieuse de Rochester, on ne lui pardonnait pas de se laisser aimer trop facilement, d'avouer à Rochester qu'elle l'aimait elle-même, d'avoir en un mot, une âme naïvement et impunément sentimentale. C'était la première fois que dans un ouvrage de ce style, à prétentions poétiques et idéalistes, la froide majesté de l'héroïne de roman était à ce point ravalée. Les vieilles filles gardèrent toujours rancune à Charlotte de cette traîtrise. Le livre fut déclaré immoral et, si son succès en devint plus grand, la satisfaction de l'auteur en fut considérablement diminuée. Elle fut blessée au vif, plus tard, quand, dans un salon, un écrivain quelconque qu'on lui présentait crut spirituel de lui dire : « Vous et moi, Miss Brontë, qui avons fait de mauvais livres. »

Le cant britannique, en 1848, commençait à vieillir, mais il gardait une force sous sa peau parcheminée et il sut aussi mauvais gré à Charlotte de son anticléricalisme latent, de l'impitoyable portrait du Reverend M. Brocklehurst et de sa dénonciation

d'une école fondée et entretenue par les offrandes du sanctuaire; on lui reprocha l'amertume de ses premiers chapitres, la vigueur vengeresse avec laquelle la figure sotte et méchante de la tante Gateshead était burinée, on la trouva ingrate, noire et païenne.

C'est surtout ce côté de *Jane Eyre* que les grandes revues attaquèrent. Voici ce qu'en dit dans la *Quarterly* une vertueuse anonyme (1): « Nous avons dit que ce livre est le tableau d'un cœur sans la grâce. C'est, à notre sentiment, le grand, l'épouvantable tort de *Jane Eyre*. Celle-ci est, d'un bout à l'autre, la personnification d'un esprit indiscipliné et non régénéré. Il est vrai qu'elle agit bien et fait preuve d'une grande force morale, mais c'est la force d'une âme entièrement païenne qui est à elle-même sa loi. On ne découvre en elle aucune trace de la grâce chrétienne. Elle a hérité le pire péché de notre nature tombée, le péché d'orgueil. Jane Eyre est orgueilleuse, et, par conséquent, ingrate. Il a plu à Dieu de la rendre orpheline, sans amis, sans argent; et cependant elle ne remercie personne, moins que tous autres les amis, les compagnons et les maîtres de sa jeunesse abandonnée — pour la nourriture et le vêtement, les soins et l'instruction qu'on a la

(1) C'était une certaine Miss Rigby.

bonté de lui donner jusqu'à ce qu'elle soit à même de se pourvoir. En somme, l'autobiographie de Jane Eyre est un ouvrage anti-chrétien. C'est un long murmure contre le bien-être des riches et les privations des pauvres, c'est-à-dire un murmure contre la volonté divine. C'est une affirmation orgueilleuse des droits de l'homme que rien dans la parole de Dieu et les dispensations de sa providence n'autorise. C'est le ton de mécontentement impie qui est le mal le plus subtil que les tribunaux, les chaires chrétiennes et la société civilisée toute entière doivent combattre. » Le critique concluait en disant que le même esprit avait inspiré le Chartisme socialiste et *Jane Eyre*.

Cette femme n'avait pas tort ; — les généralités ont toujours raison — aujourd'hui Charlotte serait fille d'instituteur et Jane Eyre une sévrienne révoltée ; mais il importe peu. Ce qui étonne, c'est que, à cette date, la *Quarterly* imprimât une rapsodie de ce ton, et ce qu'il faut retenir, c'est que des milliers de gens graves, nantis et hautement moraux durent avoir la même impression. Il paraît bien, en somme, que le roman de Charlotte fut plus souvent un succès littéraire qu'un succès de sympathie et qu'il fut, jusqu'à un certain point, un succès de scandale.

Cette critique et, un peu plus tard, celle de la *North American Review*, furent extrêmement pénibles à

Charlotte. Elle ne ressemblait à George Sand que par le côté littéraire. Elle riposta à la *Quarterly*, dans un autre roman, en mettant des parties entières de son prêche dans la bouche d'une femme vulgaire et déplaisante. C'était de bonne guerre. Mais il se disait à Londres bien d'autres choses qu'elle ne soupçonnait pas et auxquelles il lui eût été impossible de répondre. La seconde édition de *Jane Eyre* portait une dédicace admirative à Thackeray. La malignité du monde crut trouver là une indication. Thackeray vivait séparé de sa femme et l'on avait parfois jasé de ce qu'il eût une jeune fille comme secrétaire. Point de doute, cette fille était Currer Bell, le géant Thackeray, railleur et cynique avec un fonds de sentiment, était l'original de Rochester, la pureté de Jane Eyre était de la littérature et le roman l'œuvre d'une effrontée. Charlotte heureusement n'entendit jamais parler de ce bruit. Elle se se croyait complètement inconnue, et lorsque la vague de son succès parvint jusqu'en Yorkshire, elle s'en réjouit moins que de son incognito.

Elle eut la satisfaction amusée de voir un jour un vieux clergyman frapper de la main sur le premier volume de *Jane Eyre* en s'écriant : « Ma parole d'honneur ! ils ont ici toute l'école de Cowan Bridge et Miss Temple et Brocklehurst. Il ne l'a pas volé. »

Après le succès de la seconde édition, Charlotte voulut mettre son père dans son secret. Elle lui dit un matin :

« Papa, j'ai écrit un livre.

— Un livre, ma fille !

— Oui, et je voudrais bien que vous le lisiez.

— Avec mes mauvais yeux !...

— Mais papa, ce n'est pas un manuscrit : il est imprimé.

— Imprimé, ma fille ! Vous n'avez pas réfléchi à ce que cela vous coûtera. Comment ferez-vous vendre un livre ? Personne ne vous connaît, ni vous ni votre nom.

— Mais papa, attendez un peu. Ce ne sera pas une perte d'argent. Je vais vous lire une ou deux critiques, vous verrez bien. »

Au thé, M. Brontë dit à Emily et Anne : « Savez-vous, petites, que Charlotte a écrit un livre ? Je n'aurais pas cru qu'elle pouvait faire aussi bien. »

Il est singulier que M. Brontë n'eût jamais eu le moindre soupçon des ambitions littéraires de ses filles. Un jour il s'était rencontré dans le jardin de la cure avec le facteur apportant un gros paquet à l'adresse de Currer Bell. « Currer Bell ?... » dit le vieux ministre, « nous n'avons pas ça dans la paroisse. » Branwell ne sut jamais que *Jane Eyre* était l'œuvre de sa sœur. Une lettre de Charlotte dit

qu'elle pensa qu'il serait cruel de le lui dire, au moment où sa décadence intellectuelle se précipitait.

Les éditeurs de Charlotte, comme un bon nombre de ses critiques, ne devaient guère avoir de doutes sur son sexe. *Jane Eyre* n'est pas encore imprimée qu'on en traite l'auteur inconnu avec des égards qu'on n'aurait pas pour un écrivain masculin. Il ne se passe pas de semaine qu'on ne lui envoie non seulement les publications de la maison, mais toutes les nouveautés intéressantes. Plusieurs fois, Charlotte est tout près de se couper en écrivant à M. Williams, avec qui elle a une correspondance littéraire suivie, d'un ton confiant et presque familier. Elle dit un jour dans une lettre signée de son vrai nom et écrite en sa prétendue qualité d'intermédiaire : « Currer Bell n'est pas connu dans le pays et je n'ai aucune envie qu'il le soit. »

Elle tenait tellement à son incognito qu'elle se fâche toute rouge en écrivant à Ellen Nussey qui avait d'autant plus de raisons de la soupçonner auteur, qu'elle l'avait vue corriger des épreuves à une table où elles travaillaient ensemble. Ce petit mystère à une amie intime serait ridicule s'il ne tenait à une puissance de silence et à un goût de solitude qu'on a peine à concevoir. Charlotte répond par une lettre qu'elle-même aurait pu qualifier de jésuitique et où elle s'embarrasse à chaque mot,

mais qu'elle termine en disant résolument que ceux-là seront ses ennemis qui diront qu'elle écrit.

Huit jours auparavant elle avait, à l'occasion de son anniversaire, mis dans une lettre à la même, une sorte d'aveu mélangé de bonheur et de tristesse, bien selon son caractère et qui autorisait certainement les suppositions d'Ellen : « J'ai trente-deux ans. La jeunesse est en allée, en allée, et ne reviendra pas... Mais il me semble qu'il faut que le chagrin vienne à tout le monde, tôt ou tard ; quand on a bu la lie avant le vin, on peut raisonnablement espérer quelques gorgées passables. » Il est bizarre qu'elle soit restée ainsi sur le bord de la confidence.

Un petite complication allait se produire qui l'obligerait à sortir de la pénombre où elle se plaisait tant.

CHAPITRE XIII

Quelques semaines après *Jane Eyre*, *Agnes Grey*, le roman d'Anne (paisible histoire d'une institutrice qui, à la dernière page, finit par épouser le vicaire), et *Wuthering Heights*, le sombre chef-d'œuvre d'Emily, avaient paru chez Newby. Les deux ouvrages furent entièrement éclipsés par *Jane Eyre* et il se répandit dans le public une idée vague qu'ils n'étaient autre chose que des œuvres de jeunesse, inférieures et frustes, de Currer Bell. Une critique intelligente de *Wuthering Heights* parut en 1850, mais c'était la première, et il se passa vingt ou trente ans avant que le génie d'Emily fût enfin reconnu. Cette confusion irritait Charlotte autant que l'injuste méconnaissance de la valeur d'Emily.

Une maison d'édition américaine voyant le succès de *Jane Eyre* s'était arrangée avec Smith et Elder pour avoir des épreuves du premier ouvrage que Currer Bell publierait. En juin 1848, *The Tenant*

of Wildfell, le second roman d'Anne, étant prêt, elle l'envoya à Newby.

Quelques semaines plus tard arrivait à Haworth une lettre d'un ton surpris et presque mécontent. M. Smith venait d'apprendre que Newby avait promis à un éditeur américain, rival du premier, les bonnes feuilles du *Tenant of Wildfell*, qui, disait-il, était du même auteur que *Jane Eyre* et *Wuthering Heights*, et bien supérieur à ces deux ouvrages.

Charlotte ne put supporter l'apparence de soupçon qui avait dicté cette lettre. Le soir même, elle et sa sœur, ayant envoyé une petite malle à Keighley par le voiturier, partaient à pied, à travers un orage de grêle et de neige et prenaient le train pour Londres. Le lendemain, à huit heures, elles étaient au Café du Chapitre, faisaient un peu de toilette et ressortaient aussitôt pour aller voir M. Smith. Mrs Gaskell raconte qu'elles s'étaient proposées de prendre un *cab*, mais qu'elles allèrent à pied et mirent une heure à faire le demi-mille qui sépare Cornhill de Paternoster Row. Charlotte raconte (à Mary Taylor) son arrivée dans la maison dont *Jane Eyre* était, pour le moment, la gloire.

« Le 65 est une grande librairie dans une rue presque aussi passante que le Strand. Nous entrâmes. Le magasin était plein de jeunes commis. Je deman-

dai au premier que je pus arrêter : puis-je voir M. Smith ? Il hésita, un peu surpris. Nous nous assîmes et regardâmes des livres sur le comptoir jusqu'à ce qu'il revint. On nous fit monter. — « Est-ce là M. Smith ? demandai-je, en regardant un grand jeune homme à travers mes lunettes. — Lui-même. » — Je lui mis aussitôt dans la main sa propre lettre adressée à Currer Bell. Il la regarda, il me regarda. — Où avez vous eu ceci ? — demanda-t-il. Je me mis à rire et il devina. Après quelques rapides explications et des paroles sévères pour M. Newby, M. Smith sortit précipitamment et revint avec M. Williams, homme de cinquante ans, pâle et voûté, à figure douce, espèce de Tom Dixon fané. Il me serra longuement la main, très ému. Alors, nous causâmes sans fin, c'est-à-dire que M. Williams ne dit rien et que M. Smith parlait tout le temps. »

On imagine facilement M. Smith en présence de son prodige, timide et silencieuse, attentive derrière ses lunettes. Il aurait voulu l'emmener aussitôt avec Anne et les installer chez sa mère. Elles ne voulurent pas. Charlotte alla s'enfermer au *Café du Chapitre* avec la migraine. Le soir, à leur grand étonnement, — car elles avaient mal compris ce que leur avait dit M. Smith, les deux sœurs de celui-ci arrivèrent en toilette de soirée pour les conduire à

l'Opéra. Leur premier mouvement fut la consternation. Cependant elles mirent leurs robes de rechange — œuvre de la couturière de Haworth — et montèrent en voiture près des deux élégantes jeunes filles, l'aînée remarquablement jolie. En montant l'escalier de l'Opéra, Charlotte serra involontairement le bras de M. Williams et lui dit : « Je ne suis pas du tout habituée à cette sorte de choses. » On donnait le *Barbier de Séville*. Charlotte, sans être musicienne le jugea parfaitement.

Le lendemain qui était dimanche elles auraient voulu entendre M. Croly, prédicateur célèbre, mais il ne prêcha pas. Elles dînèrent chez M. Smith. Le lundi, elles virent les curiosités de Londres ; et le mardi matin elles repartirent chargées de cadeaux et de livres et mortes de fatigue. Anne n'était jamais venue à Londres et n'y retourna pas, la pauvre petite. Tout le temps de son rapide séjour, elle fut heureuse, sans aucun doute, mais calme et silencieuse, à son ordinaire. Charlotte n'avait fait que traverser Londres. Habituée à l'intonation monotone du nord, elle fut surprise et charmée de la prononciation modulée qu'elle entendit dans le milieu cultivé des Smith. Elle ne dit pas un mot qui puisse faire supposer qu'elle ait pris plaisir à se sentir pendant ces trois jours, ce qu'elle était dès lors réellement : une femme célèbre. Aucune trace

chez elle de la petite vanité littéraire ; sa simplicité est absolue. Il y avait d'ailleurs dans sa composition un élément qu'elle note elle-même et que Mrs. Gaskell remarqua bien quand elles se connurent, elle avait peur du bonheur et détournait ses yeux dès qu'elle le voyait poindre. Le nuage noir qui pèse sur ceux qui ont souffert ne lui apparaissait jamais plus sombre que lorsque son ciel semblait s'éclaircir. Ses pensées favorites et consolantes — elle en avait comme tout le monde — ne sortaient que furtivement des profondeurs de son âme.

Rien ne dit qu'elle ait eu cette fois des pressentiments funestes et qu'elle ait redouté d'avoir à payer sur le champ le peu de joie qu'elle avait eu. Cependant jamais présages n'eussent été aussi promptement justifiés.

Peu de semaines après son retour, l'état de Branwell empira. Depuis quelque temps il dormait toute la journée et passait la nuit dans une surexcitation terrible. Il eut plusieurs accès de *delirium tremens*. Cependant personne ne le croyait près de sa fin, quand il mourut, un dimanche matin (24 septembre 1848), après vingt minutes d'agonie. L'avant-veille il avait été dans le village, et il n'avait gardé le lit qu'un seul jour. On trouva ses poches pleines des lettres de Mrs. Robinson.

« Pendant les deux derniers jours », écrit Char-

lotte à Ellen Nussey, « son âme avait subi le changement singulier qui précède souvent la mort : des sentiments meilleurs, un retour d'affection pour nous. Il est entre les mains de Dieu, maintenant, et le Tout Puissant est aussi le Tout Miséricordieux. Une profonde conviction qu'il est enfin en repos — en repos après sa courte vie, errante, fiévreuse et souffrante — remplit mon âme et l'apaise. La séparation finale, la vue de son corps pâle et inanimé m'a pénétrée d'une douleur amère que je n'aurais pas crue possible. Tant que la dernière heure n'est pas venue, on ne peut savoir de quelle pitié et de quelle largeur de pardon l'on est capable. Ses vices ne nous paraissent plus rien aujourd'hui, nous ne voyons que ses infortunes. »

M. Brontë fut accablé de la mort de son fils unique, comme si toutes les espérances qu'il avait jadis fondées sur lui eussent revécu pour s'abîmer d'un seul coup ; mais les douleurs des vieillards sont passagères comme celles des enfants. Les sœurs du malheureux jeune homme furent plus profondément atteintes. Charlotte s'alita et fut malade un grand mois.

Elle était à peine convalescente qu'elle remarqua chez Emily des symptômes alarmants : une haleine courte et saccadée, des points de côté, des retours continuels de rhume. Déjà aussi elle s'enfermait

dans le silence qui fut sa dernière arme contre sa maladie. En peu de temps on n'osa plus lui demander comment elle se trouvait. On était au commencement de novembre et l'hiver s'annonçait redoutable. « J'essaie de remettre tout entre les mains de Dieu », écrit Charlotte, « je tâche de m'abandonner à sa bonté, mais que la foi et la résignation sont difficiles ! ».

Le dimanche qui suivit la mort de Branwell, Emily alla encore à l'église ; ce fut pour la dernière fois; elle rentra et ne ressortit plus. Charlotte avait reçu de ses éditeurs dans le cours de l'année, une somme de sept à huit mille francs : elle aurait voulu se servir de cet inutile argent pour soulager sa sœur ; mais Emily refusait obstinément médecins et remèdes. Tout ce que Charlotte pouvait faire pour elle, était de lui faire envoyer de Londres des livres qui la distrayaient encore. Elle demanda par écrit une consultation au Dr Forbes, qui passait alors pour le praticien anglais le plus éminent : ce fut tout le secours que les pauvres filles reçurent de l'art.

Sur ces entrefaites parut la critique de la *North American Review*, la plus dure de toutes.

Charlotte écrit le 22 novembre à M. Williams. « J'ai remis votre lettre à Emily sans lui dire un mot en faveur de l'homéopathie. Quand on la presse, elle incline invariablement au parti contraire, et

trouve des arguments pour ne pas faire ce dont on la prie. Votre lettre lue, elle s'est contentée de dire : « M. Williams est très bon et gentil, mais il se fait illusion, les homéopathes sont des charlatans. » Peut-être qu'elle en reviendra : cela lui arrive.

« La *North American Review* vaut la peine d'être lue : voilà qui s'appelle parler. Quelle bande que ces Bell ! Quelles horreurs ils écrivent ! Aujourd'hui Emily souffrait un peu moins, j'ai pensé que la Revue l'amuserait et je la lui ai lue ainsi qu'à Anne. Tout en lisant, assise entre elles deux à notre peu gai foyer, j'étudiais les deux terribles auteurs. Ellis « l'homme de rares talents, mais morose, brutal et hargneux » était renversé dans son fauteuil, respirant comme il pouvait, lamentablement pâle et amaigri ; il n'a pas l'habitude de rire, mais il souriait, moitié amusé, moitié dédaigneux. Acton cousait ; aucune émotion ne le rend jamais loquace et il souriait aussi, laissant tomber à intervalles un mot d'étonnement de se voir peint sous des couleurs aussi sombres. Je me demande ce que le critique aurait pensé de sa propre sagacité s'il avait vu ces deux pauvres filles. » Elle terminait par une raillerie mordante de l'écrivain d'outre-mer : c'est un ton que même la peine ne peut l'empêcher de prendre. Elle écrit cependant alors à une autre amie : « Si Emily allait seulement mieux, je ne me soucierais

guère d'être négligée, mal comprise ou critiquée ».

Vers la fin de novembre, la situation s'aggrava, la respiration devint de plus en plus pénible et la fréquence du pouls effrayait. Un jour, Charlotte chercha dans les *moors* un endroit abrité où peut-être se retrouverait un peu de bruyère. Elle en trouva un brin flétri mais entier. Emily ne reconnut pas sa fleur de prédilection.

Jusqu'à la dernière minute elle refusa toute aide, et c'était une des souffrances les plus cruelles de ses sœurs de l'entendre monter l'escalier, marche à marche, se tenant au mur et la poitrine sifflante, sans ouvrir la porte pour la soutenir. Le 19 décembre, elle se leva chancelante et l'œil vitreux : elle voulut cependant qu'on la laissât faire seule sa toilette. On trouva, près du feu, son peigne qu'elle n'avait pu ramasser. La mort venant à grands pas, elle la sentit et dit qu'on pouvait chercher le médecin. Il était trop tard : elle mourut sur les deux heures après une brève agonie. La veille encore, Charlotte lui avait lu un essai d'Emerson. Suivant l'habitude du temps elle fut enterrée dès le lendemain. On rouvrit une vieille porte entre le jardin et le cimetière qui ne servait que pour les enterrements. Au moment où sortait le funèbre cortège, Keeper, le chien d'Emily, vint se placer près de M. Brontë et suivit le cercueil jusqu'à la dernière minute. Pen-

dant des semaines, il se tint à la porte de la chambre de sa maîtresse, attendant et gémissant.

Charlotte se crut d'abord courageuse. Elle écrivait le 21 : « Hier, sa pauvre enveloppe usée a été déposée paisiblement sous le pavé de l'église. Nous sommes très calmes maintenant. L'angoisse de la voir souffrir, l'horreur de sa mort, l'enterrement, tout cela est passé. Nous sentons qu'elle est en paix. Elle est morte dans un temps de promesse, elle nous a été reprise dans sa fleur, mais c'est la volonté de Dieu, et l'endroit où elle est allée vaut mieux que celui qu'elle a quitté. »

Ce calme des lendemains d'enterrement ne devait guère durer. Dans la même lettre se lisaient déjà des mots avant-coureurs d'un autre passage : « c'est Anne que je regarde maintenant ; il faudrait qu'elle fût forte et bien portante, mais elle n'est ni l'un ni l'autre, et papa ne va pas bien non plus. » Le pauvre vieil homme répétait constamment à sa fille : « Charlotte, il faut vous raidir ; si vous me manquiez, je succomberais aussitôt ». C'est ainsi que s'acheva l'année qui avait vu le triomphe de *Jane Eyre*.

Charlotte avait commencé quelques mois auparavant le roman de *Shirley*. Elle y peignait Emily sous les traits de l'altière héroïne et le livre avait été entrepris comme une tâche d'amour. Il fallut le laisser. Charlotte aimait passionnément l'art d'écrire.

Le plaisir de composer *Jane Eyre* avait été plus grand que celui de le voir apprécié. Mais elle n'avait aucune des déformations que produit trop souvent la littérature : c'est sa véritable grandeur. Elle est, avant tout, une femme vivant sa vie avec intensité, sérieux et courage, et ne mêle pas l'artificiel de son métier aux réalités poignantes de l'existence.

Tant que dure la maladie de sa dernière sœur, elle ne dit plus un mot de littérature. Elle continue cependant à écrire à M. Williams, qui de plus en plus devient un ami, mais c'est pour décharger son cœur. Elle a un peu de scrupule à l'associer ainsi à des chagrins qui n'intéressent aucunement ses éditeurs : « Dans les circonstances où je suis, cher monsieur, quels droits ai-je à votre amitié, au réconfort de vos lettres ? Mon caractère littéraire, pour le moment, est effacé et vous ne me connaissez que par là. Le soin de papa et d'Anne est nécessairement mon unique objet, à l'exclusion de tout ce qui peut intéresser mes éditeurs. Si Anne allait mieux, je crois que je me remettrais et que je redeviendrais Currer Bell, mais si sa santé reste mauvaise, mon esprit n'ira pas d'un autre côté. »

La même lettre renferme un aveu singulier et qui fait mieux comprendre le désarroi où la mort de Branwell et celle d'Emily l'avaient jetée. « Tout ce

qui nous arrive a dû être en route depuis des années. Inaccoutumées comme nous l'étions toutes à une santé robuste, nous n'avons pas remarqué la lente approche de la dissolution; nous n'en connaissions pas les symptômes : la toux sèche, le petit appétit, la facilité à prendre froid au moindre souffle nous paraissaient des choses communes et ordinaires : je les vois sous un autre jour à présent ». En effet, elle regarde incessamment Anne comme un oiseau prêt à s'envoler. Les mille formes qu'elle donne à son inquiétude revêtent une expression déchirante dans ses lettres.

Anne avait toujours été donce, de cette extrême douceur qui met une tendresse anxieuse dans la sympathie qu'elle excite. Elle avait toujours voulu ce que les autres voulaient. Il en fût ainsi pendant les cinq longs mois qu'elle languit. Son abandon à son aînée, sa docilité résignée tiraient des larmes à Charlotte comme l'avait fait l'énergie farouche d'Emily. Elle accueillait médecins et médecines, elle se soumit à un traitement externe rigoureux, elle accepta l'huile de foie de morue qui, à cette époque, était affreusement nauséabonde. On pouvait lui parler de sa maladie; elle discutait ses chances et ne rejetait jamais l'espérance de la guérison. En toutes choses, elle tâchait de ne pas attrister, de tenir peu de place. Elle écrit à Miss Nussey

qu'elle aurait voulu avoir pour compagne, quand il s'agit de la faire changer d'air : « Je serai aussi peu gênante que possible ». C'était sa préoccupation continuelle.

De bonne heure, Charlotte sut la vérité. Un médecin de Leeds qu'elle avait fait venir sans tarder, la lui avait dite. Ses journées se passaient lentes et sombres ; la nuit, elle se réveillait dans son lit où elle ne retrouvait plus sa petite sœur, et l'angoisse la tenaillait. Cependant il y eut des hauts et des bas fréquents dans l'état d'Anne. Elle eût la douleur du bras qui torture parfois les poitrinaires, puis cette donleur passa. Elle s'amaigrissait, mais, à certains jours, elle souffrait peu. Charlotte aspirait après le printemps. Il lui semblait que si mars — terrible mois dans ce climat — était passé, elle pourrait emmener la malade dans quelque endroit tranquille au bord de la mer. Cependant ce qui domine dans ses lettres est un désespoir à peine voilé par la religion et par le courage qui ne l'abandonna jamais, une amertume qui pénètre les mots et se communique au lecteur le plus indifférent : « J'évite de regarder en arrière ou en avant, je tâche seulement de regarder en haut. Ce n'est pas le moment de regretter, de redouter, ou de pleurer. Ce que j'ai à faire est marqué nettement pour moi ; ce dont j'ai besoin, ce que je demande c'est la force

de le faire ». Mars passa et avril vint. Anne commença à parler plus souvent d'aller à Scarborough. Elle souhaitait, comme je l'ai dit, qu'Ellen Nussey l'accompagnât, tandis que Charlotte resterait près de M. Brontë. Elle lui écrivit une lettre touchante et presque suppliante. Mais Charlotte avait averti son amie de chercher des prétextes : elle savait que la mort pouvait prendre Anne à l'improviste et que ce voyage serait presque inévitablement le dernier.

Dans cette lettre à Miss Nussey, Anne parlait paisiblement de ce qui pouvait l'attendre : « Je n'ai pas horreur de la mort; si je la croyais inévitable, je me résignerais sans beaucoup de peine à cette perspective, dans l'espérance, chère Miss Nussey, que vous tiendriez compagnie à Charlotte le plus possible et que vous lui serviriez de sœur. Mais je voudrais que Dieu m'épargnât, non seulement à cause de papa et de Charlotte, mais parce que je voudrais faire un peu de bien en ce monde avant de le quitter. J'ai toutes sortes de plans — humbles, à la vérité, et sur une petite échelle — mais que je ne voudrais pas qui s'en aillent à rien. Que la volonté de Dieu soit faite. » Mrs Gaskell croît que c'est vers ce moment qu'elle composa le cantique de résignation dont j'ai déjà parlé et qui est, en effet, bien d'accord avec ces sentiments :

J'espérais qu'avec les braves et les forts
Ma tâche me serait fixée;
Que parmi la foule affairée je travaillerais
Dans un but pur et élevé.

Dieu me donne un autre rôle,
Il me le donne dans sa sagesse;
Je l'ai dit le cœur saignant
La première fois que j'ai senti l'angoisse.

Mais ces longues heures cruelles ne seront pas perdues,
Ces jours de misère,
Ces nuits de ténèbres et d'angoisse,
O Dieu, si je puis me tourner vers Toi.

Laisse-moi te servir de tout mon cœur,
Quel que soit mon destin écrit;
Soit que je doive me préparer à partir
Ainsi jeune, ou rester encore un peu.

Si tu me ramènes à la vie
J'en serai plus humble,
Plus sage, plus forte pour la lutte,
Plus prompte à m'appuyer sur Toi;

Si la Mort est à ma porte,
Qu'en mourant j'accomplisse mon vœu :
O Seigneur! quelle que soit ta volonté
Que du moins je te serve maintenant.

Ces vers se chantent encore souvent et portent la résignation dans le cœur de milliers d'hommes. Un des petits plans d'Anne s'est réalisé sans qu'elle s'en doutât, mais c'est sa vie qui a donné à ses humbles strophes leur vertu.

La lettre à Miss Nussey est du 5 avril. Le beau temps ne vint pas avant la fin du mois et, quand il

vint, Anne ne s'en trouva pas mieux, au contraire. Cependant elle desirait toujours aller à Scarborough et Charlotte arrêta deux chambres dans une pension bien située sur la falaise. Il fut convenu que Miss Nussey rejoindrait Charlotte et Anne à une station du parcours. Charlotte vit venir le jour du départ le cœur gros. La faiblesse de la malade augmentait de jour en jour et on pouvait tout craindre de la crise qui ne manquerait pas de suivre l'excitation du voyage. Elles quittèrent Haworth le 24 mai et manquèrent à Leeds Miss Nussey qui les y avait vainement attendues et se décida à gagner Scarborough sans elles. Anne était extrêmement faible et les hommes du chemin de fer durent la porter partout. Elles s'arrêtèrent un jour à York où Anne voulut revoir la cathédrale. La vue du noble monument lui fit une impression extraordinaire. « Si la puissance de l'homme a pu faire ceci » dit-elle, « qu'est-ce que ne sera pas..... » Elle ne put achever sa phrase, tant son émotion était grande.

Le 25 au soir elles arrivèrent à Scarborough, Anne très excitée par tout ce qu'elle voyait. Dès le lendemain elle alla sur la plage dans une petite voiture à âne qu'elle conduisit elle-même, dans la crainte que le conducteur ne fatiguât la pauvre bête. Elle était venue souvent à Scarborough avec les

parents de ses élèves et montrait à Charlotte et à Ellen tous les points de vue qu'elle préférait dans la baie.

Le dimanche 26 elle aurait voulu aller à l'église. On l'en empêcha. Elle marchait très péniblement et de passer d'une chambre à l'autre l'épuisait. Après chaque effort de ce genre, bien qu'elle n'eût jamais eu l'habitude de faire beaucoup de démonstrations extérieures de religion, elle joignait les mains et priait avec ferveur. Ce dimanche était une journée magnifique et l'on reconduisit Anne sur la plage. Elle s'assit sur le sable et demanda qu'on la laissât seule, jusqu'à la fraîcheur.

Le soleil descendit dans une gloire éblouissante.

On avait poussé le fauteuil d'Anne près d'une fenêtre et elle regarda longuement la mer, les navires et le château sur sa falaise rougis par le brasier du couchant. Quand la vision se fut éteinte, elle demanda tout à coup si l'on ne ferait pas bien de la ramener à Haworth. Le lendemain à sept heures, elle se leva et fit sa toilette elle-même. Un peu avant midi, elle demanda de nouveau avec instance, s'il ne serait pas possible de la ramener à Haworth. Elle sentait sa vie s'en aller, disait elle. Le médecin vint. Elle lui posa la même question, insistant pour savoir ce qui lui restait de vie. Le médecin lui avoua la vérité et que l'ange de la mort n'était pas

loin. Elle joignit les mains appelant la bénédiction de Dieu sur Charlotte d'abord, puis sur son amie. « Soyez lui une sœur », dit-elle à Miss Nussey, « tenez compagnie à Charlotte ». Sa vie s'en alla lentement. On l'avait mise sur un canapé. « Tout ira bien, sans tarder, par les mérites de notre Rédempteur », dit-elle à sa sœur qui lui demandait comment elle se trouvait. Vers deux heures, une minute après avoir dit qu'elle était très heureuse, ses yeux s'obscurcirent et, quelques instants après, elle passa, sans un soupir. Ses dernières heures avaient été si paisibles, elle avait si bien tenu sa promesse de ne pas gêner beaucoup, que les gens de l'hôtel ne savaient pas qu'elle se mourait. Comme elle rendait le dernier soupir, on entrouvrit la porte pour annoncer le dîner.

Charlotte n'écrivit à son père que le lendemain. Le mercredi, accompagnée seulement d'Ellen et d'une amie de celle-ci qui suivit discrètement le cercueil, elle conduisit sa benjamine au cimetière de Scarborough.

CHAPITRE XIV

Il fallut des années, il fallut toute la célébrité de Charlotte et le succès de sa *Vie* par Mrs Gaskell pour que le nom d'Anne, sa pâle et douce figure, sa poésie douloureuse et sans apprêts, sortissent de l'obscurité qui s'était aussitôt épaissie sur son tombeau.

Emily dut aussi attendre. Ses vers qui sont ce qu'elle a fait de plus semblable à elle-même ne sont appréciés à leur valeur que depuis vingt ans à peine, et son roman serait encore ignoré s'il ne s'était fait en Angleterre une rapide évolution du goût. Mais cette évolution était proche au moment même où Emily mourut et, dès 1849, un jeune critique, M. Sydney Dobell, montra dans le *Palladium* qu'il avait senti la grandeur de ce *Wuthering Heights* où ses confrères plus âgés ne voyaient qu'extravagance et impudeur. Ce n'est qu'avec Matthew Arnold et Swinburne que le roman passa au rang des œuvres

immortelles, sinon parfaites — ce que *Wuthering Heights* est loin d'être — mais, à partir de l'article du *Palladium*, Emily eut un nombre sans cesse grossissant de fidèles.

Wuthering Heights (1) ne ressemble en rien aux œuvres de Charlotte et il ressemble peu aux œuvres de qui que ce soit. C'est, comme le dit Miss Brontë, un pur produit des *moors* et d'une imagination exclusivement nourrie d'elle-même. On n'en indique que le cadre ou l'apparence en l'appelant un roman rustique. Il est vrai que *Wuthering Heights* est le nom d'une ferme où l'action se passe presque complètement, grande ferme centenaire et d'aspect sinistre avec sa porte barrée de chaînes, son jardin à l'abandon, sa grande salle sombre à profonde cheminée et profonds recoins d'où de rudes échelles partent vers le toit ouvert jusqu'au faîte, à travers l'enchevêtrement des poutres. Deux ou trois paysans taciturnes et malveillants vont de çà de là écartant du pied des chiens méchants qui sortent de

(1) Ce titre est pris du nom de la maison où se passent les évènements principaux. Il signifie à peu près « Collines d'orage ». M. de Wyzewa a publié ou édité une traduction française de *Wuthering Heights* sous le titre de l'*Amant*. Ce titre paraît juste quand on connaît l'ouvrage. Quand on ne le connaît pas, placé comme il l'est sur une couverture de papier jaune, il ne peut donner au lecteur français que l'idée la plus fausse du roman. La traduction est précédée d'une introduction intéressante et sans lyrisme creux.

partout. Ils parlent le plus épais dialecte du nord. La brutalité règne à travers tout le roman : on s'y bat à chaque page et le sang jaillit, on y bat les femmes ; les enfants y pendent de jeunes chiens au dossier des chaises dans un coin de la salle où l'on se cogne. Deux ou trois fois la terreur irrésistible donne la chair de poule et ôte la force d'avancer. La cruauté de certaines scènes révolte. On vous laisse dans une chambre où Heathcliff s'apprête à martyriser son fils poitrinaire. Rudesse et brutalité sont des choses campagnardes, la cruauté non. Mais il y a dans *Wuthering Heights* bien autre chose que de la rusticité et même de la sauvagerie. C'est un livre de passion furieuse où la violence des sentiments fait qu'on oublie promptement les détails du cadre. Le drame se placerait aussi bien à n'importe quelle époque et dans n'importe quel milieu.

Un soir, revenant d'un voyage, M. Earnshaw, le propriétaire de « Wuthering Heights » dans un temps où c'est encore une ferme paisible et heureuse, laisse tomber de son manteau un petit être bizarre qu'il a ramassé dans la rue. On adopte le petit bohémien. On l'appellera Heathcliff. M. Earnshaw a deux enfants : un garçon, Hindley et une fille, Catherine. Hindley brutalise le petit étranger ; Catherine au contraire l'adore, ils sont insépara-

bles ; quant au fermier il prend en toute occasion le parti de celui qu'il a sauvé d'une mort misérable. Heathcliff est une énigme, une créature d'une autre race et, pourrait-on croire, d'une autre sphère. Il est fourbe et courageux, dur à la souffrance et lâchement dénonciateur, avare, passionné et silencieux. Sa caractéristique, à mesure qu'il grandit, est son attachement pour Catherine. Tout ce que les enfants ont d'infini dans l'âme est dans ce sentiment.

A quelques milles de « Wuthering Heights » se trouve une sorte de ferme-château, « Thrushcross Grange » occupée par un riche propriétaire du nom de Linton. Vers sa quinzième année, Catherine passe quelques semaines chez ses voisins. Au retour, elle n'est plus la même. La petite coureuse de *moors* partie à califourchon sur son poney, revient élégante amazone, parlant bien, se tenant bien, riant de tout ce qu'elle retrouve d'agreste chez son père et de Heathcliff plus que de tout le reste. Un enfer de fureur s'allume dans les yeux du noir adolescent. Catherine est déjà fiancée à Edgar Linton, le fils affiné et indolent du propriétaire de « Thrushcross Grange ». On lui demande si elle aime mieux Edgar que Heathcliff. La question lui paraît absurde. Heathcliff, c'est comme elle-même, on ne s'épouse pas soi-même. Le mariage a lieu, Catherine s'en va et Heathcliff reste avec une soif inex-

tinguible, il ne sait d'abord de quoi, mais peu à peu, il sent que c'est de vengeance réclamée par une haine folle contre ceux qui lui ont ôté Catherine et contre Catherine elle-même. Bientôt, il disparaît et pendant des années on n'en entend plus parler.

Quand il revient c'est un homme, grand, de tournure militaire et presque distinguée, l'expression sarcastique et fréquemment sinistre. Il a de l'argent. Il rencontre Hindley dans une auberge où, depuis la mort de son père, il travaille à se ruiner; ils jouent, Hindley perd si bien qu'il est obligé d'en passer par les volontés du revenant, lequel s'installe chez lui et s'y rend promptement maître, tandis que Hindley s'abrutit de boisson. Heathcliff voudrait revoir fréquemment Catherine devenue Mrs Edgar Linton. Son mari y met bon ordre. Alors Heathcliff entreprend l'exécution d'un plan de vengeance savante. Il précipite la décadence de Hindley et fait élever comme un sauvage Hareton son seul fils. L'abrutissement du père et la stupidité du fils rafraîchissent constamment sa vue. En même il fait la cour à Isabelle, sœur d'Edgar Linton, l'enlève et l'épouse : il en a un fils qui s'appellera Linton Heathcliff et qu'il déteste comme il a toujours détesté la mère, même au temps où il l'a enlevée et épousée.

Cependant Catherine meurt en couches après une dernière entrevue avec Heathcliff où ils laissent

éclater la flamme dont ils ont toujours été l'un et l'autre consumés. Heathcliff l'adorait autant qu'il la haïssait vivante. Morte il ne vivrait pas une heure s'il ne sentait qu'elle le hante. Il se nourrit de sa présence invisible et la pensée de sa mort n'a d'autre effet que de lui ôter les sentiments qui étaient son dernier frein. Catherine a laissé une fille appelée du même nom. Elle grandit. Un jour vient où Isabelle meurt et où l'on ramène à « Thrushcross Grange » son chétif rejeton. La deuxième Catherine s'est attachée à lui dès l'instant qu'elle l'a vu. Un dernier plan diabolique naît dans le cerveau d'Heathcliff. Il vient réclamer son fils. Il l'emmène; il l'élève avec soin bien qu'il le haïsse, il s'arrange pour qu'il rencontre Catherine et s'en fasse aimer, tout valétudinaire égoïste qu'il est. Il réussit. Un hardi coup de force et les voilà mariés. Bientôt le lamentable jeune époux meurt, mais la vengeance de Heathcliff est complète. Il est le maître de « Thrushcross Grange » commme de « Wuthering Heights ». De tout le passé il ne reste que la deuxième Catherine qu'il martyrise à son tour. Il meurt enfin, dans un transport horrible de haine satisfaite. On l'enterre de nuit comme un chien, mais il a soudoyé le fossoyeur pour que son corps soit placé dans la fosse même de celle qu'il a aimée. Ses os, à tout le moins, seront mélangés aux siens.

Ce résumé laisse deviner les improbabilités, impossibilités et crudités de toutes sortes qui abondent dans Wuthering Heights, plus encore que dans *Jane Eyre.* Il dissimule la complication du livre. Emily commence son roman par la fin, comme le font beaucoup de conteurs contemporains et souvent la narration est à double fond et l'on entend le récit d'un récit. Il faudrait un effort de mémoire prodigieux pour en reproduire la suite dans l'ordre qu'elle a choisi. La lecture même demande une attention soutenue ; presque involontairement, on se met à dresser des arbres généalogiques, ce qui n'empêche pas qu'il faille deux cents pages pour qu'on soit fixé sur la relation existant entre la deuxième Catherine et Heacthliff.

Ces défauts et la simplicité enfantine de la donnée choquent à une première lecture ; on passe dessus à la seconde, et, si le livre s'impose assez au souvenir pour qu'on y revienne plus souvent, on ne tarde guère à n'en plus sentir que le charme extraordinaire. *Wuthering Heights* est une de ces rares œuvres d'art d'où l'art semble avoir entièrement disparu et où il ne reste que de la passion.

Le côté diabolique de Heathcliff choqua beaucoup la critique respectable de 1848. Charlotte elle-même se demande avec hésitation s'il est sage de créer des êtres semblables. Cette question ne nous arrête plus

aujourd'hui. Heathcliff démon nous paraît purement romantique : c'est un des points — avec les scènes de terreur — où nous retrouvons la trace des lectures allemandes d'Emily, c'est-à-dire la partie la moins originale et la seule périssable de son talent. Il n'en est pas de même du sexualisme dominateur qui envahit l'œuvre toute entière. Cela aussi révolta la conscience anglaise, et, pendant des années, il parut abominable qu'une jeune fille, une fille de pasteur, eût écrit avec ce qu'on appelait cette licence.

Il est inutile de discuter ce reproche qui a, lui aussi, cessé d'en être un aujourd'hui. Charlotte a essayé d'en laver sa sœur en disant, avec une intuition profonde, qu'elle n'avait pas bien su ce qu'elle faisait. Du point de vue purement psychologique, cette parole est admirable. Il n'y a pas une ligne, pas un mot dans *Wuthering Heights*, qui éveille une idée sensuelle. Même la scène, — merveilleuse dans son impossibilité, — où Heathcliff et Catherine se jettent dans les bras l'un de l'autre avec des cris de passion qui ressemblent à des cris de torture, ne pourrait être rabaissée que par une imagination impure. Chose singulière, quand on lit *Wuthering Heights*, quand on voit les âmes des deux prodigieuses héroïnes jeter des flammes dès l'apparition de Heathcliff ou de Linton, ce n'est pas tout de suite à

Phèdre que l'on pense, bien que, peu à peu, le même souffle de tempête se fasse sentir, c'est à Miss Austen avec ses mariages, ou même aux romans d'enfants que nous lisions jadis. L'idée de l'amour est aussi pure, aussi dépouillée, pour Emily que l'idée et le mot de mariage le sont pour les enfants. Certains détails feraient même croire à des ignorances de parfaite innocence. L'amour, tel qu'elle le conçoit et le peint, est trop inquiet pour qu'on puisse le mettre dans quelque sphère céleste où les anges vivraient de la vie des hommes, mais il irait parfaitement à un monde de génies incorporels et fougueux. C'est une attraction souveraine où la matière n'a point de part, mais dont les âmes sont les jouets sans résistance.

Il faut une puissance lyrique exceptionnelle pour soutenir cette gageure pendant tout un volume. Emily la possède. Personne ne donne autant l'impression de l'aisance dans la force. Mais elle a de plus une clarté de vision réaliste qui perce à chaque instant, dans des mots de vérité simple et profonde qui sont la rançon princière des improbabilités qu'elle suppose. Ce n'est plus seulement alors la jeune fille qu'on croit entendre, mais une femme qui aurait vécu plusieurs vies. L'enfantillage foncier de la conception disparaît comme s'il n'eût jamais existé. Lisez les reproches de Catherine mourante

à Heathcliff : « Je voudrais pouvoir vous tenir jusqu'à ce que nous soyons morts tous les deux. Je ne m'inquièterais pas de ce que vous souffririez. Pourquoi ne souffririez-vous pas ? Je souffre bien, moi. » Et, plus loin, la fin des reproches de Heathcliff à Catherine : « Je ne vous ai pas brisé le cœur, c'est vous qui vous l'êtes brisé, et, en le brisant, vous avez brisé le mien. Tant pis pour moi si je suis robuste. Quelle espèce de vie sera-ce quand vous... oh ! Dieu ! ! Aimeriez-vous vivre avec votre âme dans le tombeau ? »

On citerait cent paroles où la passion se joue ainsi dans des subtilités plus vraies que la simplicité apparente d'une émotion moins chargée. Qui tiendrait le pari de faire dire des paroles d'amour à une morte couchée dans sa tombe ouverte ? Le génie d'Emily court à chaque instant au devant de pareilles épreuves. Cette profonde vérité humaine est aidée par la réalité — infiniment prenante pour nous — du cadre, des caractères, de l'atmosphère du récit. Nous sentons ici dans l'exécution le même quelque chose insaisissable qui est la perfection de la nature. Une création comme Joseph, le vieux paysan pharisien avec ses sermons et sa Bible, suffirait à immortaliser un livre. La poésie des moors, la grande brise chantante, ouvre des horizons sans bornes à travers tout le récit, cependant

que la poésie familière du talus en fleurs, du creux rocheux, du vieux mur envahi de végétation, le ramène à notre échelle et nous fait sentir une sécurité. Emily est maîtresse de toute cette symphonie : ses mots simples et anciens évoquent bien plus qu'ils ne décrivent. Car son génie apparaît aussi dans la forme dont elle revêt ce conte extraordinaire. C'est la langue du peuple, comme Shakespeare l'aurait parlée s'il fût resté toute sa vie à Stratford, merveilleusement simple, directe et nuancée, en tous temps et ici, élargie et enrichie par une sorte de science infuse ou d'activité intérieure, aussi habile que l'érudition des plus grands écrivains.

Les particularités locales savoureuses n'y manquent pas, mais Emily, même réduite à la langue de tout le monde, en ferait autre chose que tout le monde. Son anglais a une qualité telle qu'on croit entendre une langue toute nouvelle. Style, personnages et caractères, tout est simple et élémentaire dans ce livre prodigieux, mais tout est à une puissance que, seul, le plus rare génie atteint. L'effet est singulier. Des livres que l'on avait toujours crus des chefs d'œuvre de naturel, — les meilleurs de George Eliot, par exemple, s'affaiblissent et s'entachent de littérature en comparaison. On se rend compte qu'on fait tort à *Wuthering Heights* en l'appelant un roman. C'est une sorte de poème

homérique où tout est vrai en détail et où cependant, on perçoit quelque chose d'irréel. On dirait la vérité, mais dans un autre monde que celui-ci. C'est le défaut du livre : un manque d'équilibre et d'harmonie, un je ne sais quoi de troublant qui tient du rêve et, trop souvent, du cauchemar. Mais c'est aussi sa magie. Emily a eu l'extraordinaire puissance de croire et de nous faire croire à des caractères et des évènements dont un garçon de quinze ans démontrerait l'impossibilité.

Qu'aurait-elle produit si elle avait vécu ? Aurait-elle appris à faire un usage plus sobre de son étonnante faculté créatrice, ou aurait-elle tenu deux fois la gageure de *Wuthering Heights* ? Mystère. Nous ne savons même pas si elle avait les matériaux d'une autre histoire des *moors*. Ses vers ne nous disent rien de ce qu'aurait pu devenir sa prose. Ils n'ont rien de commun avec elle que l'originalité et Emily était parvenue plus d'une fois, dès l'âge de seize ans, à la perfection de sa manière. Ce dont on peut être sur, c'est qu'elle n'eût jamais rien écrit qui n'eût porté la marque de sa hautaine nature, la touche naturelle et rare. C'est à ce mot qu'il faut toujours revenir quand on essaie de fixer l'impression qu'elle laisse. Son art aussi bien que sa vie, l'isole, et on la voit toujours dans des sentiers inaccessibles.

CHAPITRE XV

Charlotte ne revint pas à Haworth, comme on pourrait le croire, sitôt l'enterrement de sa sœur. Elle était à bout de forces et la fin d'Anne avait été si paisible que Scarborough et son cimetière lui offraient moins d'images lugubres que la demeure où Branwell et Emily avaient laissé leur terrible souvenir. Son père lui-même le sentit et lui écrivit de rester. Elle resta donc, avec Ellen Nussey, une quinzaine de jours, dans la même pension sur la falaise.

Quand elle revint, une réaction favorable s'était faite, elle se remit à son roman et en écrivit le dernier volume en moins de trois mois. Elle ne put cependant s'empêcher d'y inscrire le souvenir de ses deuils et emprunta au vieux Bunyan le titre de son vingt-quatrième chapitre : la Vallée de l'ombre de la Mort (1).

(1) On y lit ce passage : « Nuit après nuit, le suppliant peut demander grâce de cette voix imperceptible qui est

Shirley parut à la fin d'octobre 1849. Le succès de *Jane Eyre* avait préparé le public, et la critique — à part un article du *Times* qui fit pleurer la pauvre Charlotte — fut aussitôt conquise. On se rendra mieux compte de la position que Miss Brontë avait dès lors dans son pays par le fait que la *Revue des Deux Mondes* publia une longue étude d'Eugène Forcade sur *Shirley*, dans le mois qui suivit l'apparition du livre. Cette critique parut à Charlotte de beaucoup la plus intelligente de toutes et elle revient à plusieurs reprises sur le plaisir qu'elle lui fit.

En novembre, elle alla à Londres, un peu pour consulter un médecin, beaucoup pour faire plaisir à ses éditeurs ; elle rencontra Thackeray, son héros, et Miss Martineau, esprit viril et volonté de fer, qui l'attacha aussitôt. Son père lui avait demandé d'aller voir tout ce qu'elle pourrait de vieilles armes et armures dont il ne savait rien que par les livres et, quand elle fut de retour au logis, elle trouva plus d'une fois moyen de l'intéresser en lui décrivant les harnachements d'acier qu'elle avait vus dans la galerie du Prince Albert.

celle de l'âme quand elle s'adresse à l'invisible : épargnez mon bien-aimé, guérissez la vie de ma vie, ne m'arrachez pas ce qu'une longue affection a soudé à mon être. Dieu du Ciel, penchez-vous, écoutez, soyez clément ! On s'approche de l'oreiller de souffrance ; une main invisible retravaille étrangement les traits familiers, l'horrible moment approche. »

Un beau matin, Martha, jeune servante que l'on avait adjointe à Tabby, maintenant plus qu'octogénaire, se précipita chez sa maîtresse en criant en patois : « Oh ! Mademoiselle, mademoiselle ! quelle nouvelle ! ! — Quoi donc ? — Vous avez fait deux ouvrages, les plus beaux ouvrages qu'on ait jamais vus. On l'a dit à Halifax à mon père et trois hommes d'ici l'ont vu à Bradford, et on va faire une réunion à l'Institut ouvrier pour les acheter. »

Le secret de Charlotte avait été pénétré par un habitant du district, né à Haworth, qui avait reconnu plusieurs des personnages de *Shirley* et n'avait vu dans tout le pays qu'une seule personne capable de les peindre. Tout Haworth fut dans l'enthousiasme (1), sauf naturellement les vicaires qui sont cruellement malmenés d'un bout à l'autre du roman : encore se consolèrent-ils à la longue et finirent par se féliciter d'être immortels. Charlotte fut plus heureuse que fâchée de se trouver prophète dans son pays, mais, en peu de temps, la curiosité s'ajoutant à l'intérêt, des gens vinrent de loin, en voiture, les dimanches, pour la voir à l'église, et, de cette sorte de popularité elle avait horreur.

M. Brontë fut très fier de la gloire de sa fille et

(1) La gardienne du musée de Haworth, rude fille de dix-huit ans, lisait *Shirley* pendant que l'auteur de ce livre examinait les reliques des Brontë.

en fit les honneurs avec une singulière dignité. Toujours il vit sa Charlotte dans l'auteur de *Jane Eyre,* mais, même tant qu'elle vécut, il savait parler de son « génie » sans forfanterie ni ridicule. On a jasé à tort et à travers sur M. Brontë (1). Toutes ses lettres, même celles qu'il écrivait aux approches de quatre-vingts ans, sont d'un esprit au-dessus de l'ordinaire et d'une noblesse de ton qu'on ne peut plus que singer aujourd'hui. Un jour il apporta à Charlotte une liasse de papiers jaunis. C'étaient les lettres que sa femme lui avait écrites, bien longtemps auparavant, an commencement du siècle, quand ils étaient fiancés et que sa dure période de probation touchait à sa fin. Il y avait dans cette démarche de vieillard une jeunesse de sentiment, une délicatesse et un tact qui n'appartiennent pas à une nature commune. Charlotte fut profondément touchée (2).

L'affection de ses domestiques lui était aussi précieuse. Elle écrit à Martha dans tous ses voyages et signe ses lettres en s'appelant sa très sincère amie. Quant à Tabby dont elle avait énergiquement refusé de se séparer quinze ans auparavant, elle la regardait comme une vieille nourrice. La pauvre vieille femme était un peu jalouse de Martha : elle

(1) Personne plus inexactement que M. Maeterlinck.
(2) Ces lettres de Mrs Brontë, très bien écrites, sont délicieusement anciennes, virginales et voilées.

faisait bonne garde le matin pour la devaneer à l'arrivée du facteur. Elle était devenue complètement sourde. De temps en temps, Charlotte l'emmenait dans les prés qui séparent la cure des *moors* et lui criait dans l'oreille les nouvelles qui pouvaient l'intéresser.

M. Nicholls, le futur mari de Charlotte, était à Haworth depuis six ans. Il n'est cependant pas caricaturé dans *Shirley*, et Charlotte ne l'aurait plus jugé à cette époque comme elle l'avait fait dans la lettre que nous avons citée. Il rendait de grands services à M. Brontë et on le voyait journellement à la cure.

Pendant les trois années qui suivirent la publication et le succès de *Shirley*, c'est-à-dire du commencement de 1850 au commencement de 1853, Charlotte retomba dans l'état de dépression nerveuse où nous l'avons vue plusieurs fois. Son milieu l'étouffait, et les anniversaires qui jalonnaient son année lui étaient de cruelles souffrances. Sa santé restait mauvaise : souvent, le point de côté ou des maux de gorge persistants lui rappelaient qu'elle était la sœur d'Emily et d'Anne et probablement l'effrayaient. En dépit des voyages auxquels ses amis la contraignaient, elle sentait lourdement peser sa solitude. « Comment passez vous l'hiver ? » écrit-elle à Miss Wooler. « Seule, probablement, comme moi. » Le

rythme triste de cette petite phrase est celui de son existence. En tous temps, elle sent le vide, et, à intervalles, elle s'abat.

« Parfois, le silence de la maison, la solitude de la chambre, m'oppressent d'un poids insupportable; et la mémoire ne manque pas d'être alerte, importune et torturante, tandis que tout le reste de mon être est languissant. Je suis avertie des changements atmosphériques par une sensation physique de faiblesse, et par une tristesse lourde et envahissante que d'autres appelleraient pressentiment. J'ai toujours un peu d'impatience et d'attente jusqu'à l'heure de la poste, mais quand, jour après jour, elle n'apporte rien, je retombe. C'est stupide, absurde et déshonorant. Je souffre de ma sottise et de ma dépendance, mais il est mauvais pour l'âme d'être seule et de n'avoir personne à qui parler de ses petites croix et, à l'occasion, en rire. »

Elle avait conservé l'habitude de se promener dans la maison, jusqu'à onze heures du soir, comme du vivant de ses sœurs, et l'on devine ce qu'un esprit tournant ainsi sur lui-même pouvait enfanter d'imaginations tristes ou sentir de vide accablant. Parfois elle a envie de s'enfuir de Haworth, ou elle elle écrit à Ellen Nussey qu'elle est à bout et qu'il faut qu'elle vienne promptement à son secours. Ellen, à peine partie, elle se retrouve au même

point. « J'ai été mieux tant qu'elle a été là, mais le mieux est déjà passé. La solitude de ma position aggrave tous mes maux. Il y a eu des nuits de tempête pendant lesquelles je sentais un besoin d'appui inexprimable. Je restais sans sommeil, faible et incapable de m'occuper. J'ai passé des jours et des jours, assise, avec les plus tristes souvenirs pour toute compagnie. Dieu l'a voulu : c'est sans doute pour le mieux. »

Elle craint quelquefois de s'ulcérer. Mary Taylor perd sa dernière sœur à la Nouvelle-Zélande et elle écrit à Charlotte qu'elle a peur, dans son isolement, de devenir froide, dure et égoïste. « Comme j'ai senti cela ! mille fois j'ai eu la même frayeur. »

Haworth était par trop triste et resserré. Même les *moors*, où elle allait chaque fois qu'elle se trouvait mieux, étaient trop pleins de souvenirs ; des bouts de vers d'Emily, des commencements de strophes mélancoliques, l'y poursuivaient.

Pendant trois ans sa correspondance donne uniquement l'idée d'une malheureuse qui se débat contre un torrent d'amertume.

La littérature lui était d'un pauvre secours. Cette grande artiste ne trouva jamais en elle les petites ressources de la femme de lettres. C'est une de ses caractéristiques : la femmme en elle envahissait tout. Elle ne pensait jamais à ses livres qu'avec une

sensation de fatigue et une terreur de ne plus faire aussi bien. D'autres auraient trouvé une jouissance au souvenir du succès foudroyant de *Jane Eyre,* au nom de Currer Bell devenu, presque du jour au lendemain, célèbre dans tous les pays anglais, à l'admiration de Thackeray, à la déférence d'un puissant éditeur comme Smith. Aucune de ces idées ne lui venait. Entre deux triomphes, elle redevenait promptement, comme elle l'écrivait à Sydney Dobell, la simple fille d'un recteur de village.

Il est surprenant que *Villette* dont certaines parties sont éblouissantes ait été écrit pendant cette période. Elle tarda longtemps à le commencer. M. Smith lui avait d'abord proposé de faire paraître un roman en livraisons mensuelles, comme le faisaient Dickens et Thackeray. Cette idée l'épouvanta. Elle mettait trop haut son idéal artistique pour se résigner à écrire au hasard de l'inspiration. Quand elle eût commencé *Villette*, ses éditeurs lui écrivaient fréquemment pour en savoir le progrès. Un de ses fantômes habituels était la crainte d'un échec qui eût refroidi « Cornhill » à son égard. L'impatience de ses éditeurs lui grossissait sa crainte de les voir déçus et mécontents. Elle finit par les supplier de ne plus faire aucune allusion à son travail.

Souvent les Smith insistent pour qu'elle laisse son manuscrit et vienne à Londres chercher un peu

de distraction. Maintes fois ces invitations arrivent au moment où elle-même soupire après ce cercle de figures intelligentes et sympathiques ; mais au moment de dire oui, elle aperçoit toutes sortes d'objections : son père qui dépend d'elle chaque jour davantage ; la pensée du retour prochain à la tristesse à peine secouée ; une certaine crainte du qu'en dira-t-on, (à un de ses voyages précédents on a dit qu'elle avait négligé le Sabbat et qu'on l'avait vue ou bal et à l'opéra) ; plus que tout le reste, sa terreur d'être montrée et regardée.

La timidité de Charlotte Brontë était plus grande encore, s'il est possible, qu'au temps où elle décourageait la bienveillance de ses amis de Bruxelles. Mrs Gaskell en cite des traits incroyables : Charlotte marchant de long en large pendant une demi-heure devant la porte d'une jeune fille qui l'a invitée, et ne se décidant pas à entrer ; disparaissant du salon au moment où l'on annonce des visiteurs et, après leur départ, émergeant rouge et confuse de derrière les rideaux, etc.

Mrs Ritchie (la fille de Thackeray) raconte aussi comment son père l'ayant invitée à rencontrer quelques personnes sympathiques, elle s'enferma dans un mutisme absolu dont son hôte, causeur étincelant, essaya vainement de la faire sortir, comment peu à peu une gêne terrible se répandit dans le

salon et comment enfin Thackeray, à bout de forces et de patience, se glissa dehors en télégraphiant à sa fille à grands gestes silencieux qu'il se sauvait à son cercle. Il fallait qu'elle se trouvât dans un tout petit groupe d'amis, chez Mrs Gaskell, par exemple, ou chez Mrs Smith; ou encore que la conversation amenât un sujet qui lui tenait à cœur et sur lequel il y avait du courage à exprimer une opinion : aussitôt elle parlait et parlait très bien, ses grands yeux gris illuminant sa figure.

Elle fit quatre voyages à Londres pendant ces dernières années : la première fois elle ne vit guère qu'un médecin, les Smith et des curiosités. Son dernier séjour fut principalement un voyage d'affaires à l'occasion de la publication de *Villette*. Les deux autres furent intéressants. Le premier la mit surtout en rapport avec des littérateurs qu'elle ne connaissait encore que par leurs lettres ou leurs critiques de ses livres : Thackeray « le grand Turc et grand païen », qu'elle aima aussitôt et qu'elle chapitrait sans fin, avec la simplicité du génie, sur son paganisme, son cynisme, son mysogénisme et, en général, sur tout ce qui lui déplaisait dans son grand homme ; Lewes, à qui elle trouva une ressemblance avec Emily qui l'absorba à l'exclusion de tout le reste ; Miss Kavanagh, jeune irlandaise de beaucoup de talent, pauvre et qui travaillait pour entretenir

sa mère. Charlotte s'arrangea avec M. Smith pour que ses droits sur les ouvrages de ses sœurs fussent transmis pour moitié à cette jeune fille. Elle vit ausssi Richmond qui fit son portrait (1) et exécuta pour elle une copie de son Duc de Wellington, que Tabby prétendit être le portrait de M. Brontë.

Des amis de Charlotte la ramenèrent à Haworth par Edimbourg, un de ses rêves, dont la réalité la ravit. Londres lui parut en comparaison une « grande, lourde, tumultueuse épopée », tandis qu'Edimbourg lui faisait l'effet d'un « poème lyrique rapide, brillant et vivant comme l'éclair ».

Le voyage de juin 1851 la fit entrer dans le grand monde. Thackeray venait de mettre les conférences littéraires à la mode et Charlotte s'arrangea pour assister à celle qu'il consacra à Fielding. Un peu avant de commencer, Thackeray vint lui serrer la main et la fit asseoir près de sa mère. Cette attention publique l'avait un peu effarouchée quand un monsieur placé derière elle demanda la permission, en qualité de Yorkshirien et compatriote, de se présenter : elle eut la perspicacité de deviner que ce devait être Lord Carlisle. Un instant après, un autre compatriote Yorkshirien demanda aussi la permission de se présenter : c'était Monckton Milnes (plus

(1) Aujourd'hui à la National Gallery.

tard Lord Houghton) ; après cela, ce fut le Dr Forbes. Pendant ce temps Thackeray la faisait remarquer à d'autres personnes, si bien que la conférence finie et tandis que l'orateur lui demandait son appréciation, il se formait une haie d'aristocratiques personnages entre lesquels il lui fallut passer, prête à défaillir de honte.

Quelques jours plus tard, elle fut invitée par le marquis de Westminster qui ne l'eut pas sans peine et par Lord Ellesmere ; elle fut d'un des célèbres déjeuners du vieux Rogers ; elle fut conduite à l'exposition par Sir David Brewster ; elle vit Rachel dont le jeu la pénétra d'admiration et d'horreur ; bref, elle fut, contre son gré, ce qu'on appelait un lion. Les lettres où elle raconte à son père tous ces succès mondains sont d'une parfaite justesse de ton. Peu de romancières à la mode, de tous temps et de tous pays, ont été capables de ce tact. Il y faut des qualités que la littérature ôte plus souvent qu'elle ne les donne.

Ce voyage lui offrit aussi une des rares occasions qu'elle eût jamais d'entendre de la musique. Elle y était extrêmement sensible et d'un goût naturel qui allait droit au plus rare.

En dehors de ces voyages à Londres qui étaient des événements, les amis qu'elle avait dans le nord la décidaient parfois à une absence de quelques jours.

Elle restait très fidèle, cela va sans dire, à Ellen Nussey et à Miss Wooler, bien que cette dernière l'eût blessée profondément en lui écrivant un jour qu'elle lui gardait son estime entière, quels que fussent ses romans. La réponse, d'ailleurs, ne s'était pas fait attendre. Parmi les nouveaux venus dans sa vie, quelques-uns lui étaient très chers. Elle s'était liée intimement avec Sir James Kay-Shuttleworth, son voisin des *moors*, dont nous avons déjà parlé. Un été il l'invita à venir le voir dans une maison qu'il avait prise à Bowness, joli village sur les bords du lac de Windermere. Ce gracieux paysage et la lumière douce qui enveloppe ces vallées la ravirent. Le ciel changeant lui était aussi une source de plaisir continuel. C'est pendant ce séjour qu'elle fit la connaissance de Mrs Gaskell, dont l'amitié devint aussitôt un des charmes de son existence et qu'elle alla voir une ou deux fois à Manchester. Miss Martineau n'était pas à Ambleside (situé à quelques milles de Bowness), où ellle habitait ordinairement, mais Charlotte revint l'y voir l'année suivante.

Miss Martineau était un singulier caractère. Elle approchait de la cinquantaine. C'était une grande et forte femme aux allures d'amazone,. grande liseuse, grande promeneuse, levée tous les jours dès cinq heures du matin, et marchant aux étoiles sitôt pris son bain glacé ; intelligence mâle qu'aucun problème

ni aucune recherche n'effrayait ; théologienne plus que hardie, que la contradiction laissait indifférente et qui aimait mieux ses idées que ses amis ; tempérament dominateur et facilement despotique, faisant le bien avec passion, mais le faisant d'une main de fer et contre laquelle il ne fallait pas regimber ; bref, nature puissante et qui ne pouvait manquer d'asservir la faiblesse délicate de Charlotte toujours obéissante quand il ne s'agissait pas d'idées. Pendant longtemps elle fut entraînée comme dans un torrent par la force prodigieuse de cette amie. Elle apprit à ses dépens, après la publication de *Villette*, qu'il n'est pas toujours bon à la faiblesse de s'appuyer sur la force. Elle avait demandé à Miss Martineau si elle trouvait quelque fondement au reproche souvent répété des critiques, qu'elle manquait de délicatesse féminine. Miss Martineau lui répondit, non seulement dans une lettre intime, mais dans les colonnes du *Daily News*, qu'elle n'admettait pas que toutes les femmes de ses romans fussent possédées par l'amour, et qu'il ne s'agissait pas là de pruderie, mais de vérité. C'est la réponse qu'une telle Diane ne pouvait manquer de faire à une semblable Psyché. Charlotte n'accepta point le verdict : « Je sais », écrivit-elle, « ce qu'est l'amour, comme je le comprends ; et, si homme ou femme éprouve quelque honte de ce sentiment, il n'y a rien de bien, de

noble, de vrai et de désintéressé en ce monde, au sens où je comprends la noblesse, la vérité et le désintéressement. Je souffre cruellement de me trouver divisée d'avec vous sur ce point. »

En effet, personne au monde ne fut plus incapable que Charlotte de subordonner la morale à l'art, et la suprématie en elle de ce qui fait la femme éclate dans sa vie entière. La pensée qu'une autre femme, une amie pût se targuer d'un idéal supérieur au sien lui était insupportable. Elles ne se virent plus et cessèrent de s'écrire. On trouve cependant quelques pages admiratives de Miss Martineau sur son ancienne amie, dans un volume de *Biographical Sketches*.

La correspondance de Charlotte pendant ces années est, en dépit de ces traverses, assez considérable. La caractéristique en est un penchant évident à la confiance avec un manque non moins évident d'abandon. Il n'y a guère que des nuances de style entre ses quelques lettres à Sydney Dobell, connaissance purement littéraire et celles qu'elle écrit à Ellen Nussey. Elle dit aussitôt beaucoup à quiconque a gagné sa sympathie, elle ne dit tout à personne. Peut-être n'avait-elle pas même l'idée de ce que nous appelons une correspondance tout à fait intime et qui, bien analysé, révèle généralement plus de faiblesse que de force, plus de babil que de

sincérité, et plus de complaisance propre que d'amitié véritable. Une correspondance très étalée reflète souvent une vie sans profondeur. On peut ouvrir aussi effectivement son âme à son ami par une phrase générale comme en faisaient les anciens que par un débordement de confidences. Charlotte laisse l'impression d'une femme simple qui attache plus d'importance à vivre qu'à se raconter. Aucune littérature non plus dans ces lettres ; je veux dire rien d'enguirlandé ou de cherché. Elle écrit devant elle : parfois, quand il en vaut la peine, avec un singulier bonheur, toujours avec tenue et dignité, mais jamais comme dans ses livres. Peu d'esprit, et quand il y en a, lourd ; peu de paysages ; des faits, de simples et honnêtes nouvelles ; des sentiments ; des opinions sans fard sur ce qui se passe ou s'écrit ; à l'occasion, de rapides portraits. Mais partout on sent le sérieux, la sincérité et une pénétration qui fait qu'on se souhaiterait des qualités solides pour paraître devant elle. Les petites grâces sont absentes et on sent qu'elles déplairaient.

En dehors d'Ellen Nussey et de Miss Wooler, — les lettres à Miss Taylor sont perdues — les correspondants principaux de Charlotte sont Miss Martineau, Mrs Gaskell, M. Geo. Smith et sa mère, M. Williams, plus rarement J. Taylor, Sydney Dobell et Lewes.

Les lettres les plus intéressantes sont adressées

aux hommes de « Cornhill », Geo. Smith et Williams. Charlotte avait au cœur une reconnaissance profonde d'avoir été traitée par eux avec humanité t respect au moment où elle était repoussée de partout et où le désespoir l'envahissait. Elle se sentait de la maison. Rien d'ailleurs ne laisse soupçonner que M. Smith eût pour l'auteur des attentions qu'il n'aurait pas eues pour la femme. C'est un garçon souriant, plus spirituel qu'intelligent, homme d'affaires, sans aucun doute, mais avec les jolies nuances que le voisinage continuel des livres ne peut manquer de donner à quiconque n'est pas incurablement prosaïque. Geo. Smith est, sans aucun doute, élégant. Charlotte lui fait doucement et affectueusement la morale.

M. Williams est dans la pénombre, et il faut le regretter. C'est un doux, un modeste, et un timide, enfermé dans son rôle de conseiller littéraire des Smith ; mais à travers les réponses de Charlotte, on entrevoit une nature fine et tendre, une intelligence restée fraîche en dépit d'un métier desséchant, probablement parce que la conscience et les sympathies de l'homme vivifiaient les perceptions du critique, un cœur né pour l'amitié pure. Sa correspondante le sent, et nous sentons en la lisant qu'une autre en eût facilement abusé. Williams aurait fait une proie admirable. Pour Charlotte, avec sa noblesse morale,

sa culture, sa sympathie éveillée et discrète, il est la violette invisible dont les vies profondes s'embaument. Bien étudiées, les lettres qu'elle lui écrit ouvrent sur son âme de femme et d'artiste un jour plus large que toutes les autres.

A chaque instant arrivent de Cornhill à Haworth, des paquets de livres nouveaux qu'on croit qui intéresseront Charlotte et parfois, bien qu'elle adore les livres, elle crie grâce. En retour, ses lettres sont pleines d'appréciations littéraires. L'expression n'est pas juste : il faudrait dire que ses lettres sont pleines d'impressions de lectures, mais ces impressions ne sont presque jamais littéraires, elles sont morales. Si l'on n'avait d'autre guide que la critique interne, on ne pourrait soupçonner que Charlotte fît métier d'écrire. Il est vrai qu'on ne peut avoir de doutes sur sa sensibilité artistique, mais elle s'exprime avec une spontanéité infiniment rare chez les littérateurs de profession, et cède toujours quand l'élément moral entre en jeu. Mrs Gaskell envoie à Charlotte le plan d'un livre auquel elle travaille. Pas un mot dans la réponse, sur l'intrigue ou même les caractères. Charlotte déplore, comme ferait Jenny l'ouvrière, que l'héroïne soit sacrifiée, mais ce qui la frappe et la ravit, c'est que le roman peut rendre le courage et l'espérance à ceux qui les ont perdus.

Elle qui choisit et assemble les mots avec un art

infaillible devrait être tentée de regarder comment travaille le merveilleux artisan qu'est Ruskin. Point du tout. Elle n'est attentive qu'à son caractère et ne juge son style que par une métaphore qu'on dirait tombée par mégarde : « Les *Pierres de Venise* sont noblement assemblées et ciselées. Avec quelle majesté s'ouvrent ces carrières de grands marbres ! M. Ruskin me paraît être un des rares écrivains, par opposition aux faiseurs de livres, de ce temps. Sa sincérité passionnée m'amuse même, en certains passages. Je ne puis m'empêcher de rire en pensant que les utilitaires enrageront de son respect — qu'ils appelleront fanatisme — pour l'Art. Une âme pure et sévère respire dans ses moindres mots. On dirait un prêtre consacré de l'Idéal. »

Elle voit parfaitement où réside l'art puissant et subtil de Balzac, dont Lewes lui fait lire (en 1850) *Modeste Mignon* et les *Illusions Perdues*, mais son appréciation finale se trouve être exactement celle de Mlle Zénaïde Fleuriot : « ces livres laissent un mauvais goût dans la bouche » ; Balzac n'est pas une connaissance sympathique. »

En vérité, elle aime mieux George Sand. « Chimérique, nuageuse et enthousiaste comme elle l'est souvent, fausses comme sont beaucoup de ses vues sur la vie, facile à égarer, comme elle l'est, par ses sentiments, George Sand a une meilleure nature que

Balzac, son cerveau est plus large, son cœur plus chaud. Ses *Lettres d'un Voyageur* sont pleines d'elle-même et je n'ai jamais autant senti à quel point il est vrai que ses défauts viennent de ses qualités ; mais je crois que son âme est de celles que l'expérience instruit sans les affaiblir ni les décourager, et, plus elle vivra, meilleure elle deviendra. La fausse sentimentalité française est relativement rare dans ses écrits. Il s'en trouve cependant dans les *Lettres d'un Voyageur.* »

Même esprit dans ses innombrables allusions à Thackeray. C'est son grand homme. Elle l'a aimé bien longtemps avant de le connaître et son nom seul figure à la première page de ses écrits. Elle a son portrait ; elle en a étudié les moindres particularités avec l'attention d'un phrénologiste : c'est son « géant » son « grand Turc » son « lion de Juda ». Elle aime sa puissante satire, sa gaieté pétillante, son fonds bon garçon. Elle prend ses *Paris Sketches* à petites doses de peur d'avoir trop tôt fini. Son badinage où il entre du parisianisme, de la charge d'atelier et de l'humour à la glace lui fait un peu peur, mais l'amuse encore plus. Elle ne résiste pas à l'envie de lui emprunter de temps en temps son argot (1). C'est à lui qu'elle pense chaque fois

(1) Ces emprunts ne vont pas au-delà de *to bore* et *to get on*, qui, depuis, ont bien fait leur chemin dans le mon-

qu'elle se trouve inférieure à sa matière : elle avoue qu'elle n'a ni son tact ni son fini facile. Bref, il est pour elle à la fois M. Héger et Rochester.

Malgré cela, elle ne lui passe rien. La première fois qu'il vient la voir (il reste deux heures, mais elle fait remarquer que M. Smith était dans la chambre) elle lui fait un long sermon sur tous ses défauts. Il se défend comme un païen avec des raisons encore pires que ses fautes. Elle le compare à Ruskin : elle avoue qu'il n'a nul amour pour son art et son travail, qu'il le néglige, s'en moque, et en fait un jouet. Il a écrit un poème, mais ce n'était de la poésie qu'à partir de la quatrième strophe : elle se désole qu'il se contente ainsi de peu. Il a écrit un conte de Noël, *Rebecca et Rowena* : elle voudrait le condamner à épouser son héroïne. Elle lui fait constamment la guerre sur l'idée qu'il se fait des femmes, sur son portrait de Lady Castlewood, son indulgence pour les calomnies anti féminines de Fielding, etc.

De celui-ci elle a horreur et l'admiration sans bornes que laisse voir Thackeray pour ce Beelzebuth finit par l'attrister. Elle écoute sans aucun plaisir la conférence qu'il lui consacre. Elle ne veut pas qu'on retrace une existence aussi dépour-

de. Mais c'est beaucoup pour une personne qui dit volontiers *perusal* au lieu de *reading*, et *retain* au lieu de *keep*.

vue de moralité, comme s'il ne s'agissait que de spéculation pure et qu'un tel modèle ne pût avoir d'imitateurs. Le souvenir de Branwell lui revient avec toute son amertume : Thackeray parlerait et penserait autrement s'il avait un fils à l'entrée de la vie.

Tout cela, il est superflu de le dire, sans la moindre affectation et d'une chaleur qui n'appartient qu'à une âme candide. Charlotte peut paraître antipathique à l'un, sympathique à l'autre, elle ne fera naître le doute chez personne.

Il y aurait bien à glaner encore dans cette correspondance. Je m'en voudrais de ne pas citer le jugement porté sur l'*In Memoriam* de Tennyson : « beau, triste, monotone » ; elle a fermé le livre avant la fin. Elle signale l'apparition de la *Case de l'Oncle Tom*, en passant, d'abord et sans s'y arrêter, mais, peu à peu, on voit qu'elle a un vif désir de connaître Mrs Beecher Stowe. Elle lit beaucoup de romans de femmes—peut-être, simplement,parce qu'il en paraît beaucoup car plusieurs, qu'elle admire, sont bien oubliés. Elle ne craint pas les livres austères et un phrénologiste qui l'a examinée et dont les obsevations semblent avoir été d'une extraordinaire justesse, lui avait trouvé un cerveau « hautement philosophique ». Cependant ses lectures ne ressemblent en rien à celles de Geo. Eliot. Elle ne va pas, dans le champ métaphysique, au-delà

de Miss Martineau et F. W. Newman, le frère du cardinal, dont elle admire beaucoup le *Soul*, où pourtant il ne fait pas chaud. En revanche, elle aimerait des précisions historiques, ethnologiques, etc, qui l'intéressent vivement les rares fois où elle les rencontre.

Le seul classique qui soit cité dans ces nombreuses lettres est Wordsworth dont elle envoie le *Prélude* à Mrs Gaskell, et celle-ci avait remarqué à Haworth qu'il n'y avait que des ouvrages du jour dans le cabinet de travail de son amie. Elle aurait mieux fait de lui en demander la raison. Il paraît impossible que Charlotte Brontë, après avoir aimé Shakespeare comme on le voit par la lettre à Ellen Nussey que le lecteur n'a pas oubliée, ait consenti à ne jamais le rouvrir. Ce qu'il faut se dire, c'est qu'ayant vécu jusqu'à trente-deux ans passés dans le commerce exclusif des classiques anglais qu'elle devait savoir comme nous savons la Fontaine, et les contemporains lui étant entièrement nouveaux, elle pouvait, sans infidélité, consacrer à ceux-ci ses moments de loisir pendant quelques années. Il y a des livres dont on vit toujours sans les relire jamais : ils font partie de l'homme comme ses souvenirs (1).

Chaque fois que l'occasion s'en présente Char-

(1) Cf. *Shirley* p. 400. « De ces fleurs fanées (les classi-

lotte dit son mot sur les questions politiques et religieuses. Elle est conservatrice sur tous les points. Les Français de 1848 lui paraissent des révoltés, les Puseyistes, Newmanistes, etc, sont des faiseurs de simagrées; quant aux catholiques dont le progrès devient rapide et l'impatiente, elle les accable de lourds brocards. Elle avertit Mrs Gaskeel qu'elle voit poindre en elle une sympathie pour des catholiques qu'elle a rencontrés : c'est un cri d'alarme; elle se plaint que Julia Kavanagh ait fait un portrait attendri de sainte Elisabeth de Hongrie : « Les Papistes habillent tous leurs prêtres d'écarlate et canonisent toutes leurs femmes de bien ».

En dépit de la mauvaise santé, des tristesses, des longs découragements, il y a une fermeté nouvelle dans les lettres que Charlotte écrit à partir de *Jane Eyre*. Elle a évidemment pris davantage conscience d'elle-même : elle a ses idées sur le bonheur, sur l'amitié, sur l'art et la morale, une philosophie de la vie où le soleil n'entre guère, mais où le courage met une vigueur. Aucune amertume; même quand elle est brisée elle ne se révolte pas, elle n'est pas la rebelle que tant de gens se figurent, elle accueillerait toujours un peu de joie.

Au commencement de 1853, un mieux se dessine

ques) Caroline avait dans son enfance extrait tout le miel : ils n'avaient plus de saveur pour elle *maintenant* ».

dans son état : elle s'étonne de traverser facilement les mois d'hiver qui, les années précédentes, l'écrasaient ; elle est heureuse d'une visite de l'évêque ; elle devient souriante ; le succès de *Villette* est très grand et, si le refroidissement de Miss Martineau ne survenait alors, son ciel serait presque sans nuages. Ce changement nous amène à la dernière partie de sa courte existence, les deux seules années pendant lesquelles la vie lui ait été douce ; mais avant de jouir avec elle, pauvre fille, de cette embellie, il nous faut dire un mot de ses derniers romans.

CHAPITRE XVI

Shirley, composé dans les tristes circonstances que nous avons dites, parut à la fin de 1849. En voici le sujet ou, pour mieux dire, le germe, l'imagination mère qu'il faut toujours chercher quand on veut voir ce qui, dans un livre, a d'abord séduit l'auteur.

Une jeune fille douce et charmante, Caroline Helstone, aime son cousin Robert Moore, garçon bizarre, à retours et détours, nature indomptable dans la vie pratique mais agissant dans la vie sentimentale comme le ferait une nature timide. Lui aussi aime Caroline, ou plutôt condescend à se laisser pénétrer par son charme, quand survient une autre jeune fille, Shirley Keeldar, d'un caractère tout autre. Elle est riche, fière, généreuse, intelligente ; impérieuse et même irascible, comme il appartient à la puissance, mais vraiment noble et grande. Robert Moore et elle sont deux forces qui

ne peuvent que s'attirer ou se repousser. Elle s'attirent, et nous assistons, ou plutot nous voyons la pauvre petite Caroline assister muette au progrès qu'elles font l'une vers l'autre.

Telle est la donnée qui remplit les deux premiers volumes et une partie du troisième. Rien de plus naturel et de plus fréquent dans la vie de tous les jours. N'était la composition compliquée du caractère de Robert Moore, *Shirley* pourrait être, jusque là, un dur roman fataliste de Hardy. Sous la plume de celui-ci il se terminerait d'une manière inévitablement tragique. Caroline Helstone, aussi délicate de corps que d'âme, mourrait de langueur peu après le mariage de son cousin, et sa mort mettrait une ombre éternelle sur le bonheur des deux autres ; ou bien elle guérirait et épouserait par dépit un homme qu'elle n'aimerait jamais ; ou bien, Robert et Shirley, après s'être aimés quelque temps, se heurteraient, et Robert s'apercevrait de l'erreur qu'il a commise et ici commencerait un tout autre roman, de possibilités infinies. Mais Charlotte Brontë n'est pas Thomas Hardy. Son réalisme est psychologique et artistique ; il ne va pas jusqu'à une conception de la vie. Charlotte, à trente trois ans, est toujours jeune fille, fille de pasteur et provinciale : on sent sourdre en elle un désir de vérité totale qui s'affirme deux ou trois fois en

phrases presque franches, mais elle est timide et, si l'amour cessait d'aller vers le mariage, la terreur de regarder en face un sentiment coupable lui ôterait aussitôt la puissance de le peindre. Il faut donc que les choses s'arrangent.

Mais comment ? Sans aucun doute, Charlotte n'en savait rien en commençant son livre. Comme George Sand, comme presque toutes les femmes, elle se fie aux premiers bouillons de sa fantaisie et croit que ce qui est vital et naturel ne peut dégénérer en artifice de second ordre. De là les longues périodes pendant lesquelles elle ne voit plus son sujet, et est obligée d'attendre qu'une veine nouvelle lui rende confiance et vigueur. On sent d'ailleurs toujours, malgré son talent, qu'il lui faut, comme elle dirait, cravacher son Pégase : si extraordinaire virtuose qu'elle soit, nous apercevons parfois son effort.

Nulle part on ne la voit moins convaincue qu'elle ne l'est ici. Le roman se dénoue mais il se défait. Shirley et Robert ne se sont jamais aimés véritablement : ils l'ont peut-être cru, mais ils se sont trompés et nous aussi. Survient un personnage falot, Louis Moore, qui ressemble à son frère comme l'image d'une vieille glace dépolie ressemble à la réalité. A peine est-il en scène que Shirley, son ancienne élève, s'attache à lui, — du moins on

nous le dit, car de le faire voir ne serait au pouvoir d'aucun génie — et il est entendu qu'elle l'épousera. Quant à Robert que pourrait-il faire sinon épouser Caroline ? Qu'ils s'épousent donc tous et qu'il n'en reste aucun pour venir nous irriter, et fermons à jamais ce troisième volume que les couventines de chez nous traiteraient avec un scepticisme méprisant et que le lecteur anglais lui-même, vieil enfant et prodigieux imaginatif qu'il soit, ne termine pas sans un sourire.

On voit la distance qui sépare *Shirley* de *Jane Eyre*, livre d'une si belle unité, et où l'inspiration, même quand elle tourne au lyrisme, va sans cesse croissant. Sauf Caroline, tous les personnages de premier plan y jouent un rôle faux. Ajoutez que l'absurdité de la formule du roman en trois volumes éclate ici. Richardson et Fielding n'avaient qu'à ajouter à leur manuscrit vingt lettres ou deux aventures supplémentaires pour faire un volume ; mais, en dehors de leur genre, un roman qui s'allonge est un roman allongé. Charlotte intitule un de ses chapitres : « où les choses font quelque progrès mais peu. » Elle pourrait en commencer dix autres par cet aveu. La fête scolaire — car il y a une fête scolaire, — le devoir français de Shirley, Shirley mordue par un chien enragé, et plusieurs autres chapitres sont des cauchemars.

S'il en est ainsi, pourquoi *Shirley* reste-t-il un roman célèbre et pourquoi la critique du temps lui fît-elle si bon accueil ? On pourrait peut-être répondre aux deux questions d'un seul coup en disant que dans une œuvre aussi restreinte que celle de Charlotte Brontë, le tout aide singulièrement les parties et que, aujourd'hui comme en 1850, le succès de *Jane Eyre* intimide les jugements. Mais il faut dire aussi que Charlotte, toujours inégale, n'est jamais faible. La superbe mosaïque de son style amuse l'œil, même quand on attend, et, quand elle se sait invraisemblable, son vouloir résolu à nous convaincre n'est jamais complètement impuissant.

Il faut surtout se souvenir que les deux premiers volumes de *Shirley* n'ont pas les défauts irrémissibles du troisième. Lorsqu'on les lit avec une âme assez fraîche pour ne pas douter de l'innocence, il est impossible de ne pas sentir le charme des figures de jeunes filles. Shirley est peut-être un peu conventionnelle, bien qu'Emily ait posé pour elle et que l'un des noms qu'elle lui donne, — le « cygne noir » — résume admirablement notre impression de l'une et de l'autre. Elle est trop la fille aristocratique, imaginée par une fille bourgeoise avec toutes les perfections supposées de sa classe et uniquement des défauts ennoblis. Mais il y a bien de la vérité humaine subtile à dégager et traduire dans

ses jolies passes avec Robert Moore. Ce frais duvet sentimental, délicat et brillant, qui résiste si mal au toucher des romanciers, les fines mains de Charlotte le laissent intact.

Caroline est tout à fait exquise et suffirait à assurer l'avenir du roman. En apparence, rien de plus convenu que son personnage. L'orpheline de dix huit ans, élevée par un oncle bourru, aimant comme elle respire, point coquette et pourtant piquante, assistant douce et résignée au triomphe de sa rivale qu'elle aime, se mourant faute des rayons du bonheur, revivant quand ils brillent, quoi de plus usé, et quelle gageure que de rendre la vie à une peinture si fanée ! Charlotte y a réussi. Elle a cru à sa Caroline. Elle ne s'est pas souvenue une minute qu'elle côtoyait un abîme. Deux fois elle a refait une scène éternelle : la rêverie nocturne de la jeune fille triste et sans espérance, sans veille de Sainte Agnès qui lui fasse attendre même un songe ; deux fois elle a su y mettre une poésie pénétrante. Que le lecteur fasse le compte des vraies jeunes filles qu'il a rencontrées dans la littérature de tous les pays !

Donc, une grande partie du charme de *Shirley* est faite de poésie, d'idéalisation. Cependant quand ce livre se représente brusquement à la mémoire, la sensation qu'il éveille est souvent toute autre : on

revoit des scènes réalistes et pleines de vigueur. Ce n'est pas du fait de Robert Moore, frère de Hunsden autant que de Rochester, et aussi bizarre qu'énergique. Il n'est guère qu'une énigme. En revanche, presque tous les personnages de second plan sont rudes et l'eau-forte a mordu profondément sur eux. Les Brontë — Anne autant que ses sœurs — ont toujours aimé cette manière. Les figures qui meublent le fond de leur scène, celles qu'elles créent — n'y attachant qu'une importance secondaire — le plus facilement et spontanément, prennent généralement ce dur relief. C'est une des raisons pour lesquelles les gens délicats trouvaient Charlotte vulgaire. Kingsley, écrivain de rare mérite, fut rebuté dès le premier chapitre de *Shirley* par le vacarme qu'y font les vicaires.

Ces antiques ennemis de Charlotte reparaissent à intervalles dans le roman comme un fléau périodique et inévitable. Jamais on n'a peint avec tant d'amour des objets qu'on hait. Les saturnales lévitiques qui remplissent le premier chapitre et qui choquèrent si fort le goût délicat de Kingsley nous paraissent un pur chef-d'œuvre. A peine pouvons-nous distinguer ce que braillent les trois vicaires en finissant leur dîner qu'ils nous apparaissent étonnamment vivants, avec leurs caractères : l'un, grand Irlandais bravache, un autre

cockney vantard, le troisième petite poule mouillée, égoïste habile bien que sans esprit, faisant la cour aux filles riches du pays et refusant de se risquer parmi les ouvriers en grève, parce que sa maman n'aimerait pas. Chaque fois qu'ils reparaissent, nous nous attendons à des paroles de vérité et notre attente n'est jamais trompée : ces encyclopédies ambulantes des défauts ecclésiastiques ne tournent pas un seul instant à la satire conventionnelle. Charlotte les traite avec férocité — l'un d'eux est mis à la porte du château par Shirley, et nous assistons à la scène — mais on ne peut rester plus artiste en faisant une exécution.

Il y a peut-être encore plus d'art, parce qu'il y a plus de nuances, dans le portrait du recteur de village, Helstone, curé soldat brave comme une épée, mais assez méchant vieux bonhomme, sarcastique, sardonique, autrefois mal marié et ennemi des femmes, ennemi aussi de la plupart des hommes. Il est l'oncle de la pauvre petite Caroline et le contraste est grand.

Autres figures parfaitement vivantes : des ouvriers, de vrais ouvriers en grève, nullement poétisés comme ils le seraient par George Eliot, mais simples et réels, douloureux et médiocrement sympathiques dans leurs cottes bleues de teinture ; un manufacturier intelligent et cultivé méprisant toutes les con-

ventions et parlant patois quand l'envie l'en prend ; la sœur de Robert Moore, moitié belge, moitié anglaise, économe et autoritaire ; des hobereaux, de sèches et anguleuses provinciales dont le maigre protestantisme déplaît autant à Charlotte que la pompe de la Haute Eglise ; des paysans bonnes gens, parmi lesquelles une femme de bien, simple et charmante ; tout cela vu droit et dessiné net, sans apprêts d'aucune sorte.

Voilà ce qui surnage quand on n'a pas rouvert *Shirley* de quelque temps et voilà probablement ce qui caractérise le mieux le talent de Charlotte dans ce roman et, — je suis porté à le croire, — dans ceux qu'elle aurait écrits si la mort lui avait laissé le temps de profiter de ses écoles : elle n'aurait guère tardé à découvrir que son lyrisme et sa formule enfantine de construction de romans gênaient son aptitude la plus naturelle qui est une sincérité virile, disons mieux, — les hommes d'aujourd'hui empruntent trop souvent des plumes de femmes — une sincérité Shakespearienne dans l'expression de la vie.

Shirley était plein de promesses qui devaient se réaliser en partie dans *Villette*.

Villette est, le lecteur s'en souvient, le produit du séjour de Charlotte à Bruxelles. Elle avait tiré des mêmes souvenirs son premier roman, le *Professor*, dont personne ne voulut et qui ne parut qu'après sa

mort. De 1849 à 1852, elle reprit cette ancienne donnée, travaillant avec une extrême difficulté et à travers mille dégoûts, et le livre parut au commencement de 1853.

Ignorance du monde ou égoïsme d'écrivain il y avait d'étranges simplicités dans la composition de Charlotte. Pendant trois années elle s'occupe d'un roman dans lequel l'homme qui est sa grande vénération, M. Héger, joue un rôle sympathique assurément mais où il fait un personnage très inférieur à ce qu'il était, et où Mme Héger, femme de bien et à qui Charlotte devait beaucoup, est noircie avec une maîtrise extraordinaire. Il ne lui vient pas à la pensée qu'elle fait peut-être une mauvaise action. On le lui dirait qu'elle s'en défendrait avec indignation et et avec son éloquence habituelle. Au dernier moment, elle s'assure près de M. Smith qu'aucune traduction du livre ne paraîtra à Bruxelles : elle ne réfléchit pas qu'elle-même a donné des leçons d'anglais à son ancien maître et que, dans quelques semaines, les revues parisiennes analyseront son roman et mettront en mouvement toutes les curiosités et les malignités d'une petite capitale comme Bruxelles. Nulle inquiétude sur ce point ne traverse sa correspondance.

Comment expliquer ce mystère ? C'est, sans doute, que Charlotte a deux âmes, une dans la vie réelle où

nous la voyons parfois raide et ulcérée, mais soucieuse de justice et naturellement bonne ; une autre, littéraire, facilement satirique et se complaisant aux défauts de ses créations plus qu'à leurs qualités, amère, pour tout dire ; indépendante aussi et, — témoin sa brouille avec Miss Martineau — ne souffrant guère la discussion. Dans plusieurs de ses lettres elle revendique hautement le droit de l'écrivain à disposer souverainement de ce que la vie lui apprend, et rien ne l'irrite comme de voir attribuer une exactitude littérale à ses peintures. A qui lui eût reproché d'avoir trahi l'hospitalité, elle aurait probablement répondu : qui vous dit que j'aie peint les Héger dans *Villette* ? J'ai pris le cadre où ils vivent, il est vrai, pour y mettre mon roman ; mais j'ai fait Mme Beck veuve et M. Paul célibataire, ce qui ne va nullement aux Héger ; de quel droit leur attribuez-vous davantage l'odieux que j'ai attaché à l'une et les ridicules dont j'ai marqué l'autre ? qui vous dit que je n'ai pas emprunté aux Héger uniquement les qualités que je donne à Mme Beck et à M. Paul ? Et, si l'on insistait, bientôt les grands yeux gris s'allumeraient et Charlotte vous donnerait clairement à entendre que votre propre méchanceté transparaît dans vos paroles. Que répondre à cela ? rien, sinon qu'après un demi-siècle, le monde entier continue à croire que M. Paul est M. Héger et Mme Beck sa

femme et qu'il faut faire un effort pour ne pas garder l'impression que celle-ci a été, dans la réalité aussi bien que dans la fiction, un des types les plus extraordinaires de la fausseté.

Villette passe assez généralement en Angleterre pour le chef-d'œuvre de Charlotte Brontë. M. Birrell l'appelle l' « éblouissant *Villette* », la « perle » de Miss Brontë; Mrs H. Ward n'est pas moins affirmative. Son introduction à *Villette* est si enthousiaste qu'elle en devient emphatique et finit par manquer son effet. On dirait de la rhétorique d'écolier au lieu de la critique fine et directe habituelle à Mrs H. Ward quand elle nous donne simplement son impression de femme de goût au courant des secrets du métier. Il y a cependant dans ces pages tendues une phrase assez profonde. « L'étroitesse du théâtre sur lequel l'action se passe », dit Mrs Ward, « le cadre étranger, la plénitude même de poésie, de vue directe, qui envahit tout le roman comme un fleuve de feu baignant et embrasant jusqu'au moindre détail, répugnent ou fatiguent un esprit dépourvu de la force nécessaire pour répondre à l'énergie de l'auteur. » Voilà qui est assez mal écrit mais d'une bonne observation. Mrs H. Ward sent bien que le lecteur de *Villette* doit y mettre beaucoup du sien. J'ai eu l'occasion de dire plusieurs fois que le lecteur anglais est, en général,

admirable sous ce rapport : aussi imaginatif, aussi éloigné de préoccupations littéraires étroites qu'un Arabe ou un enfant. Cependant Mrs H. Ward exige de lui des dispositions particulières pour apprécier parfaitement ce roman. Les raisons qu'elle en donne sont d'ailleurs peu convaincantes. Ni l'étroitesse de la scène, ni le cadre étranger, ni surtout une poésie brûlante et envahissante n'ont jamais nui à un bon roman.

Ce qui manque à *Villette*, comme à *Shirley*, et que nous trouvions dans *Jane Eyre*, c'est précisément ce quelque chose d'envahissant que Mrs H. Ward voit dans *Villette* et qui n'y est, en réalité, qu'à intervalles.

Ce que nous demandons aujourd'hui au roman, c'est moins de nous faire tourner fiévreusement des pages pour nous amener à un dénouement illuminateur ou vengeur que de nous laisser voir une coulée de vie. L'esprit humain est devenu, depuis cent ans, à la fois positif et lyrique. Le lecteur moderne (voyez, par exemple, Taine, resté incroyablement instinctif quand il lit pour son plaisir) veut être à la fois instruit et charmé. Il croit son temps perdu s'il ne sent pas dans ce qu'on lui dit la vérité de quelque chose de réel, — tragique ou non, — et si l'artiste n'a pas su choisir assez habilement son point de vue pour qu'une émotion, forte ou rêveuse, sui-

vant la nature de la narration, se dégage à chaque instant des faits. La loi des créations littéraires, c'est la vérité et l'unité. L'une et l'autre manquent souvent à *Villette* et des parties admirables ne suffisent jamais à racheter ce défaut. Voici le sujet.

Lucy Snow est orpheline, comme Jane Eyre. Comme elle aussi nous la voyons d'abord chez des parents ou alliés assez riches, les Bretton, la mère et le fils, chez qui elle vient deux fois l'an. Une fois, elle y rencontre une bizarre fillette, cousine aussi des Bretton, et qu'on appelle Missy ou Polly. Huit ans se passent (en quatre lignes) et nous retrouvons Lucy demoiselle de compagnie d'une vieille Miss Marchmont qui meurt et la laisse dépourvue. On lui conseille de se faire institutrice à l'étranger. Elle part pour Londres (où elle descend au Café du Chapitre) et de là pour Bruxelles qui, dans tout le roman s'appellera Villette. Sur le bateau elle fait la connaissance d'une jeune anglaise, Miss Ginevra Fanshawe, coquette sans cervelle, brillante et égoïste, papillon peint de couleurs vénéneuses, qui, elle aussi, va à Bruxelles-Villette. Elles se séparent à Boue-Marine, c'est-à-dire Ostende, la pauvre Lucy ayant perdu sa malle dans laquelle est son argent. Lucy finit cependant par arriver à Villette où un jeune homme de bonnes façons qui se trouve être anglais, la guide à sa descente de la diligence

et lui recommande une auberge. Lucy part à la recherche de cette hôtellerie, mais elle se perd dans les rues mal éclairées et erre longtemps. Enfin elle aperçoit dans une rue écartée une enseigne au-dessus d'une porte. Serait-ce son auberge ? Non, c'est un « pensionnat de demoiselles » et, sur une plaque, se lit le nom de la directrice, Mme Beck. Le désespoir lui donne cœur, elle sonne, elle entre, elle demande Mme Beck. Celle-ci arrive, ou plutôt elle se trouve tout à coup mystérieusement dans la chambre. Elles causent. Lucy supplie qu'on la prenne. Mme Beck hésite, mais tout à coup passe dans le corridor M. Paul, professeur de français et cousin de la directrice. Celle-ci l'appelle et lui soumet le cas. M. Paul met ses lunettes, scrute un instant la physionomie de l'étrangère et rend un oracle qui fait qu'on la garde. Voilà Lucy Snow casée et nous voilà dans le milieu où se passera à peu près tout le roman.

Mme Beck, la directrice, est une maîtresse-femme. Elle n'est pas méchante. Elle n'a pas beaucoup de cœur, bien qu'elle aspire à reformer des nœuds, mais elle n'est pas cruelle. Elle n'est même dure, — par exemple, elle ne met ses sous-maîtresses sur le pavé, — que lorsqu'il est absolument nécessaire et que le bien de sa maison l'exige. Le pensionnat est bien tenu et réputé. La religion y est en grand

honneur et on y exerce une surveillance incessante. Mme Beck est inlassable. Jour et nuit elle est partout, glissant comme une chatte sur ses *souliers de silence*, écoutant aux portes, regardant par le trou de la serrure, vidant les tiroirs et les poches, lisant les lettres et remettant toutes choses en place avec une adresse miraculeuse. Dès le jour de son arrivée, Lucy s'aperçoit qu'elle est enveloppée de cet espionnage invisible et son profond mépris pour ce qu'elle appelle aussitôt des « pratiques catholiques » apparaît.

Elle est d'abord bonne d'enfants au service des trois marmots de Mme Beck. Cette femme habile considérant qu'elle peut lui être utile à deux fins renvoie bientôt son professeur d'anglais et met Lucy à sa place. La voilà sur le pied d'égalité avec maîtresses et élèves. Parmi celles-ci se trouve être la Miss Fanshawe que nous avons rencontrée sur le bateau. Elle bavarde incessamment et raconte à Lucy qu'elle a deux amoureux dont l'un s'appelle Isidore et l'autre M. de Hamal. Elle aime mieux M. de Hamal, mais accepte les cadeaux d'Isidore. Pendant plusieurs chapitres nous sommes en suspens au sujet de cet Isidore.

Mais enfin un heureux hasard ayant amené au pensionnat un jeune médecin d'origine anglaise appelé familièrement Dr John, Lucy découvre pre-

mièrement que le Dr John est la même personne qu'Isidore et deuxièmement qu'il n'est autre que son guide du premier soir où elle a débarqué à Bruxelles. Il y aurait même un troisièmement, mais je n'ai pas le droit de le dire maintenant. Mme Beck est amoureuse de ce Dr John et fait des frais pour lui, mais lui n'aime que Miss Fanshawe. Lucy le trouve séduisant bien qu'il ne soit pas beau. Mme Beck s'en aperçoit et les épie. Vient la fête de Mme Beck. Ce jour-là on joue la comédie. M. Paul, le professeur de français est grand *manager*, directeur, metteur en scène et souffleur. C'est un drôle de petit bonhomme, fier comme Artaban d'être professeur de rhétorique, vif comme la poudre, myope, noir et colère, intelligent d'ailleurs et instruit, et le meilleur fils du monde quand il n'est pas furieux. Lui et Lucy se font la guerre pour des questions d'examen, des petits débats de salle d'étude, des broutilles de cuistrerie, auxquelles Lucy s'intéresse prodigieusement. Souvent elle le brave et il enrage, mais ils se raccommodent. Le jour de la fête de Mme Beck, ils ont deux batailles terribles. Une des actrices est malade, il faut la remplacer au pied levé et Lucy se défend, tant que M. Paul n'est pas monté sur ses grands chevaux. Quand enfin elle sait le rôle, nouveau combat pour obliger la pudeur britannique de Lucy à accepter un costume d'homme. La scène

est épique et Lucy veut appeler en duel une de ses camarades qui a eu l'air de rire. Enfin elle se décide et a un grand succès.

Mais bientôt viennent les grandes vacances. La pauvre Anglaise reste seule à la pension et s'ennuie et s'abat tellement qu'elle finit par aller à confesse (on se rappelle la scène) à un vieil abbé qui paraît d'abord excellent, mais qui se trouve plus tard être un vieux jésuite et un vieux coquin. Quelques jours après, n'en pouvant plus d'ennui et de solitude, elle sort du pensionnat, erre à l'aventure et s'épuise et finit par tomber sans connaissance dans la rue. Quand elle revient à elle, elle est dans un lit; autour d'elle, des objets familiers. Elle se croit en Angleterre. Une femme et un jeune homme lui parlent dans sa langue.

O prodige! le jeune homme est le Dr John, la femme est sa mère et celle-ci s'appelle Mrs Bretton et n'est autre que la bonne marraine de Lucy chez qui nous étions pendant les premiers chapitres.

Quand la pauvre institutrice rentre à la pension après quelques semaines de convalescence, elle est folle du Dr John qui s'en doute à peine bien qu'il commence à s'apercevoir des manèges de Ginevra Fanshawe. Elle va avec lui au Musée, au concert, et à des conférences. Partout ils rencontrent M. Paul qui est furieux et laisse éclater sa

jalousie. Lucy devient élégante et méprise la Belgique et les Belges. Le Dr John n'aime plus du tout Ginevra, mais il n'a qu'une bonne amitié pour Lucy. Un soir, il conduit Lucy au théâtre — Rachel joue — et la pauvre anglaise est bien contente. Mais voilà que le feu prend, une panique se déclare, on s'écrase et le Dr John sauve une jeune fille avec son vieux père. On les reconduit à leur hôtel. O surprise ! la jeune fille est la petite Missy du chapitre premier, cousine des Bretton, et bientôt le Dr John s'en éprend, lui fait la cour et ils s'aiment.

Lucy est beaucoup moins malheureuse qu'on ne croirait : elle continue à se quereller avec M. Paul, lui fait pour sa fête des chaînes de montre qu'elle ne lui donne pas, accepte des déclarations qu'il lui fait d'un ton furieux à son pupitre quand elle lui casse ses lunettes, et quand, à la page 490, nous lisons cette phrase délicieuse : « mais, dira le lecteur, pourquoi étiez-vous si contente d'être en bon termes avec M. Paul ? », nous nous disons que nous ne sommes pas l'honnête lecteur qui demande cela.

Il ne reste plus que cent pages pour arriver au dénouement. Les événements se précipitent. Il n'y y plus de doute que M. Paul aime Lucy. Mme Beck prend des mesures. Elle forme une coalition avec le P. Silas, — le confesseur d'occasion de Lucy, mais directeur habituel de M. Paul. On s'arrange

pour que celui-ci s'en aille passer trois ans à la Basse Terre où il doit hériter de grands biens ; une police merveilleuse empêche qu'il ne dise au revoir à sa petite amie. Mais il déjoue tous ces complots ; non content de voir Lucy avant son départ, il l'établit dans une petite école à elle, un bijou de petite école, lui engage sa foi, et, quand il reviendra, il y a tout à parier qu'ils se marieront.

Voilà *Villette*.

On pouvait l'analyser sans sourire, il y a un demi-siècle, aujourd'hui on ne peut plus. C'est un vieux roman. Un écrivain d'aujourd'hui accepterait sans hésiter la même donnée, y compris le « cadre étroit et étranger », mais il la traiterait bien différemment. Il ferait une étude de jeune fille pauvre, aussi peu conventionnelle que possible et tâcherait de voir clair dans les ressorts subtils qui la font simple et sentimentale avec le Dr John, coquette et compliquée avec M. Paul. Le cadre servirait de prétexte à une étude de mœurs scolaires et ici, je le dirai bientôt, personne vraisemblablement n'approcherait de Charlotte Brontë. L'unité du livre viendrait du développement de Lucy et de son épanouissement progressif au bonheur. Tout le romanesque qui provoque un sourire incrédule serait écarté : plus de reconnaissances empruntées à Plaute : le Dr John ne ferait pas trois personnages et il ne sauverait pas

dans un théâtre une jeune fille qui se trouverait être sa cousine, cent pages après avoir sauvé dans la rue une autre jeune fille qui serait aussi sa cousine ; un revenant n'apparaîtrait pas dans trois ou quatre chapitres nous effrayant d'abord, mais nous faisant rire ensuite ; Mme Beck ferait difficilement prendre un lait de poule plein d'opium à Lucy pour l'empêcher de sortir, et Lucy ne se trouverait pas assez alerte après l'avoir pris pour se promener toute la nuit ; on ne piquerait pas notre curiosité avec des lettres jetées par les fenêtres ; le roman serait en un volume et non en trois et nous ne piétinerions pas des chapitres entiers, — passant du musée au concert et du concert à la comédie — uniquement pour noircir du papier ; il y aurait peu ou point de rhétorique : Bonheur, Désespoir et Imagination ne prendraient pas la parole comme dans le *Pilgrim's Progress* ; il y aurait beaucoup moins de ce que Mrs H. Ward appelle poésie (1).

Surtout, il y aurait dans le récit plus d'atmosphère et plus d'unité. On nous montrerait avec autrement d'art Lucy passant du Dr John à M. Paul ; il y aurait

(1) Elle cite la promenade nocturne de Lucy échappée du pensionnat ; je me permets de lui rappeler un chapitre tout semblable dans *Jude the obscure*. Le grand style appartient à Charlotte, mais c'est M. Hardy qui obtient l'effet dramatique.

moins de morcelage et de reprises à l'ancienne, les chapitres seraient mieux soudés. Il y aurait aussi moins d'autobiographie. Malgré qu'elle en ait, Charlotte est trop souvent entraînée à sortir toute sa petite expérience. Elle avait si peu vu, la pauvre fille ; il y a quelque chose de touchant dans son souci de ne rien laisser perdre ; seulement chaque fois qu'elle est ainsi autobiographique, elle l'est trop. Le récit de la détresse de Lucy pendant les vacances est, avec une parfaite exactitude, l'histoire même de Charlotte ; malheureusement, il n'est pas amené, on sent le carnet de notes et le lecteur le moins averti a une conscience confuse que la vérité artistique n'est pas la vérité historique.

Villette est un roman romanesque, un livre, et on ne l'oublie guère. Il serait intolérable aujourd'hui si le génie de Charlotte Brontë ne triomphait de la très mauvaise formule qu'elle lui imposait. Mais il en triomphe souvent. Charlotte est passionnée et elle ne demande qu'à croire aux évènements qu'elle invente. Ce don, au degré où elle l'a, suffit.

Lucy est bien banale, mais comme Jane Eyre et comme Caroline Helstone elle aspire à l'amour avec une sincérité convaincante. Ses préjugés, ses petitesses, ses provincialismes, les simagrées dont elle fatigue et impatiente l'honnête homme qu'est M. Paul, la rendent assez peu intéressante, mais

elle n'en est pas moins vivante. Si invraisemblables que soient les peripéties de son roman, chaque fois qu'elle reparaît, on ne doute plus. Ses insupportables manèges de coquette prude et sans gaieté, sa raideur, une ou deux fois sa morgue — par exemple, quand elle parle de la pauvre grosse allemande, sa camarade — ses airs pincés de petite bourgeoise, son snobisme, son indépendance de protestante sans superstition, sa conviction qu'elle seule, ou à peu près est droite et véridique — bien qu'elle le soit moins qu'elle ne pense — ses déclarations anti-françaises, tout cela fâche, mais tout cela est vrai.

C'est que Charlotte affleure à chaque instant dans Lucy, et avec une sincérité prodigieuse. Là est son secret. Mrs H. Ward dit bien : à première vue rien de plus impossible que d'attacher le lecteur avec une école, des professeurs et des élèves. Cependant *Tom Brown* est un livre qui dure et, quand nous lisons des mémoires, c'est dans les souvenirs d'enfance du héros que nous sautons le moins. La vivacité des impressions met un sortilège sur le récit autrement banal. C'est ce qui arrive dans *Villette*. Des scènes comme Lucy et M. Paul se disputant parce que celui-ci flaire que l'autre aspire à « examiner », ou la soupçonnant de savoir le grec et de n'en vouloir rien dire, pourraient être mille fois intolérables : on n'en passe pas une ligne dans *Villette*.

Plus au courant du monde, plus affinée littérairement Charlotte aurait eu une fausse honte à traiter ces pauvres sujets et nous aurions perdu cette merveilleuse exaltation du banal.

A côté de Lucy qu'on imagine aisément que Charlotte ait peinte avec amour sont d'autres caractères encore plus vivants. Les portraits de M. Paul, de Mme Beck, et même de Ginevra Fanshawe, tout simples et élémentaires qu'ils paraissent, — car au premier coup d'œil on les croit monochromes — restent éternellement dans la mémoire. Ils sont tous plus ou moins satiriques. C'est une des grandes caractéristiques de Charlotte : ses livres ne sont pas bons ; sans que l'on ait jamais la tentation de conclure contre l'auteur, on ne peut s'empêcher de remarquer qu'ils manquent d'aménité.

M. Paul étant à la fois M. Héger et Rochester aurait pu n'être que violent. Il est ridicule. Ses ridicules sont sympathiques, à vrai dire, mais ils lui donnent par moments un faux air de roquet, tandis que Rochester est toujours au moins terre-neuve. Il faut avouer d'ailleurs que, du point de vue de l'art, le caractère de M. Paul gagne à cette conception. Ce mélange de noblesse et de bonté foncières avec une méchanceté qui ne va pas plus loin que les dents et une force intellectuelle de premier ordre, lui donne une réalité extraordinaire.

Ginevra est trop volatile pour se prêter à un traitement aussi énergique, mais son charmant égoïsme et sa sottise spirituelle ne fatiguent pas.

Quant au portrait de Mme Beck, je le crois, — contrairement au sentiment des critiques anglais, — supérieur même à celui de M. Paul. La fin — les chapitres où elle ourdit des complots romanesques avec le P. Silas et fait prendre des drogues à Lucy — le gâte un peu, mais dans l'ensemble il reste un chef d'œuvre. Charlotte s'y reprend à mille touches, se servant indifféremment de l'outil de Balzac ou de celui de Saint-Simon, creusant, adoucissant, voilant, sans cesser une seconde d'avoir devant les yeux son énigmatique modèle. L'étonnant est, qu'avec cela, elle ait réussi — ce à quoi elle tenait évidemment — à ne pas faire Mme Beck profonde comme l'est M. Paul. C'est une flamande fine et femme d'affaires, une fausse dévote teintée d'un rien de sensualité, une hypocrite de profession plus que de nature, une femme forte par manque de cœur, mais son machiavélisme est en surface et sa composition reste un peu épaisse. Charlotte a fait une faïence à transparence de porcelaine.

Quelles prodigieuses ressources ne devait-il pas y avoir dans cette fille qui avait si peu vu et retravaillait si puissamment la réalité ! Une heure de conversation avec une artiste doublée d'un critique

comme allait se révéler George Eliot, lui aurait fait comprendre que c'était en elle-même qu'il fallait puiser et non dans sa chétive expérience. Supposez *Villette* pris tout entier dans la veine artistique que nous voyons dans les premiers chapitres (la petite Missy) ou dans l'espèce de nouvelle intitulée « Malevola », ce serait le livre le plus pénétrant, au lieu de n'être qu'un livre fort doublé d'un roman faible.

CHAPITRE XVII

Il y a peu à dire sur les deux dernières années de Charlotte. Le bonheur lui vint, mais ce ne fut que pour un instant, et il semble que ce bref répit après une vie toute entière aride ou triste ne lui fût que l'antichambre du repos définitif. Les souvenirs de ses amies sur cette époque sont uniformément colorés par cette idée et l'on croirait qu'elles parlent d'une morte plutôt que d'une mariée.

En 1851, pendant que Charlotte travaillait à son roman de *Villette*, un de ses correspondants londoniens, M. James Taylor, fit dans le nord un voyage d'affaires au cours duquel il s'arrêta à Haworth. Miss Brontë l'estimait et lui écrivait volontiers, mais elle n'avait jamais soupçonné que cet homme pratique et froid eût pour elle un sentiment et un attachement et la lettre qui suit montrera l'impression que fit sur elle une brusque demande en mariage : « Pourrais-je avoir jamais assez de sympathie

pour M. Taylor pour l'accepter comme mari ? De l'amitié, de la reconnaissance, de l'estime, oui certes; mais chaque fois qu'il m'approchait et que je sentais ses yeux sur moi, mes veines se glaçaient. Maintenant qu'il est parti, je n'éprouve plus cette révolte; c'est seulement quand il est près de moi que je me raidis dans une appréhension étrangement mêlée de colère aussi longtemps qu'il ne quitte pas la place ou ne revient pas entièrement à sa manière habituelle. Je ne voulais pas être fière, mais j'y ai été obligée. Tant il est vrai que nous sommes gouvernés d'en haut et que nous sommes entre les mains de Dieu comme l'argile dans les doigts du potier. » Qui croirait que cette fille écrit des romans ?

Un an et demi plus tard, autre demande en mariage. Un après midi de décembre après le thé, elle avait laissé comme d'habitude, M. Nicholls, le vicaire de M. Brontë, en tête à tête avec son père. Au moment où elle croyait l'entendre sortir par la porte de devant, il se dirigea au contraire vers le petit salon où elle se tenait et frappa. « Ce qu'il dit vous pouvez l'imaginer, son air et sa façon je ne les oublierai jamais. Il me fit sentir ce qu'il en coûte à un homme de déclarer son attachement quand il n'est pas sûr de la réponse qu'on lui fera. Le spectacle d'un homme habituellement de marbre, ainsi tremblant, me bouleversa. Je ne pus que le

prier de se retirer après lui avoir promis de lui donner réponse le lendemain. Je lui demandai aussi s'il avait parlé à papa : il me répondit qu'il n'avait pas osé. »

Sitôt M. Nicholls parti, Charlotte alla raconter sa démarche à son père. M. Brontë avait toujours envisagé la possibilité du mariage de sa fille avec une extrême aversion. Il entra en colère et se mit à juger M. Nicholls avec une violence d'expression qui effraya Charlotte. Elle se hâta de dire que son parti était pris et que M. Nicholls saurait son refus dès le lendemain.

La conséquence de ce refus catégorique était facile à prévoir. M. Nicholls qui était à Haworth depuis huit ans, universellement estimé et apprécié même par M. Brontë, envoya à celui-ci sa démission. Sitôt son successeur trouvé il demanderait un autre poste.

Le successeur n'arriva qu'au mois de mai et Charlotte put voir le pauvre garçon s'attrister et s'alanguir près de son père chaque jour plus sombre, et peut-être mécontent de lui-même. Chose bizarre, la santé de Charlotte devenait meilleure : elle ne se souvenait pas de s'être sentie si forte que pendant cet hiver de 1853.

Nous ne savons rien de ce qui se passait entre elle et M. Nicholls. Elle ne le voyait sans doute pas

à la cure, mais la maison où il prenait sa pension n'en était séparée que par la longueur de l'école, et ils devaient se rencontrer souvent. En mars, le Dr Longley, évêque de Ripon, qui vint pour la visite pastorale, soupçonna qu'il y avait une tendresse secrète entre eux. Sans doute que lorsque M. Nicholls partit ils avaient échangé des promesses et comptaient sur l'avenir. Et peut-être aussi Charlotte se chargea-t-elle de faire revenir son père sur sa décision.

En avril 1854, elle mande à Ellen Nussey : « Il faut vous dire que, depuis ma dernière lettre, papa a bien changé d'avis. Après quelque correspondance et une visite de M. Nicholls, il y a huit jours, il a été décidé que ce dernier reprendra le vicariat de Haworth. Dès que son successeur sera casé et, lorsque les circonstances le permettront, il habitera dans cette maison.

Je suis indiciblement heureuse de voir que papa, non seulement n'est plus hostile à cette solution, mais qu'il s'y arrête avec complaisance. D'ailleurs tout sera subordonné à ses désirs et à son bien-être et M. Nicholls paraît vouloir uniquement lui adoucir ses dernières années. »

Quelques jours plus tard elle annonçait la nouvelle à son éditeur, M. George Smith, marié lui aussi depuis peu, et ajoutait : « Je crains d'avoir à

me reprocher de n'avoir pas toujours apprécié M. Nicholls comme je l'aurais dû. Heureusement qu'il nous revient. Il a renoncé à plus d'une chance d'avancement pour regagner cet obscur village. Je crois bien faire en l'épousant ; je tâcherai de lui être une bonne femme. Après bien de l'anxiété, je commence à espérer que tout finira heureusement. Mes prétentions sont modestes, bien différentes, j'en suis sûre, de ce qu'étaient les vôtres, aux approches de votre union. La crainte et le souci sont si près de l'espérance que parfois ils m'empêchent de la voir. Mais il faut laisser l'avenir incertain à la Providence. »

Evidemment Charlotte envisageait son mariage sans enthousiasme ni illusions. Elle ressemblait sous ce rapport à ses propres héroïnes qui, toutes ardentes amoureuses qu'elles soient, recouvrent un très grand calme à la veille de leur mariage. Elle s'était méfiée des emportements du bonheur. Tout ce qu'on trouve d'allusions à l'amour dans ses lettres pourrait convenir à une femme âgée et désabusée : elle croit à l'amour qui vient six mois après le mariage. « Quant à la passion intense », — écrivait-elle quatorze ans plus tôt, à l'âge de vingt-quatre ans, — « je suis convaincue qu'elle n'est pas désirable. Elle n'est jamais ou elle n'est que rarement payée de retour, et, quand cela se trouve par hasard,

le sentiment ne dure que la lune de miel et ne tarde guère à faire place à l'indifférence ou au dégoût. »

Il est certain cependant qu'elle ne se mariait pas pour se marier. M. Nicholls qu'elle avait confondu longtemps parmi les autres vicaires, antipathiques ou grotesques, avait peu à peu gagné sur elle, et, bien avant qu'il ne fît sa demande, elle avait dû se convaincre qu'elle l'avait traité injustement. C'était un homme de bonne famille, né en Irlande mais d'origine à la fois anglaise et écossaise — mélange que Charlotte estimait tout particulièrement, — bien élevé et réservé, clergyman zélé et estimé. Il avait un an de moins que sa fiancée. Cela, et une petite santé et un manque total de fortune, avait été probablement le prétexte, sinon la cause véritable, de l'opposition de M. Brontë. En somme, personne ne pouvait être moins romanesque et le mariage de Charlotte était bien dans la note de son existence toute entière.

Elle fit ses préparatifs comme on les fait à la campagne, et avec un plaisir évident. On peignit et on tapissa de frais la vieille demeure où « M. Nicholls allait habiter », on lui arrangea un cabinet de travail, Charlotte alla à Leeds et à Manchester pour acheter son trousseau et sa toilette et le 29 juin 1854, ils se marièrent. Charlotte avait fait un grand secret du jour et de l'heure qui fut matinale; ses amies

Ellen et Miss Wooler n'arrivèrent que la veille au soir et M. Nicholls et son confrère qui devait faire le mariage vinrent d'assez loin à l'église en voiture. Personne dans le village n'était donc averti; mais à la sortie de l'église un grand nombre d'humbles amis, accourus en hâte, s'étaient rangés dans le cimetière pour voir Miss Brontë « blanche comme une petite perce-neige ». Au dernier moment, le vieux M. Brontë avait subitement déclaré qu'il ne sortirait pas de chez lui et Charlotte avait eu une minute d'angoisse. Les trois amies tinrent conseil sur un *prayer-book* et virent avec un soulagement inexprimable que le texte n'indique pas formellement que ce doive être un homme qui conduit la fiancée à l'autel. Miss Wooler remplaça donc M. Brontë.

Charlotte fit son voyage de noces en Irlande où elle fit la connaissance des parents de son mari. Il ne semble pas qu'elle ait désiré voir le village natal de son père et les Prunty qui y restaient encore. Les beautés naturelles de l'Irlande la ravirent.

A son retour, elle se partagea entre son mari et son père et s'habitua peu à peu à être heureuse. On la voit dans ses lettres passer rapidement de « M. Nicholls » à « Arthur » et, bientôt, « mon cher mari ». En octobre, elle écrit à Mrs Gaskell: « J'ai un bon mari, doux et affectueux et mon attachement pour lui devient chaque jour plus fort. »

Un passage d'une de ses lettres laisse entendre que M. Nicholls qui avait aimé en elle la femme et non l'auteur ne l'encourageait pas à écrire. M. Nicholls a protesté contre cette interprétation disant, qu'un soir, sa femme lui avait lu le premier chapitre d'un nouveau roman, *Emma*, qui ne dépassa pas ce début. M. Nicholls était un homme pratique et actif, qui aimait le grand air et l'exercice, et on se le figure plutôt emmenant sa femme à la promenade que lui mettant des feuillets blancs dans les mains. Les quelques lettres que Charlotte écrit à cette époque sont des récits d'excursions dans les *moors*, et à deux reprises, elle note malheureusement, qu'elle a eu les pieds mouillés ou que l'orage les a surpris. Elle était enceinte : sa délicatesse naturelle aidant, un peu après le nouvel an, elle se trouva très souffrante et s'alita. Vers le même temps, la vieille Tabby mourut. Charlotte n'avait ni forces, ni appétit. Pendant six semaines, elle vécut sans manger et buvant à peine, écrivant péniblement deux ou trois billets à ses amies, et déclinant avec une effrayante rapidité. A ce moment un changement survint : sa faiblesse restant la même et telle que souvent elle délirait, elle se mit à manger avidement tout ce qu'on lui présentait. Mais il était trop tard Elle entendit un jour son mari prier tout bas pour sa guérison. « Vais-je donc mourir ? », demanda-t-

elle ; « non, Dieu ne nous séparera pas, nous avons été si heureux. »

Elle mourut le 31 mars 1855, âgée de trente-huit ans et onze mois. Elle fut enterrée comme les autres, dans l'église. Son épitaphe, gravée aujourd'hui sur une belle lame de cuivre, encastrée dans les dalles, ne porte que son nom et les dates de sa naissance et de sa mort.

M. Brontë survécut six ans à sa fille. A sa mort M. Nicholls renonça à ses fonctions ecclésiastiques et retourna en Irlande faire valoir lui-même son bien. Il se remaria en 1866 et ne mourut qu'en 1906.

CHAPITRE XVIII

La réputation ou, pour mieux dire, la gloire de Charlotte Brontë est aujourd'hui à son zénith. Elle a des millions de lecteurs dans toutes les classes de la société ; les éditions, luxueuses ou populaires, de ses œuvres se multiplient ; on parle d'elle dans les sociétés littéraires et ses moindres billets sont des découvertes. Haworth est devenu un endroit célèbre. On y vient en pélerinage de toutes les parties du monde.

Cependant un je ne sais quoi fait que la pauvre fille n'a pas l'air triomphante dans son triomphe. Sous les froides dalles qui recouvrent leurs tombeaux, Emily a plus que jamais son expression de hauteur stoïque et d'indifférence dédaigneuse ; Anne, la petite sainte, est au port, souriante et douce ; mais Charlotte a conservé quelque chose de vaincu, une résignation triste à un repos trop tôt venu.

C'est qu'Emily ne demandait rien qu'à elle-même ; Anne au contraire était toute remplie sur la terre des pensées de l'éternité ; mais pour Charlotte, elle vécut oppressée de désirs, qu'elle ne réussit même pas toujours à s'exprimer à elle-même, et mourut après avoir à peine goûté au bonheur qu'elle avait rêvé. Il y a dans sa vie, — dans sa vie d'artiste autant que de femme, — quelque chose d'inachevé et d'éternellement contrarié dont la pensée attriste.

Il lui a manqué la chance, ou à son défaut la force ou le sourire. Voyez Emily dont l'existence fut exactement pareille à la sienne, mais que, son imagination autant que sa volonté faisaient planer au-dessus des contingences banales. Voyez George Sand qui lui est si inférieure comme femme et souvent comme écrivain : certes sa vie n'est ni noble ni belle, mais elle ne craignait pas de lutter contre sa destinée avec les premières armes qui se trouvaient sous sa main et, toujours pliant, elle ne s'est pas laissé briser. Voyez notre délicieuse Marceline Desbordes Valmore, — poète si jamais on le fut, jetée dans la prose d'une existence besogneuse ; grande dame de nature, égarée dans la bohème ; chrétienne obligée de vivre toujours comédienne ; pendant quarante ans éprouvée, ballottée et torturée ; — en dépit d'un sort irréconciliable, il y a en elle une grâce persistante, une facilité à s'enchanter, à espérer quand

même, à sourire à travers ses larmes, qui est la forme la plus aimable et sans doute la plus héroïque du courage.

Ces femmes résistent à leur fortune et, en définitive la dominent.

Il n'y faut pas toujours l'énergie. George Eliot, de trois ou quatre ans, à peine, la cadette de Charlotte Brontë, mais qu'on dirait séparée d'elle par un siècle, tant elle connaît les moindres ressources d'une culture dont la pauvre cloîtrée de Haworth n'avait pas l'idée, doit une sorte de royauté moins à la force de sa volonté qu'à l'assurance de sa philosophie et aux raffinements de son dilettantisme. Un instinct infaillible lui fait tirer partie d'elle même et des chances les plus minimes qui passent à sa portée.

Charlotte est malchanceuse, faible, et d'une sincérité qui laisse voir à chaque instant combien elle est sans défense. A part une enfance bouillonnante, sa vie est petite et comprimée : éducation humble, amis humbles, milieu sans horizon; rien qui la libère, point de lectures révélatrices; pas un mot de cette philosophie où George Eliot est assise comme dans une tour; peu de jouissances artistiques : elle a vingt-six ans quand, pour la première fois, elle entend de vraie musique, et voit de vraie peinture; tout conspire à la faire provinciale et étroite. Elle tend

de toutes ses forces vers l'amitié et l'amour; mais l'amitié qu'elle cherche inconsciemment est celle qui la sortirait du milieu où elle étouffe, celle de gens de cœur et d'esprit, et quand elle vient, il est trop tard: ses correspondants de Londres lui sont un peu trop des bienfaiteurs; trop tard aussi l'amour de M. Nicholls; à peine en est-elle sûre que la mort vient. Toujours elle se traîne, fatiguée ou blessée, sur la route où tant d'autres avancent hardiment.

Elle le sent et se raidit. Or, la pauvre fille n'était pas faite pour se raidir : elle aurait eu besoin de foi et d'amour, il lui aurait fallu un catholicisme vivifiant qu'elle crut un jour trouver à Bruxelles dans un confessionnal; rien ne s'offrit que le protestantisme brisé d'Anne ou le protestantisme orgueilleux d'Émily, et sa nature fière quoique faible ne lui laissait pas le choix. Avec le don des larmes elle aurait notre sympathie toute entière; elle n'a que la pitié qu'on donne au coureur battu d'avance et qui s'acharne à la lutte.

Même dans son métier d'écrivain, Charlotte n'est pas heureuse. Ici encore, que l'on songe à George Eliot. Avec moins de génie celle-ci fit des livres plus parfaits. Elle était dans le monde, dans le monde le plus raffiné, le plus conscient, le plus averti. Elle savait où en étaient les théories et les écoles, où allait le goût et d'où il revenait. Au point de vue

artistique elle était dans la situation privilégiée où sont les jeunes érudits formés dans les écoles modernes. Elle n'eût pas à tâtonner : critique clairvoyante, elle sut faire l'inventaire de ses ressources, regagner en poésie et en compréhension large et subtile ce qui lui manquait du côté dramatique et s'adapter à la meilleure tendance de son temps.

Charlotte ne soupçonne même pas que l'art puisse gagner à devenir ainsi conscient, Elle ne savait rien des théories ni même des problèmes. Elle vit à Haworth près d'un père cultivé exactement comme on l'était vers 1780. Sa plus grande chance est sa rencontre avec M. Héger : et qu'on mette ce professeur de rhétorique à côté d'un George Lewes. Ainsi elle écrit de vieux romans, et, quand la critique la met en garde contre l'emploi de machines plus qu'usées, comme toujours, il est trop tard, elle s'étonne et s'irrite.

Ses défauts littéraires viennent de la même cause que les échecs de sa vie. Avec du génie elle est souvent faible, comme avec une rare élévation morale elle paraît souvent petite. Faiblesses littéraires et petitesses morales sont le fait du froid village yorkshirien et non d'une nature où la tendresse dominait et à laquelle il n'eût fallu que le soleil.

Cependant une leçon et un encouragement sortent de cette petite vie manquée. Notre siècle est

matérialiste, utilitaire et court : il voit une honte dans l'échec. On n'entend parler que du devoir de se réaliser soi-même. Bien analysée cette formule signifie ce que plus d'un dit tout haut qu'elle veut dire. Se réaliser soi-même c'est évaluer jusqu'au dernier centime ce que l'on croit valoir et n'en vouloir rien perdre; c'est penser qu'on est dupe si l'on sacrifie son bonheur du moment à un avenir problématique ou au bonheur d'autrui. Il se trouve une théologie pour affirmer qu'on plaît à Dieu quand on se plaît à soi-même.

A ce compte Charlotte Brontë fut bien sotte. Elle se serait autrement réalisée en quittant Haworth où elle étouffait et en venant s'épanouir à Londres où tout semblait sourire à sa vanité. Elle aurait peut-être vécu; elle aurait connu toutes sortes de jouissances et d'orgueils, sûrement son art aurait gagné. Mais quelle déchéance! Elle aurait été sinon une George Sand, du moins, une George Eliot toute tendue vers la production littéraire et notant jour par jour l'état de son cerveau. Au lieu d'écrire de petites lettres simples et sincères à des auteurs obscurs ou à des commis d'éditeurs, elle aussi peut-être aurait eu un salon à Chelsea et rendu des oracles au milieu d'un cercle admiratif. Oui, mais elle aurait été une femme de lettres au lieu de ne vouloir qu'être la femme de devoir modestement heureuse qu'elle sou-

haita toujours d'être. Que gagnerions-nous à son égoïsme élégant que nous appellerions force ? Au lieu de l'admirable intransigeance de sincérité que nous aimons chez elle, elle se serait peut-être accoutumée à jouer un rôle, c'est-à-dire un peu une comédie. Au lieu de l'entendre dire que, ses livres une fois finis, elle n'y pensait que pour se souvenir de la peine qu'ils lui avaient coûtée, nous l'aurions vue parler de son art avec des sots prétentieux qui y auraient cherché une philosophie. Provinciale, malheureuse, inhabile à vivre, parfois même amère comme nous la connaissons, elle est du moins toujours simple et naturelle, elle est femme et non le produit monstrueux de l'artificialité moderne qu'est la femme de lettres. Ainsi du moins une partie, la plus haute et la plus belle, de sa vocation d'être humain a été remplie. Elle a préféré être que paraître. Il lui aurait été facile de se grandir de la hauteur de son talent. Elle ne l'a pas voulu. Charlotte Brontë n'a jamais rien voulu devoir à Currer Bell. La conspiration moderne pour transformer le succès en bonheur, l'habileté en vertu et le talent en héroïsme lui aurait fait horreur. En revanche elle paraît gauche, campagnarde et bornée à notre monde de comédiens. Mais un retour viendra. On reverra clairement quelque jour que le talent n'est pas l'homme, que l'inspiration est un accident, que le poème n'est

que trop souvent supérieur au poète et que l'écrivain vieillissant voit ses livres s'éloigner de lui comme des enfants étrangers. On remettra la littérature à sa place, qui est secondaire, comme on y remet déjà l'intelligence. On ne se fera plus des dieux d'hommes qui n'auront eu que le brillant, on n'aura plus un culte matérialiste pour ce qu'on appelle leurs reliques. Ce jour-là, on n'ira plus en pèlerinage à Haworth où la poussière des Brontë achèvera de se dissoudre, mais Charlotte paraîtra grande d'avoir, ayant du génie, consenti à vivre et mourir petite.

FIN

APPENDICE

TROIS MORCEAUX MONTRANT LE PROGRÈS DE CHARLOTTE BRONTE EN FRANÇAIS.

1° *Lettre écrite à Ellen Nussey en 1832.*

« J'arrivait à Haworth en parfaite sauveté sans le moindre accident ou malheur. Mes petites sœurs couraient hors de la maison pour me rencontrer aussitôt que la voiture se fit voir, et elles m'embrassaient avec autant d'empressement et de plaisir comme si j'avais été absente pour plus d'un an. Mon papa, ma tante, et le Monsieur dont mon frère avait parlé, furent tous assemblés dans le salon, et, en peu de temps, je m'y rendis aussi. C'est souvent l'ordre du ciel que quand on a perdu un plaisir il y en a un autre prêt à prendre sa place.

Ainsi, je venais de partir de très chers amis, mais tout à l'heure je revins à des parents aussi chers et bon dans le moment. »

2° *Commencement d'un devoir écrit à Bruxelles en juillet 1842, après quàtre mois de séjour à la pension Héger.*

« De temps en temps il paraît sur la terre des hommes destinés à être les instruments [prédestinés] de grands changements moraux ou politiques. Quelquefois, c'est un conquérant, un Alexandre ou un Attila, qui passe comme un ouragan, et purifie l'atmosphère morale, comme l'orage purifie l'atmosphère physique ; quelquefois, c'est un révolutionnaire, un Cromwell, ou un Robespierre, qui fait expier par un roi les vices de toute une dynastie ; quelquefois c'est un enthousiaste religieux comme

Mahomet, ou Pierre l'Hermite, qui, avec le seul levier de la pensée, soulève des nations entières, les déracine et les transplante dans des climats nouveaux, peuplant l'Asie avec les habitants de l'Europe. Pierre l'Hermite était gentilhomme de Picardie, en France, pourquoi donc n'a-t-il passé sa vie comme les autres gentilhommes, ses contemporains, ont passé la leur, à table, à la chasse, dans son lit, sans s'inquiéter de Saladin ou de ses Sarrasins?

N'est-ce pas, parce qu'il y a, dans certaines natures, une ardeur [un foyer d'activité] indomptable qui ne leur permet pas de rester inactives, qui les force à se remuer afin d'exercer les facultés puissantes, qui même en dormant sont prêtes, comme Samson, à briser les nœuds qui les retiennent.

3° *Commencement d'un devoir écrit le 31 mai 1843, sur la mort de Napoléon.*

Napoléon naquit en Corse et mourut à Sainte-Hélène. Entre ces deux îles rien qu'un vaste et brûlant désert et l'océan immense. Il naquit fils d'un simple gentilhomme, et mourut empereur, mais sans couronne et dans les fers. Entre son berceau et sa tombe qu'y a-t-il? la carrière d'un soldat parvenu, des champs de bataille, une mer de sang, un trône, puis du sang encore, et des fers. Sa vie c'est l'arc en ciel; les deux points extrêmes touchent la terre, le comble lumineux mesure les cieux. Sur Napoléon au berceau une mère brillait; dans la maison paternelle il avait des frères et des sœurs; plus tard dans son palais il eut une femme qui l'aimait. Mais sur son lit de mort Napoléon est seul; plus de mère, ni de frère, ni de sœurs, ni de femme, ni d'enfant!! D'autres ont dit et rediront ses exploits, moi, je m'arrête à contempler l'abandonnement de sa dernière heure.

INDEX DES NOMS PROPRES (1)

---

(1) Les dimensions de ce livre ne permettant pas un index analytique, on s'est borné ici aux références littéraires.

ERRATA

Page 36	ligne 22	Elle	lisez	Ellen.
— 50	— 3	aimen	—	aiment.
— 50	— 13	elles restait	—	elle restait.
— 55	— 1	es	—	les.
— 89	— 13	un un plan	—	un plan.
— 128	— 3	Il y	—	Il y a.
— 133	— 22	sur	—	sûr.
— 145	— 14	un autre autre	—	un autre.
— 154	*note*	*Tess of d'Urberville*	—	*Tess of the d'Urbervilles.*
— 161	ligne 13	de de génie	—	de génie.
— 167	— 18	se se croyait	—	se croyait.
— 200	— 21	sur	—	sûr.
— 205	— 1	devaneer	—	devancer.
— 206	— 25	elle elle écrit	—	elle écrit.
— 213	— 20	ellle	—	elle.
— 217	— 4	t	—	et.
— 235	— 15	et et	—	et.
— 244	— 24	il n'y y plus	—	il n'y a plus.

TABLE ANALYTIQUE

